A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Digitized by Google

P.O. gall app 33-6
Riccoboni.

Digitized by Google

<36602855680017

<36602855680017

Bayer. Staatsbibliothek

Digitized by Google

Digitized by Google

OEUVRES

DE MADAME

RICCOBONI.

Digitized by Google

AMIENS, IMP. DE CARON-DUQUESNE.

Digitized by Google

ŒUVRES

DE MADAME

RICCOBONI,

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE

ET D'OBSERVATIONS SUR SES ÉCRITS,

PAR

LA HARPE, GRIMM ET DIDEROT.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

BRISSOT-THIVARS et Cie, LIBRAIRES,

RUE DE L'ABBAYE-St.-GERMAIN, No. 14.

1826.

Digitized by Google

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

Digitized by Google

EXTRAIT

DE DIVERS OUVRAGES.

Madame Riccoboni s'étant liée d'amitié avec Garrick, lorsque ce comédien célèbre fit un voyage à Paris en 1765, c'est à lui que sont dédiées les *Lettres de la Comtesse de Sancerre.* L'épitre dédicatoire est tout à fait de l'école de Marivaux : style maniéré, adulations fades : transitions heurtées, voilà ce qu'on y trouve et ce qui, fort heureusement, forme un contraste remarquable avec la manière habituelle de Madame Riccoboni.

Grimm n'approuve ni le plan, ni la conduite, ni le caractère, ni même le style des *Lettres de la Comtesse de Sancerre.* « Comment, dit-il, » madame de Sancerre aime un homme marié ! » elle aime sans espérance, et elle est d'une tran- » quillité à vous endormir : ce n'est pas tout à

Digitized by Google

» fait le caractère de la passion. Il est vrai que
» la femme de l'homme qu'elle aime sans espé-
» rance est contrefaite, et qu'on lui promet
» que cette femme mourra en couche, ce qui
» ne manque pas d'arriver; mais tout cela est
» bien peu heureux, quoiqu'il en résulte le
» mariage de madame de Sancerre avec un
» homme accompli. »

Il nous semble que la critique a tort de chercher querelle à un écrivain pour s'être créé volontairement des obstacles, si d'ailleurs il s'en est heureusement tiré. Madame Riccoboni, en introduisant dans son drame, une femme qui combat vainement sa tendresse pour un homme qui est uni à une autre par des liens indissolubles, a su parfaitement ménager les bienséances : le caractère de madame de Sancerre est doux et paisible : de longues infortunes l'ont accoutumée à la résignation; elle ne doit donc pas avoir les emportemens de l'amour. Le sentiment qu'elle éprouve est vague, indéterminé, sans avenir : elle rejette loin d'elle la coupable pensée d'enlever à sa rivale le cœur d'un époux; même elle la plaint : elle voudait la voir heureuse, dût-elle

Digitized by Google

renoncer à tout espoir de bonheur pour elle-même. M. de Montalais, placé entre une épouse qu'il respecte et l'amie que son cœur a choisie, se conduit envers l'une et l'autre, de façon à ce que le moraliste le plus rigide n'ait aucun reproche à lui faire. Il faut pourtant savoir quelque gré à madame Riccoboni d'avoir, en mettant le devoir aux prises avec l'amour, protégé les engagemens de l'hymen; il y a bien plus de talent à présenter aux yeux des images honnêtes que des tableaux licencieux, sur-tout lorsque l'intérêt va toujours croissant, et arrive à un dénouement qui, ménagé d'avance, satisfait l'exigeance du lecteur.

Peut-être aurait-on le droit de trouver un peu d'exagération dans le portrait si flatté de M. de Montalais; ce M. de Piennes est d'une patience un peu niaise, et sa maîtresse d'une impertinence trop prononcée.

Montvel a puisé *dans les lettres de madame de Sancerre* le sujet de *l'Amant Bourru*. Cet ouvrage a donc subi l'épreuve de la scène : il faut que l'œuvre de madame Riccoboni soit éminemment dramatique, puisque le succès a couronné

Digitized by Google

l'heureux larcin de Montvel : le marin d'Estelan reparaît tout entier dans la pièce : c'est autour de lui que l'intrigue marche ; ce rôle produit un grand effet, et le public séduit ne tient aucun compte de l'incorrection et de la rudesse du style.

Digitized by Google

A MONSIEUR GARRICK.

Je vous entends d'ici..... Paix..... paix, vous dis-je. Soyez tranquille, soyez calme, ne grondez point, ne vous emportez pas... *Comment*, criez-vous, *mon nom à la tête d'une maudite brochure française, et je me tairai!*.. Là, doucement, faut-il se fâcher, sans savoir si le sujet de notre colère vaut la peine de l'exciter? Que craignez-vous? des complimens, des louanges? Fi donc : l'amitié employa-t-elle jamais le langage de la flatterie! Moi, répéter après tout le monde, que votre esprit et votre cœur vous acquièrent autant d'amis que la supériorité de vos talens vous ont fait d'admirateurs? Bon je laisse dire cela aux autres.

Mais pourquoi donc me dédier ces lettres, m'allez-vous demander? Pourquoi, Monsieur? Pour vous donner une preuve publique de ma sincère estime, de ma tendre et très-tendre amitié ; par reconnaissance du soin que vous voulez bien prendre de l'entretenir; peut-être aussi par vanité. Souvent l'amour-propre, caché au fond de notre cœur, dirige nos démarches sans nous laisser apercevoir qu'il les guide.

Supposons l'ouvrage jugé froid, insipide, le livre tombé, devenu un fonds de magasin, destiné à passer tout naturellement de libraire en libraire à la postérité; un de nos neveux le tirant par hasard de la poussière, à l'aspect de votre nom s'étonnera de voir là toute l'édition. Oh! oh! dira-t-il, l'au-

Digitized by Google

teur était une amie de ce Garrick si fameux, si chéri de sa nation, estimé de l'Europe entière; comment imaginer qu'il fût l'ami d'une bête? Rien d'impossible pourtant; mais si l'ouvrage manque d'agrément, j'espère au moins trouver de l'honnêteté dans l'amie de David Garrick.

Cette réflexion l'engagera à lire; et pour ne pas s'en tenir à la décision de ses pères, il admirera peut-être le livre, le vantera, le mettra à la mode, et dans deux ou trois cents ans je pourrai vous devoir le succès des lettres de madame de Sancerre, même la réputation d'un auteur passable.

Çà, montrez-vous sage, doux, tempéré, ne me faites point une grosse querelle, ne m'écrivez pas dans votre premier mouvement, attendez que vous m'ayez pardonné cette nouvelle offense; depuis six mois vous me grondez bien au moins! Adieu, mon aimable, mon tendre ami; je suis, avec tous les sentimens que vous méritez de faire naître et de rendre constans, votre sincère amie,

MARIE RICCOBONI.

Digitized by Google

LETTRES

D'ADÉLAIDE DE DAMMARTIN,

COMTESSE DE SANCERRE,

A MONSIEUR

LE COMTE DE NANCÉ

SON AMI.

PREMIÈRE LETTRE.

Paris, lundi 2 novembre 17....

J'ATTENDAIS votre réponse avec impatience ; je pensais qu'elle m'annoncerait un heureux changement dans les dispositions de ce *bon parent*, qui montre tant de *politesse* et d'*obstination*, en s'efforçant de ruiner votre sœur. Je suis bien irritée contre lui, mon cher comte ; cette désagréable discussion d'intérêt vous a fait passer l'automne en Bretagne, elle vous y retiendra peut-être tout l'hiver. Vous devez des conseils à votre sœur ; des soins, des secours à vos neveux :

Digitized by Google

le sacrifice de votre temps, de vos plaisirs est vraiment généreux, je l'approuve, mais je ne vous verrai point: je me le dis avec bien du regret, avec bien du chagrin, jamais je ne vous ai si vivement désiré; vous allez me demander pourquoi? je l'ignore moi-même. Je suis sans affaires, sans embarras, au moins apparent; cependant vous me seriez nécessaire, je le sens: eh! dans quel temps un ami nous est-il inutile.

M. de Montalais est enfin rendu à ses amis, qui souhaitaient passionnément son retour. M. et madame de Comminges, le comte de Piennes et madame de Martigues célèbrent son arrivée par des fêtes: il mérite, je crois, tous les sentimens qu'il inspire. Adieu: mes plus tendres complimens à votre aimable sœur: elle doit être bien contente de moi. Je me prive du plaisir de lui écrire, pour ne pas la troubler dans sa *douce paresse*.

IIe. LETTRE.

Je vais vous confier un petit secret; il fait naître de grandes espérances. M. de Méri, si décidé à marier madame de Mirande à son maussade pupille, commence à revenir de sa longue prévention. Les amis du comte de Termes entourent ce bon vieillard,

Digitized by Google

lui demandent s'il veut toujours affliger sa nièce chérie. On le flatte, on le presse; le chevalier de Termes le voit, l'amuse, lui plaît; tout paraît s'arranger pour combler les vœux de deux personnes estimables. Madame de Martigues se donne de grands soins; le comte de Piennes agit fortement; Termes va, vient, court, tremble, se rassure, espère, se désole, rit et pleure vingt fois en un jour. Ami solide, tendre amant, il touche, il intéresse; il engage tout le monde à souhaiter son bonheur. Mon attachement pour madame de Mirande fixe mon attention sur un événement dont sa fortune et sa félicité dépendent.

La perspective de ce mariage donne bien de la joie au comte de Piennes. Si une de ces trois *charmantes veuves*, dit-il, rentrait sous le joug, les deux autres suivraient son exemple; madame de Martigues se déciderait enfin, j'obtiendrais son cœur et sa main. La satisfaction de M. de Piennes en serait une véritable pour tous ses amis; si madame de Martigues écoutait mes conseils, elle l'épouserait, il serait heureux; mais reprendre de nouveaux liens, moi! mon ami, je suis plus éloignée que jamais d'y penser.

Le marquis de Montalais est arrivé; vous l'ai-je dit? Avez-vous des nouvelles de madame de Lugei? Je vais vous étonner; nous sommes brouillées, oui, tout-à-fait brouillées. Je ne sais pourquoi cette femme pré-

Digitized by Google

tendait régler ma conduite et me choisir des amis : fatiguée de ses leçons, j'ai cessé d'aller m'ennuyer à ses tristes dîners. Je veux bien que vous me grondiez un peu, mon cher comte ; mais ne vous rendez point arbitre de nos différends, et sur-tout ne vous avisez pas d'entreprendre de nous raccommoder. Adieu, j'ai fait toutes vos commissions.

IIIe. LETTRE.

Oui, je vois souvent le marquis de Montalais, je soupe presque tous les soirs avec lui. Mon Dieu! vous avez raison, *cet homme est un enchanteur;* il amuse, séduit, occupe ; il a ranimé les plaisirs de notre société, il en fait les délices. Recherché, préféré, caressé, il conserve cette modestie qui le distingue si avantageusement, qualité rare dans un homme aimable; oui, rare, peut-être dangereuse.

Madame de Martigues ne conçoit pas comment elle a pu vivre six mois sans voir M. de Montalais ; elle l'écoute, l'admire, applaudit à ses moindres discours, veut que tout le monde en soit charmé, et gronde sérieusement quand on ose contrarier son goût. Le comte de Piennes voit comme elle, dit comme elle

Digitized by Google

le plus riant accueil, mille louanges prodiguées au marquis, ne donnent point un instant d'humeur à un amant malheureux et jaloux; cela ne vous paraît-il pas singulier, étonnant?

La personne dont vous me parlez avec tant de chaleur m'est absolument inconnue. J'ignorais que ma mère eût une parente mariée en Bretagne, et sans doute elle-même ne le savait pas. Si madame de Kerlanes est de la maison d'Estelan, maison qui m'est chère à tous égards, je suis prête à répondre à votre attente; et si deux mille louis peuvent faciliter l'établissement de mademoiselle de Kerlanes, je consens de tout mon cœur à les donner.

Mais quel récit vous a-t-on fait? rien n'est plus faux, je ne possède point les biens de la maison d'Estelan, ils étaient passés en des mains étrangères, longtemps avant ma naissance. A la vérité, le dernier comte de ce nom m'a laissé les richesses qu'il rapporta de la Martinique; mais le maréchal de Tende ne *l'engagea* point à me *nommer sa légataire universelle*; les grands biens de M. d'Estelan ne *formèrent point les liens* qui m'unirent au neveu du maréchal; ce tendre parent me destinait à M. de Sancerre, dans un temps où ma fortune était bien bornée, où je n'espérais pas ce brillant héritage. Je dois une entière justification à la mémoire du maréchal de Tende; sa

Digitized by Google

généreuse amitié pour moi lui fit souhaiter de me voir sa nièce : il désirait mon bonheur, il croyait l'assurer; le peu de succès de ses soins n'a point affaibli ma reconnaissance. Je me souviendrai toujours avec regret, avec douleur, qu'il n'a pas été en mon pouvoir de la lui prouver.

Détrompez madame de Kerlanes, détrompez-la, je vous en prie. Le frère de ma mère m'appela volontairement à sa succession; je vous instruirai des raisons qu'il eut de déshériter son fils. Non, je vous le jure, personne ne *l'engagea* à signer cet acte de vengeance; juste dans ses idées, téméraire dans les miennes. Comme parente de madame de Kerlanes, je crois ne lui rien devoir; mais comme plus favorisée qu'elle de la fortune, je crois lui devoir des secours, et je me plairai à l'obliger. Madame de Mariadeck pouvait s'épargner ses pressantes sollicitations; le besoin est auprès de moi la recommandation la plus forte; j'imaginais que la sœur du comte de Nancé me connaissait assez pour le penser.

Madame de Mirande sort, elle me prie de vous remercier de vos tendres vœux. Ses espérances augmentent à chaque instant. Madame de Themines entre; la voilà, belle, gaie, charmante; elle veut vous dire cent nouvelles, elle les écrit; je mettrai sa gazette dans ma lettre. Adieu, mon ami : je suis triste, je ne sais pour-

Digitized by Google

quoi. M. de Montalais est à Versailles, je n'ai pu faire votre commission auprès de lui.

IVe. LETTRE.

Oh! vous veniez de recevoir une lettre de madame du Lugei quand vous m'avez écrit. La politesse de vos expressions ne peut me cacher l'esprit qui vous les dicte, ni effacer entièrement l'aigreur de ma sévère parente. Je méprise beaucoup l'espèce de *sagesse* dont elle tire vanité, je commence par vous le dire; toute affection m'est odieuse; mais je veux répondre à vos observations, comme si la marquise du Lugei ne vous engageait point à me communiquer les siennes.

Vous avez raison de blâmer la légèreté de mon amie; exacte dans ses mœurs, inconsidérée dans sa conduite, madame de Martigues néglige trop peut-être de réunir tous les suffrages: elle dédaigne de se contraindre pour prévenir les malignes interprétations qu'on peut donner à ses discours, ou les fausses conjectures que ses démarches semblent quelquefois autoriser. Souvent ses idées sont folles; elle est trop vive, trop attachée à faire précisément ce qu'elle veut, ce qui l'amuse. Par exemple, sa fantaisie d'éprouver le comte

Digitized by Google

de Piennes dure trop long-temps. Un mariage annoncé, retardé, rompu ; des brouilleries, des raccommodemens ; un amant banni, rappelé, admis et rejeté dix fois en deux ans, cela est bizarre ; cet amant lui demeure *attaché*, supporte ses *caprices ; un homme maltraité est-il capable de tant de patience?* Cette offensante question est de madame du Lugei ; elle seule admire la *patience* d'un homme qui n'en a point du tout, qui se plaint sans cesse, tourmente continuellement les amis, les parens de madame de Martigues, engage toute la France à lui parler, et peut-être éloigne par trop d'importunités l'instant favorable à ses désirs.

En vérité, mon cher comte, on ferait une cruelle injustice à madame de Martigues, si on osait la soupçonner de la moindre faiblesse; satisfaite du témoignage de son cœur, du respect de son amant, de l'estime de ses amis, elle peut se consoler d'élever *des doutes, des craintes, d'inquiètes idées* dans l'esprit de madame du Lugei. Cette femme, remplie de prétentions, voudrait tout attirer, tout occuper. L'étourderie de madame de Martigues la *blesse*, dit-elle? Eh non, ce n'est pas cela; elle lui envie ce cercle nombreux que son naturel aimable et l'agrément de son commerce fixe chez elle... On m'interrompt... c'est elle; c'est cette *dangereuse* compagne, objet de mes *préférences*.

Digitized by Google

Nous allons sortir ensemble, je finirai ma lettre après souper.

A minuit.

Mon cher comte, afin de ne pas revenir sur un sujet désagréable, je veux l'épuiser, et vous répéter ce que j'ai dit cent fois à madame du Lugei. L'opinion des autres ne réglera jamais mes sentimens; mon cœur est mon juge suprême. Si madame de Martigues avait le malheur d'être soupçonnée, j'en gémirais, j'en ressentirais une douleur véritable, rien ne m'en consolerait; mais je ne cesserais pas de voir assiduement mon amie, j'aimerais mieux risquer de partager une injuste censure, qu'aider par mon éloignement à l'accréditer ou à l'étendre.

Ce ne serait pas la première fois que, sacrifiant mon propre intérêt à mes principes, je me serais vue l'objet des fausses idées de cette partie du monde dont l'attention est toujours fixée sur les mouvemens d'autrui. Combien de spectateurs oisifs prononcent hardiment sur ce qu'ils voient, plus hardiment encore sur ce qu'on leur cache!

Dans le temps où l'on s'élevait contre moi, où je passais à la Cour, à la ville, pour une femme altière, d'un caractère difficile, toujours triste, toujours enve-

*

Digitized by Google

loppée des voiles de l'humeur ; quand on me croyait capricieuse, insensible, hautaine, incapable de vivre avec le plus *doux* des maris, dont j'étais *chérie*, *adorée*, madame de Martigues fut la seule qui me jugea favorablement. Son amitié la rendit pénétrante, elle découvrit en moi des qualités que, sans me connaître, on osait me refuser. Souvent elle venait partager ma solitude, elle quittait pour moi ce monde qu'elle aime ; elle me donna des amis ; elle apprit à tous les siens que je souffrais des peines secrètes, elle engagea madame de Mirande à venir vivre avec moi ; elle défendit hautement mon esprit, mon cœur et mon caractère : aurais-je pour elle un procédé moins généreux? non, aussurément ; mais je ne suis point dans le cas de lui prouver ma reconnaissance, grâce au ciel, je n'y serai jamais : excepté madame du Lugei, personne ne forme des *doutes* injurieux sur la conduite de madame de Martigues, et je puis voir mon amie sans que de fâcheuses *craintes* empoisonnent ce plaisir.

M. de Montalais revient demain, il soupera ici : je lui parlerai de votre protégé : comme le marquis est très-obligeant, je suis sûre du succès de ma négociation. Vous me demandez ce *qu'il dit*, comment il *se conduit?* Eh mais, il parle bien et se conduit mieux ; tout le monde l'aime, tout le monde l'ap-

Digitized by Google

prouve. Il est un peu rêveur, il l'était aussi l'hiver dernier. Madame de Martigues prétend en savoir la raison. Pour la première fois de sa vie elle se tait, elle est impénétrable ; ce secret lui pèse un peu pourtant, elle en est fort occupée, et sans qu'on l'interroge elle s'écrie, *je ne le dirai pas.*

Madame de Mirande et moi nous cherchons des défauts à cet *aimable* marquis ; le comte de Piennes soutient son cousin parfait. *Parfait!* s'écrie madame de Mirande ; ne souffrons point cela, ne convenons jamais qu'un homme puisse être *parfait.* Nous examinons toutes deux le marquis, et nous vous ferons part de nos découvertes. Sa figure est vraiment belle, noble, gracieuse ; il faut se résoudre à ne pas l'attaquer ; mais son esprit sera bien adroit s'il nous cache le faible de son cœur. Adieu, mon cher Comte ; quelle lettre ! ai-je écrit tout cela ?

Ve. LETTRE.

Eh bien, vous avez raison. Quand on n'est point née *inégale* ou *capricieuse*, on devrait connaître le principe de tous ses sentimens ; on ne devrait pas dire, *je suis triste je ne sais pourquoi.* Mais mon

Digitized by Google

ami, ce qu'on n'était point, on le devient ; j'ai de l'humeur, oui, de l'humeur, en vérité : le monde me lasse, la solitude m'effraie, et tout m'ennuie.

Vous me demandez ce qui pourrait *troubler le calme de mon ame ?* Rien assurément ; mais il est un calme aussi fâcheux que la tourmente ; au moins je le crois. Notre ame a besoin d'être agitée par une douleur aiguë, ou par un plaisir vif : si le sentiment de l'une ou le charme de l'autre n'en presse les ressorts, ses mouvemens faibles et lents nous laissent dans l'inaction ; sans volontés, sans désirs, nous existons ; mais nous ne chérissons pas notre existence : tous les objets nous deviennent indifférens ; de cette indifférence naît l'ennui, des maux de la vie le plus insupportable ! je dis, avec l'Héloïse de Pope : *Son poison cruel ternit le plus beau jour, flétrit la verdure, ôte aux fleurs leurs parfums, aux zéphirs leur fraîcheur ; par lui tout languit, tout s'attriste dans la nature.*

Je suis à Neuilli depuis trois jours : ma sœur n'égaie pas mes réflexions : parce qu'elle est née vingt-deux ans avant moi, elle prétend me faire adopter ses opinions ; dès qu'elle commence à disserter, je m'endors. Madame de Martigues vient me chercher demain : elle m'écrit que le marquis de Montalais a disparu ; on ne le voit point, on ne le rencontre pas, on ne sait où le trouver. Sur cela elle me dit cent folies. Elle vou-

Digitized by Google

drait m'*apprendre*, me *confier*, on ne lui a *rien dit*, elle a *deviné*, au fond, rien ne l'engage *au silence*, pourtant elle a *promis* de se taire; mais à *moi*, me *cacher*..... Et puis elle jure de ne *point parler*. Comme vous voyez, le secret est tout près d'échapper. Est-il vrai que la marquise de Montalais est laide? fort laide? Eh, bon Dieu, ce serait un bizarre assortiment!

Vous voulez nos couplets, les voilà. Prenez garde au jugement que vous en porterez; si vous les trouvez mauvais, on ne vous accordera pas le sens commun; si vous les louez, madame de Martigues dira: Ce pauvre Comte! la province a déjà gâté son goût. Adieu.

VIe. LETTRE.

Je viens de jouir d'un plaisir délicieux; madame de Mirande est enfin réconciliée avec le riche frère de sa mère. Il a dîné ici; lui-même m'avait prié d'inviter le comte de Termes: tout est accordé, tout est réglé; le bon, l'honnête M. de Méri donne actuellement à sa nièce trente mille livres de rente, et lui assure les deux tiers de ses biens. Je ne perdrai point

Digitized by Google

la douceur de loger avec elle. Termes consent à s'arranger dans le pavillon qu'occupait M. de Sancerre ; il est vaste et peut aisément se partager en deux appartemens commodes. Comme absolument je ne veux point changer d'état, tout ce côté de l'hôtel m'est inutile. Le mariage de madame de Mirande est arrêté pour le milieu du mois prochain.

La vieille maréchale de Termes est enchantée ; elle désirait beaucoup cette union. Elle ne donne rien à son petit-fils, mais elle se mêle de tout. Des articles à dresser, des marchands à désoler, un lapidaire à impatienter, des ouvrières à quereller, une liste à faire, dans laquelle il ne sera pas impossible de désobliger cinq ou six de ses parens ; cela l'égaie, l'amuse, la ranime.

M. de Montalais consent à recevoir le jeune officier que vous protégez : il doit vous l'avoir écrit. Sans exagération, sa femme est odieuse. En voyant son portrait hier chez madame de Comminges, j'ai pensé crier. Il faut l'avouer, les parens sont bien cruels ! forcer un homme si aimable à se lier malgré lui à cette laide héritière ! Eh bien, il la traite avec tant d'égards, qu'elle semble être le choix de son cœur. Cette femme est heureuse, mon cher comte, elle est vraiment heureuse ! aussi riche, plus jeune, plus favorisée de la nature, que mon sort a été différent du

Digitized by Google

sien ! Je ne veux pas m'appesantir sur ces idées, elles m'affligeraient. Adieu.

VIIe. LETTRE.

Vous me priez de vous confier nos remarques sur le marquis de Montalais, et vous m'en priez avec un empressement qui m'étonne. En vérité, nous sommes peu avancées dans nos observations. Madame de Mirande est trop occupée à recevoir les félicitations de ses amis, à partager la joie de Termes, à jouir des transports d'un amant si tendre, pour se livrer à des soins étrangers et frivoles : moi, dont rien n'affecte le cœur, qui demeure spectatrice au milieu d'une société agitée par tant d'intérêts divers, je puis peut-être juger sans partialité tous ceux qui la composent.

Je pense précisément de M. de Montalais ce que j'en pensais l'hiver dernier ; je le trouve dangereux. Un homme qui joint à la plus belle figure des qualités rares, dont le cœur délicat ne s'est point avili par ces passions folles et momentanées, par ces attachemens libres et vicieux, capables de détruire le goût du sentiment ; un homme qui remplit si bien ses

Digitized by Google

devoirs, montre tant d'humanité, de bonté, qui est si distingué dans le monde, si cher à ses parens, à ses amis..... ah ! oui, je le crois dangereux. Son humeur est égale, il a l'esprit naturel, des talens, de la gaîté ; un son de voix si doux, de si beaux cheveux ! l'air si fin, le rire si agréable !..... mon ami, une femme sensée devrait lui fermer sa porte ; la mienne ne lui serait peut-être pas ouverte, s'il était libre.

Mais après tout, qui sait si tant de dehors séduisans ne cachent point une ame fausse, un esprit adroit, un cœur cruel ! Une triste expérience m'apprit de bonne heure à douter des réputations les mieux établies : j'ai examiné des hommes admirés ; peu se sont trouvés dignes de mon estime : vous êtes le seul peut-être dont les sentimens conformes à la conduite ne démentent point l'opinion qu'on m'avait donnée de votre caractère.

Je ne sais pourquoi vous me parlez encore des projets de madame de Valencé ; son neveu est *riche, bien fait, sensible, charmant :* tout cela peut être ; mais qu'importe ? Je n'en veux point. Ma liberté m'est chère, elle m'est plus chère que jamais ; elle fait ma joie, mon bonheur..... *Mon bonheur !* est-ce que je suis heureuse ?..... Mon ami, j'éprouve pour la première fois que des désirs vagues peuvent jeter du dégoût sur des possessions réelles.

Digitized by Google

Voilà madame de Mirande belle comme un ange, et tendre comme Astrée; elle se laisse tomber négligemment sur des coussins : je lui propose d'écrire. *Je ne saurais.* Ecrirai-je pour vous ? *Ah ! oui.* Que dirai-je de votre part ? *Tout ce qu'il vous plaira.* Il me plaît de vous assurer de sa paresse et de son amitié.

Termes est à Chantilli avec Comminges, Thémines et le marquis de Montalais; vous devinez le sujet de l'indolence de madame de Mirande, depuis deux jours notre société n'est pas supportable. Madame de Martigues tousse, le comte de Piennes boite, madame de Thémines rêve, ma sœur gronde, son mari crie, Saint-Maigrin projette, son frère lorgne, le vieux maréchal conte, sa nièce boude, Duplessis ment, madame de Mirande bâille, moi, je dors.

VIIIe. LETTRE.

Vous êtes *surpris, très-surpris* de quelques expressions de mes lettres; plus *surpris* encore de m'entendre dire, en parlant de madame de Montalais : *mon sort a été bien différent du sien. Aucun mari*, pensez-vous, *n'eut de plus tendres égards pour sa femme, que*

Digitized by Google

le comte de Sancerre; et si une *antipathie* inconcevable n'avait *fermé mes yeux* sur son *mérite*, je n'aurais pas préféré le séjour de Mondelis à la douceur de rendre *heureux* un homme *aimable*, dont j'étais *passionnément aimée*.

Aimée! j'étais *aimée*, moi? *passionnément aimée*! ah! mon cher comte, vous êtes loin d'imaginer combien cette espèce de reproche m'afflige, quelle blessure cachée et profonde il peut rouvrir! Le temps, mes amis, la dissipation, un peu de philosophie ont ramené le calme dans mon esprit, mais sans effacer la trace des traits cruels dont mon cœur se sentit percer dans le cours de cette *union*, en apparence *si bien assortie*.

Depuis quatre ans m'avez-vous vue inégale ou bizarre? suis-je incapable d'attachement, de reconnaissance, de tendresse? mes goûts ont-ils changé? Apercevez-vous de l'inconstance dans ma conduite, de la variété dans mes désirs! Pourquoi M. de Sancerre eût-il seul éprouvé mes caprices? mes procédés à l'égard des autres n'ont-il pas dû vous faire réfléchir, vous faire découvrir une contrariété frappante entre ma façon naturelle de penser, d'agir, et le caracrère que l'on m'a donné? Vous m'*aimez*, vous m'*estimez*, et vôtre prévention subsiste! et vous croyez *qu'attentive au bonheur de tout ce qui m'environne*, j'ai pu

Digitized by Google

rendre mon mari *malheureux* ! Et sur quoi donc m'estimez vous ?

Vous étiez attaché à M. de Sancerre ; quand il fut blessé, vous remplîtes l'office d'un généreux ami ; vous-même l'enlevâtes du champ de bataille ; et s'il avait pu parler, je ne doute point que, n'ayant plus rien à ménager, la vérité ne se fût une fois échappée de sa bouche ; peut-être dans les derniers instans il eût osé vous confier son secret, et l'extrême condescendance d'une femme accusée par lui-même de tant d'inflexibilité.

Vous n'avez point connu M. de Sancerre, non, mon cher comte, vous ne l'avez point connu. Est-ce dans les camps, à la cour, au milieu des cercles où l'on se rencontre, qu'il est possible d'approfondir le caractère et de juger du cœur d'un homme ? Si on vous demandait un portrait fidèle de cet ami, quels traits emploieriez-vous pour le tracer ? Sancerre était hardi, courageux, diriez-vous ; il aimait la guerre et s'y conduisait bien ; noble dans sa dépense, il tenait un grand état, savait plaire à son maître, et ne négligeait point sa fortune. Je fus son exécuteur testamentaire, je trouvai ses affaires en ordre et ses biens augmentés par son économie.

Quel éloge, mon ami ! A la honte des mœurs, tout faible qu'il est, peu des pareils de M. de Sancerre le

Digitized by Google

méritent peut-être. Mais n'avoir pas de vices grossiers, est-ce être honnête? Ne pas se conduire sur tout les points d'une façon révoltante, est-ce assez pour paraître estimable aux yeux d'une femme éclairée et délicate ?

J'ai toujours évité d'entrer avec vous dans ces inutiles détails. L'amitié qui vous liait à M. de Sancerre, devait vous éloigner de sa veuve. L'emploi dont il vous chargea, vous força de la voir ; bientôt vous vous plûtes à cultiver une connaissance que peut-être vous n'auriez pas cherchée. J'ai respecté la mémoire de M. de Sancerre, je vous ai laissé votre prévention, je veux vous la laisser encore ; mais soyez sûr *qu'un caprice* ne me fit point *préférer le séjour de Mondelis à la maison de mon mari.* Son intérêt, la bonté de mon cœur, une fierté décente, la crainte de n'être pas toujours maîtresse de moi-même, m'engagèrent enfin à vivre loin d'un ingrat qui peut-être m'était cher encore malgré la connaissance que j'avais alors de son caractère.

Ne vous écriez pas, ne rappelez point ces vains discours de la multitude ; souvenez-vous que je suis vraie. Oui, j'ai aimé le comte de Sancerre, il posséda tout mon cœur : si vous saviez..... Mais ne parlons plus d'un temps de ma vie, dont le souvenir m'est encore pénible. Adieu ; madame de Martigues me dit

Digitized by Google

hier de vous gronder de sa part, j'ai oublié pourquoi.

IXe. LETTRE.

Je vais enfin vous communiquer nos remarques sur M. de Montalais. On vante sa *douceur*, son *égalité*, sa *sagesse ;* premièrement il n'est point du tout aisé à vivre, un rien le fâche, et ce *sage* boude comme un enfant.

J'allai hier à l'opéra; jamais je ne me suis tant ennuyée : madame de Planci y était : c'est une singulière femme ; elle se multiplie : on la voit partout, je ne sors point sans la rencontrer; ne trouvez-vous pas qu'il y a long-temps qu'elle se montre ?

Le marquis vint dans ma loge; madame de Planci lui fit des signes, des signes redoublés ; il alla lui parler; leur conversation fut longue, animée; l'un s'exprimait avec feu, l'autre avec vivacité : madame de Planci paraisait enchantée, et quand M. de Montalais revint, la joie brillait sur son visage. Je m'avisai de lui dire que madame de Planci se coiffait mal, qu'il devrait l'en avertir. Vous n'avez jamais vu un homme se déconcerter de la sorte ; il rougit, resta in-

Digitized by Google

terdit, ne parla plus. En sortant je pris la main du chevalier de Némond, le marquis donna la sienne à madame de Martigues : je l'entendis lui dire, je suis *malheureux*, bien *malheureux* ! Le reste du soir il ne prononça pas dix paroles, il brouilla tout au jeu, ne savait à table ce qu'il faisait : oh, quelle humeur contre moi! il ne pouvait me pardonner d'avoir offensé le goût de madame de Planci, ou l'adresse de ses femmes.

Oh! M. de Montalais n'a pas tout le mérite que madame de Martigues lui trouve; non, il ne l'a pas. Si peu maître de lui ! ne pouvoir cacher son trouble, son agitation! cela décèle bien de la faiblesse dans cette ame si *noble*, *si supérieure*. Et puis je hais la fausseté. Pourquoi se parer d'une feinte indifférence ? Est-ce un excès de vanité qui l'engage à se montrer peu susceptible de passion. Annonce-t-il sa *sagesse* comme un préservatif contre ses agrémens! En vérité, je le crois : c'est la crainte d'être aimé, suivi, tourmenté, qui le rend *malheureux*, très-*malheureux* ! Eh bien, j'étais prête à me tromper à son caractère, je prenais pour lui l'estime la plus sincère. Cet homme est.... j'en suis fâchée; mais il est... il est comme les autres.

Après tout, c'est tant mieux. Madame de Thianges disait hier, à propos de la mauvaise humeur du mar-

Digitized by Google

quis : *M. de Montalais ne peut trop perdre de ses qualités intérieures aux yeux d'une femme sensée qui l'examine.* Elle a bien raison, il lui en restera toujours assez pour séduire une femme ordinaire.

Ne voilà-t-il pas le marquis de Limeuil revenu d'Espagne, Ne recommence-t-il pas à m'impatienter? tout le monde me parle de ses sentimens, de leur constance, de sa maison, du titre qu'il espère. Je ne vois que son obstination : eh, mon Dieu! ne me laissera-t-on pas tranquille? Je ne veux ni de Limeuil ni des autres. Qui pourrait me plaire à présent? mériter le sacrifice de mon heureuse liberté! Personne, non, mon ami, personne.

Je reçois à l'instant une lettre de madame de Kerlanes : elle me fait de grands remercîmens, elle m'en fait trop. Le petit billet de sa fille m'a touchée; l'une et l'autre mettent bien du prix à un léger service. En vérité, mon cher comte, donner, c'est se procurer un plaisir sûr, selon moi, très-indépendant de ceux qu'on oblige : leur reconnaissance y ajoute peu; leur ingratitude ne le détruit pas.

Je vous ai *promis des éclaircissemens*, je m'en souviens; ne me pressez pas, je vous les donnerai; vous en ferez part à madame de Kerlanes : ses idées sur le maréchal de Tende m'ont blessée, je serais fâchée de les lui laisser. Adieu; mes complimens à madame

Digitized by Google

de Mariadeck; si elle n'était pas votre sœur, je ne pourrais lui pardonner de vous garder si long-temps.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

Xe. LETTRE.

L'équité m'oblige à vous apprendre que j'avais très-mal interprété la conduite et les sentimens du marquis de Montalais. Madame de Planci le pria, il y a quelques jours, d'arranger une affaire délicate entre elle et son frère; cette affaire terminée au gré de ses désirs, elle remerciait le marquis de ses soins. Charmé de la voir contente, il rapporta de sa loge un air gai, sa joie naissait de la bonté de son cœur, elle me donna de très-fausses idées.

Nous devrions être toujours en garde contre je ne sais quelle malignité qui nous porte à prononcer sans examen, à décider sur de légères apparences. Tout d'un coup madame de Planci s'est peinte à mon esprit comme une folle, et j'ai vu le marquis passionné pour elle. J'ai tort avec l'un et avec l'autre, ils l'ignorent; mais je le sais, et je me le reproche.

Que votre absence m'afflige! Quoi, vous ne reviendrez pas? je voudrais vous voir, j'aurais besoin de vous entretenir. On n'écrit pas tout ce qu'on pense

Digitized by Google

depuis un peu de temps je ne suis pas dons mon état naturel ; j'ai des vapeurs, peut-être ; c'est un mal sans douleur, n'est-ce pas? l'imagination se frappe, se fixe sur un objet; on le voit toujours, on veut en vain n'y pas songer, la même idée revient sans cesse; le moindre bruit cause de la terreur, le cœur palpite, on ne sait ce que l'on désire; on veut, on ne veut pas; rien ne plaît, tout fatigue..... Mon Dieu, c'est ma situation : je crains sans deviner ce qui m'effraie ; souvent je suis comme une personne qui se voit poursuivie, veut s'échapper, fuit, court et croit toujours qu'on va l'atteindre.

J'attends vos lettres avec impatience ; les paroles d'un véritable ami, dit un sage, sont un baume adoucissant pour les blessures de l'ame ; j'aimerais à vous ouvrir la mienne. Vous avez ma confiance, vous êtes prudent ; votre amitié éclairerait mes démarches, elle me sauverait..... Mais de quoi? de qui? où sont mes dangers? mon esprit se trouble et ma raison s'égare, effet de la cruelle maladie.... Ah, mon cher comte, je suis changée ; tous les objets qui m'environnent le sont à mes yeux. Je vous aime pourtant, je vous aime toujours de même..... Voilà madame de Martigues.

Digitized by Google

De madame de Martigues.

Oui, me voila, bonjour; finissez-vous? partez-vous? arrivez-vous? n'êtes-vous pas fou de rester si long-temps à Rennes? et fi, que fait-on la? Comment! ne pas accourir féliciter madame de Mirande et votre ami Termes? Et puis, c'est que vous allez devenir ennuyeux; ces gens d'affaires vous rendront pesant, grave, maussade comme eux. A propos d'ennuyeux, M. le comte de Piennes me proteste, me jure, que je ne puis me dispenser de l'épouser avant la fin de l'hiver. Madame de Sancerre est de son avis, vous ne manquerez pas d'en être aussi; pour madame de Mirande, elle voudrait marier tout l'univers! Savez-vous bien qu'il est des momens où mon bon génie m'abandonne, où je suis tentée, où l'exemple de madame de Mirande pourrait.... Ah! la mauvaise pensée qui me vient là! nous verrons. Je ne promets rien. J'ai besoin d'un exemple plus frappant encore; de celui de madame Sancerre; je médite un grand dessein, elle l'ignore, vous ne le saurez point; je veux vous faire admirer un jour ma prévoyance, l'étendue, la profondeur de mes vues. Je suis légère, dit-on, eh oui, *légère :* vous verrez, vous verrez. Adieu; mille et mille tendres complimens à madame de Mariadeck.

Digitized by Google

De madame de Sancerre.

Elle a rempli tout mon papier, il m'en reste à peine assez pour vous assurer encore de mon amitié.

XIe. LETTRE.

Ni la *paresse*, ni l'*indifférence*, ne m'ont fait passer une semaine sans vous écrire, je n'étais point à Paris. En arrivant je me hâte de vous apprendre mes aventures.

Lundi dernier nous étions seules, madame de Mirande et moi; madame de Martigues vient, puis madame de Thémines; on cause, on rit, on ne sait de quoi, n'importe, cela amuse. Tout d'un coup il s'élève une idée dans la tête de madame de Martigues. « Ma chère, me dit-elle, je suis lasse du monde, j'aspire à la retraite, Paris est fatigant; voir toujours les mêmes objets, entendre sans cesse médire; se trouver tous les soirs au milieu de ce triste cercle de fous qui extravaguent et ne sont point plaisans; quelle maussade uniformité! goûtons au moins la douceur d'un

Digitized by Google

peu de variété ; par exemple, ennuyons-nous nous-mêmes. »

« Cela serait difficile, dit madame de Mirande ; on ne s'ennuie jamais avec ceux que l'on aime. — Oh ! que si, reprend madame de Martigues ; mais essayons, partons toutes quatre pour la terre que je viens d'acheter, que personne au monde ne le sache : on nous cherchera, on ne nous trouvera point. Que de mauvais propos sur cette étonnante éclipse ! on fera les plus sottes histoires, les contes les plus ridicules : nous en rirons bien au retour. »

« Comment m'arranger avec M. de Thémines, dit la jeune marquise? — Oh ! ne jouez donc pas ainsi la *tendre épouse*, reprend madame de Martigues, ne pouvez-vous lui dire que vous allez à Versailles? » Elle y consent. Madame de Mirande fait ses objections, on les rejette ; elle se rend, je me laisse séduire, la partie se décide, on se promet le secret, le lendemain nous partons.

Une maison charmante, quantité de lumières, un appartement gai nous inspirent la joie ; et nous voilà à rire de tous nos amis, à nous peindre leur étonnement, à nous représenter leurs physionomies surprises et inquiètes : madame de Martigues se met à contrefaire le comte de Piennes. « Le voyez-vous à ma porte, dit-elle, disputant avec mon suisse? « *Elle*

Digitized by Google

n'y est pas? Non. — *On ne l'attend pas?* — Non. — *Ni ce soir, ni demain, ni après?* — Non. — *On ne sait où elle est?* — Non. — *Je suis mort!* » Et le suisse, toujours non. Nous imaginons qu'il court chez moi : personne. Chez les autres : pas la moindre découverte. Quatre femmes envolées, disparues ! que penser? que croire? « Mais, ce pauvre Termes, dit madame de Mirande, il va se désoler, et ses chagrins ne m'amusent point. » Madame de Martigues a réponse à tout ; « *Termes est raisonnable, il prendra patience.* — Mon mari me fera enfermer, dit madame de Thémines. — *Eh bien, nous irons vous voir au couvent.* — Je l'assure que ma sœur va mettre le scellé chez moi : — *Tant mieux, nous plaiderons l'avaricieuse pour divertissement d'effets.* Et tout de suite, faisons des couplets, s'écrie-t-elle, contre nos amis et contre nous ; sur-tout ne nous ménageons pas, afin de pouvoir honnêtement peser sur les autres. »

Cette belle proposition est applaudie ; nous nous rangeons autour d'une table ; on prend la plume, on rêve, on s'applique ; l'une tape du pied, l'autre met ses doigts dans ses cheveux ; je ne sais par où commencer ; pour madame de Martigues, rien ne l'arrête, sa plume court, tout ce qui se présente est écrit.

Au milieu de cette grave occupation, nous sommes

Digitized by Google

interrompues par un bruit de chevaux ; il se fait entendre dans la cour ; des voix confuses s'y mêlent, on veut entrer, les valets résistent. Madame de Mirande prête à s'évanouir, crie : « Mon Dieu ! des assassins ! » Je pâlis ; madame de Thémines se cache le visage ; madame de Martigues écrit toujours, fait signe de la main, et demande un peu de silence.

La porte est bientôt forcée, les voleurs se précipitent dans le salon. C'est Thémines, le comte de Piennes, Termes, Comminges, sa femme, ses deux sœurs et M. de Montalais, plus charmant en habit de campagne qu'il ne le parut jamais.

Voilà madame de Martigues dans des éclats de rire si grands, si redoublés, qu'ils excitent ceux de tout le monde. On veut se parler, impossible ! on ne s'entend point, une heure se passe avant qu'on ait pu se dire bonsoir. Je me plains de la trahison, madame de Thémines s'avoue l'indiscrète ; on la gronde, son mari la défend, il obtient sa grâce, la joie augmente ; de ma vie je n'ai fait un souper plus agréable.

Six jours passés dans cette riante campagne se sont écoulés comme un instant. M. de Montalais en est parti pour aller chercher la marquise à Saint-Cernain et la ramener à Paris. Mon Dieu, combien il est aimé ! ses amis ne pouvaient se séparer de lui. On l'embrassait, on lui faisait promettre de revenir promptement ;

Digitized by Google

à peine lui accordait-on le temps nécessaire à ce petit voyage. « Eh, tout m'engage à presser mon retour, disait-il au comte de Piennes, d'un air touché, d'un ton attendri ; tout me rappelle ici, j'y laisse tout ce qui m'est cher! » Il ne compte pas rester plus de douze jours absent.

On m'apporte votre troisième lettre, je la lirai chez madame de Comminges où je vais souper ; depuis un quart-d'heure je fais attendre madame de Thiange que j'y mène. Adieu.

A une heure du matin.

Toujours des plaintes *de ma paresse*. Vous me grondez, vous *craignez*, vous *n'osez me dire*..... et puis cent questions. Mon ami, je n'y veux pas répondre, je n'y saurais répondre. Pour les détails que vous me demandez, vous les aurez incessamment. Bonsoir, je vais chercher du repos ; je ne sais si j'en trouverai..... Allons, mon cher comte, encore une question. *Eh, pourquoi, madame, pourquoi n'en trouveriez-vous pas?* Vous devenez curieux, vous êtes tout prêt à devenir indiscret ; je vous l'ai déjà dit, on n'écrit pas tout ce qu'on pense.

Digitized by Google

XIIe. LETTRE.

Je vais remplir ma promesse, justifier le maréchal de Tende, et vous apprendre pourquoi M. d'Estelan déshérita son fils. Ni ma mère, ni le maréchal n'étaient capables de se livrer à un vil intérêt : ne les jugez pas sur les discours d'une femme prévenue ou mal instruite; jugez-les sur leur conduite et sur les faits.

Le comte de Dammartin, veuf, âgé de cinquante ans, ne songeant point à reprendre de nouveaux engagemens, riche par ses places, par les bienfaits du roi, maria sa fille unique au marquis de Thoré, lui fit une donation de tous ses biens, et se réserva seulement la terre de Mondelis. Deux ans après il aima éperduement la sœur du comte d'Estelan. Le peu de fortune de cette demoiselle la condamnait à une triste retraite. Son frère, ruiné comme elle, par la perte d'un procès considérable, prêt à passer à la Martinique, où l'appelait un ami qui y commandait alors, la pria, la pressa de préférer la main du comte de Dammartin au voile qu'elle allait prendre. Elle se maria, il partit, je vins au monde la sixième année de cette union, et perdis mon père avant d'avoir pu le connaître.

Digitized by Google

Veuve à vingt-sept ans, réduite à une pension de dix mille livres, ma mère fixa son séjour à Mondelis. Comme cette terre devait être tout mon bien, elle prit un soin particulier de la rendre fertile, fit chaque année de petites acquisitions, et sans négliger d'embellir sa demeure, elle parvint à doubler la valeur d'une terre qui, dans les mains de mon père, était seulement une maison de plaisance.

De toutes celles qui m'appartiennent à présent, Mondelis est l'unique où j'aimerais à vivre ; tout y est intéressant pour moi, je m'y vois entourée des marques de la tendresse de ma mère, de ses soins, de ses bontés; ses cendres y reposent, elles me rendent ce séjour cher et respectable. O mon ami! combien j'ai versé de larmes sur le marbre qui les couvre, combien de fois j'ai appelé ma mère du fond de son tombeau! Combien j'ai regretté cette amie dont les conseils eussent été si nécessaires à ma jeunesse, dont les consolations eussent été si adoucissantes pour mon cœur affligé.

On m'éleva sous les yeux de la comtesse de Dammartin ; elle-même présida à mon éducation, et remplit mon esprit de ces maximes simples et vraies, qui accoutument à penser juste, à aimer ses devoirs, à les suivre sans effort. Sincère, ingénue, je ne connaissais ni le doute, ni la défiance : occupée de ces douces affec-

Digitized by Google

tions dont l'enfance est susceptible, tous mes momens étaient heureux, quand on offrit M. de Sancerre à mes regards, comme un homme destiné à partager mon bonheur et à l'augmenter.

Le maréchal de Tende, son oncle maternel, avait toujours eu le projet de nous unir; parent et ami du comte de Dammartin, il respectait sa veuve, la chérissait, la visitait souvent, passait des mois entiers à Mondelis, m'aimait tendrement, et laissait voir des intentions que la médiocrité de ma fortune rendait très-avantageuses pour moi.

Vous savez que le comte de Sancerre, resté orphelin dès le berceau, ne devait pas s'attendre à l'opulence dont vous l'avez vu jouir. Ses parens prodigues et négligens, moururent jeunes, laissant à leur fils des biens en désordre, et des terres en décret; le maréchal, habile dans les affaires, accepta la tutelle, paya les dettes, se fit adjuger les terres, les remit en valeur. Seul créancier de son pupille, ses avances absorbèrent les deux tiers d'un héritage qu'elles rendaient considérable : ainsi M. de Sancerre fut élevé dans une extrême dépendance de son oncle; et comme il était naturellement intéressé, qu'il attendait tout de sa tendresse et de ses bontés, il lui montra toujours la plus grande soumission.

Je n'avais pas encore treize ans lorsque le maréchal

Digitized by Google

de Tende instruisit ma mère de ses desseins sur le comte et sur moi. Madame de Dammartin reçut avec joie, même avec reconnaissance, la proposition d'un établissement qui surpassait ses espérances. Notre mariage fut secrètement arrêté, et malheureusement pour moi, le temps ni les événemens ne changèrent point la disposition de nos parens.

Trois mois après cet arrangement pris, M. d'Estelan arriva en France. Il se fit un plaisir délicat de venir à Mondelis surprendre une sœur chérie qui depuis dix-neuf ans avait eu rarement de ses nouvelles, et n'attendait plus son retour. Leur première entrevue fut touchante ; ils s'embrassaient, pleuraient, s'interrogeaient tous deux à la fois; des larmes de joie interrompaient leur discours ; ils reçommençaient à se presser tendrement, à se demander s'ils n'étaient pas séduits par une douce illusion, s'ils jouissaient vraiment du bonheur de se voir et d'être réunis.

Ces mouvemens vifs et naturels un peu calmés, M. d'Estelan apprit à ma mère qu'en s'éloignant de la France il avait le projet d'épouser une riche veuve, dont son ami lui ménageait la bienveillance et la fortune ; mais comme le cœur rejette souvent les conseils de la raison, ce dessein resta sans effet. Une jeune espagnole, descendue d'une longue suite d'illustres aïeux, ne possédant que ses titres et les agrémens

Digitized by Google

de sa personne, lui inspira de la tendresse ; il l'épousa ; elle lui donna un seul fils. Depuis un an la comtesse d'Estelan ne vivait plus ; son mari, désolé de sa perte, dégoûté d'un pays où sa complaisance pour une femme adorée le fixait, se hâta de vendre ses habitations, de repasser dans sa patrie, afin d'y jouir paisiblement d'une grande fortune, acquise par les soins d'un ami, par de longs voyages et de pénibles travaux.

Ma mère se plaignit de ce qu'il n'avait point amené son fils à Mondelis. M. d'Estelan soupira, et jetant sur moi des regards attendris : « Hélas ! dit-il, pendant son enfance je le destinais à ma nièce ; mais qu'il est peu digne d'Adélaïde et de moi ! C'est un sujet sans espérance, grossier dans ses idées, brusque, farouche, opiniâtre ; aucun égard ne l'arrête, aucun frein ne le retient ; il sacrifie tout à ses moindres fantaisies ; les caresses, les menaces, la condescendance, la rigueur, rien ne change, rien n'adoucit un naturel fougueux, hardi, indomptable ; il a causé la mort de sa mère, il causera la mienne. Je ne puis me consoler d'avoir donné la vie à un sauvage capable d'avilir mon nom, de le déshonorer, peut-être de le rendre odieux. »

Ma mère s'efforça de calmer la douleur de son frère, et pendant plusieurs jours elle parvint à suspendre

Digitized by Google

ses chagrins. Il la pressa de quitter sa retraite, de retourner à Paris, d'y vivre avec lui. « Il voulait, disait-il, partager sa fortune entre son fils et moi : la comtesse de Dammartin lui promit de s'arranger pour satisfaire ses désirs; il nous quitta, charmé de cette espérance, mais un événement imprévu détruisit tous ses projets de bonheur. »

M. d'Estelan avait amené en France une négresse ; elle le servait depuis long-temps en qualité de femme de charge. Deux petites noires fort bien faites composaient toute la famille de cette esclave. Zabette, l'aînée de ces deux filles, inspirait une forte passion au jeune d'Estelan ; élevée dans les maximes européennes, Zabette se refusait aux désirs de son amant. Sa résistance les rendit si violens, qu'emporté par l'amour, par l'impétuosité naturelle de son tempérament, il lui proposa de l'épouser. Zabette se déplaisait en France, elle regrettait sa patrie; l'offre de l'y ramener, de la faire passer de l'esclavage au rang de comtesse d'Estelan, de la rendre maîtresse d'une riche habitation, séduisit la jeune noire ; elle consentit à quitter sa mère, à suivre son amant. Pressé d'être heureux, guidé par son indiscrète passion, cet amant inconsidéré trompa la vigilance de son gouverneur, força le coffre-fort de son père, y prit pour plus de six cent mille livres de lingots d'or, quelques pierre-

Digitized by Google

ries; et s'échappant la nuit avec Zabette, il courut sans s'arrêter, arriva à Brest où, trouvant un vaisseau prêt à mettre à la voile, il s'embarqua après avoir écrit cette lettre à son père.

MONSIEUR,

« Epoux de Zabette, content du sort que j'ai su » me faire, je vais courir les mers, vivre à ma fan- » taisie et chercher l'espèce de bonheur qui me con- » vient. Vous pouvez, Monsieur, me regarder comme » si je n'étais plus, jamais je n'aurai la hardiesse de » reparaître à vos yeux. »

M. d'Estelan revenait de Mondelis à Paris, quand il rencontra sur sa route un de ses gens dépêché vers lui pour l'instruire de l'évasion de son fils, de l'ouverture de son coffre-fort, et de l'enlèvement de Zabette. Le comte fut si douloureusement affecté de cette aventure, que sa santé déjà altérée, s'affaiblit tout-à-fait. Il tomba dangereusement malade; ma mère apprenant son état, me mit à l'abbaye du Martrai, et se rendit en diligence auprès de son frère. M. d'Estelan eut une longue maladie, souffrit beaucoup, revint un peu, mais sa convalescence ne promit point le retour de ses forces; il languit plus de huit mois; ni les secours de l'art, ni les consolations

Digitized by Google

de l'amitié ne purent ranimer un cœur brisé par la tristesse.

Tous ses biens étaient acquis ; il avait le droit d'en disposer. Détestant la bassesse de son fils, il le déshérita par un acte authentique, et confirma cette exhérédation dans son testament. Il me nomma légataire universelle de tous ses effets, évalués à près de trois millions. Il m'en rendit maîtresse dès l'instant de sa mort, me chargeant de payer à son fils une pension viagère de vingt mille livres, s'il revenait en France et s'y trouvait dans le besoin.

Peu de temps après avoir fait ce testament, que ma mère ne *dicta pas*, M. d'Estelan expira dans les bras d'une sœur qu'un si brillant héritage ne consola point de sa perte. En qualité de ma tutrice, elle fut mise en possession de toute la fortune de son frère.

Le maréchal de Tende, alors chargé d'une négociation secrète et importante, était en Savoie quand M. d'Estelan arriva en France. Il n'en revint qu'un mois après sa mort; il ne le connaissait point, comment aurait-il *dirigé ses volontés?* Noble, juste et désintéressé, il n'eût jamais excité un père à punir. Vous êtes surpris peut-être, en me voyant défendre avec chaleur le caractère d'un homme qui, sur la fin de sa vie, m'a donné des marques de haine ; il devint mon ennemi, je l'avoue, mais je ne dois pas me

Digitized by Google

plaindre de lui : il me crut bizarre, dissimulée, ingrate ; comment n'aurait-il pas cessé de m'aimer? Sa prévention n'a point éteint mon amitié, elle n'a point affaibli ma reconnaissance : vous admirâtes à Mondelis le tombeau que j'ai élevé à la mémoire de cet homme respectable ; ce n'est point un monument consacré à l'orgueil, à la vanité; non, c'est celui d'une tendre vénération, d'un souvenir toujours présent, toujours cher : de tant de peines dont M. de Sancerre se plut à me faire sentir l'amertume, la plus vive encore au fond de mon cœur est cette fausseté, cet art cruel qu'il employa pour me ravir l'estime et l'affection de ce sensible, de ce généreux parent.

En revoyant le maréchal de Tende, ma mère s'applaudit de pouvoir donner une riche héritière à son neveu; elle vit M. de Sancerre, il avait alors vingt-quatre ans, il lui parut formé pour plaire ; elle souhaita que l'union de nos cœurs précédât notre engagement. Le maréchal convint de mener son neveu à Mondelis, dès que les affaires de ma mère lui permettraient d'y retourner. Peu de temps après elle revint ; je sortis du couvent. Deux mois se passèrent encore sans que rien troublât l'heureuse tranquillité de mon cœur ; mais l'instant approchait où ma propre expérience devait m'apprendre que l'apparente augmen-

Digitized by Google

tation de notre bonheur, est souvent la cause cachée de son entière destruction.

En voilà assez, mon cher comte, pour satisfaire votre curiosité et lever les doutes de madame de Kerlanes. Je n'ai jamais eu de lumières sur le sort du jeune d'Estelan; j'en ai cherché, même avec soin, mais sans succès. Malgré sa faute, ses droits sont naturels et légitimes; s'il vivait, je ne pourrais jouir paisiblement d'une fortune que la loi me donne, il est vrai, mais dont mes principes exigeraient la restitution. Sans doute, M. d'Estelan ne vit plus; depuis la mort du comte de Sancerre, j'ai séparé de mon revenu les vingt mille livres destinées par mon oncle à son fils, *pauvre et sans secours*. Ce fonds appartient à tous ceux qui en ont un véritable besoin. J'en puis tirer encore deux cents louis, puisque madame de Mariadeck le désire, pour mettre mademoiselle de Kerlanes en état de paraître décemment aux yeux d'une famille où elle va entrer. Adieu.

XIIIe. LETTRE.

Je suis vraiment touchée des reproches dont votre dernière lettre est remplie. Non, mon cher comte,

Digitized by Google

non, vous n'avez point *perdu ma confiance*; mais pourquoi cette pressante curiosité, pourquoi me *prier*, me *conjurer* de vous laisser pénétrer un mystère que rien n'a pu m'engager à dévoiler? Il est encore caché, même à mes parens, si intéressés à connaître les motifs de mes démarches. M. de Sancerre n'est plus, me convient-il de ternir sa mémoire? de lui ravir l'estime d'un ami qui chérit son souvenir? Ah! ne troublons point ses cendres! Je l'ai aimé, haï, méprisé, je l'avoue; sa mort a dû effacer mes ressentimens; je veux tout oublier: heureuse si, en pardonnant, je ne me rappelais jamais combien j'ai eu à pardonner.

Si, comme vous le dites, *ma conduite a prouvé à toute la France mon extrême aversion pour le comte de Sancerre*, laissons *toute la France*. dans l'erreur: que m'importe à présent de détruire ses fausses opinions? Je ne pourrais parler sans blesser plus d'un cœur, et peut-être êtes-vous intéressé vous-même à mon silence.

Vous ne *vous seriez point éloigné volontairement d'un objet agréable à vos yeux?* Ah! je le crois. Votre sexe n'est ni fier, ni délicat; sa propre satisfaction est le principe de tous ses mouvemens. Si, dans la même situation, nous suivions vous et moi

Digitized by Google

les seules inspirations de nos cœurs, ils nous guideraient naturellement par des routes différentes.

Ma façon de penser vous est connue? Mais vous l'est-elle sur des points que nous n'avons jamais traités ensemble? *La froideur, l'indifférence, la fierté m'éloignent seules d'un second engagement.* Qui vous l'a dit? sur quoi le jugez-vous? Cette idée est une suite de vos premières préventions. Eh bien, mon ami, vous vous trompez; sous l'apparence de cette *froideur* qu'on me reproche, je cache une ame tendre, trop tendre peut-être! Eclairée par le malheur, j'ai voulu examiner, connaître, éprouver; mon cœur, prêt à se donner, a toujours trouvé des raisons de se défendre. L'homme que l'on approfondit est rarement l'homme que l'on choisit; un seul m'a paru réunir toutes les qualités, toutes les vertus capables de me déterminer..... Hélas! par une bizarrerie de mon destin, je n'ose arrêter ma pensée sur cet objet de ma sincère estime..... Ne me dites rien, ne me demandez point d'explication sur ce peu de lignes; point de questions, pas un mot. Souffrez que je vous traite comme moi-même: vous cacherais-je des sentimens qu'il me serait permis de m'avouer?

Assurez encore madame de Valencé, que ses démarches resteraient sans effet. Je ne veux pas changer d'état, je le veux moins que jamais. Au fond, le mien

Digitized by Google

pourrait être si tranquille. Mon goût, ma raison m'y attachent; mes amis, des livres, d'amusantes études, de longues promenades, un petit cercle où le cœur parle toujours, l'esprit quelquefois; cela ne suffit-il pas pour continuer ce voyage si court appelé la vie? Mon ami, sur une route où l'on est assuré de ne point repasser, il ne faut pas fixer les objets avec le désir de se les approprier, c'est assez de les voir et de s'en amuser.

Madame de Mirande sera mardi comtesse de Termes. Madame de Martigues voulait qu'on attendît le retour du marquis de Montalais; Termes est sans complaisance à cet égard. M. de Piennes comptait en vain sur la force de l'exemple : le pauvre comte! il dira peut-être encore long-temps, *pourquoi l'ai-je vue? pourquoi l'ai-je aimée?*

Je suis sérieuse, triste même; tout me paraît si uniforme, si languissant autour de moi. Vous avez bien raison de rester en Bretagne, on s'ennuie ici, rien n'égaie, rien ne ranime; Paris n'offre aucun plaisir vif, on n'y rencontre que des fous ou des imbéciles. Adieu, vous me placerez dans celle de ces deux classes où vous me supporterez le mieux.

Digitized by Google

XIVe. LETTRE.

Je vous écris à la hâte, mon cher comte, pour vous dire que je n'ai pas le temps de vous écrire. Je pars à l'instant avec madame de Martigues, M. de Thémines et sa charmante compagne. La maréchale veut que son petit-fils soit marié chez elle, à la Fère. On a fait de grands préparatifs dans cette terre, on y donnera des fêtes, on en parle, on s'en occupe; le plaisir annoncé, promis, est rarement senti.

Vous me chagrinez, *rien de secret en parlant à un ami,* dites-vous; *l'amitié n'admet point de réserve.* Je pense différemment; on doit cacher à son ami des secrets qui peuvent lui causer de la peine; j'examinerai s'il m'est possible de satifaire votre curiosité sans blesser cette amitié dont vous osez douter. Plus je me rappelle les détails où je serais forcée d'entrer, et moins il me paraît honnête de les mettre sous vos yeux; je verrai, vous dis-je. Adieu; je ne veux pas me faire attendre, l'heure me presse, je vous quitte.

Digitized by Google

XVe. LETTRE.

A la Fère.

Après y avoir bien songé, je vous écris exprès pour vous prier de renoncer au dessein de me faire expliquer sur les procédés de M. de Sancerre à mon égard. Je me reproche bien sincèrement quelques traits échappés à ma plume, puisqu'ils ont élevé ce désir dans votre cœur.

Je vous le répète, vous êtes intéressé à mon silence : une personne que vous aimâtes beaucoup s'y trouve plus intéressée encore ; la part qu'elle eut à mes chagrins, à ma conduite, est inséparable de la confidence où vous voulez me forcer. Eh ! si rien n'eut gêné ma confiance, me serais-je refusé la douceur de vous ouvrir mon ame toute entière, d'épancher dans votre sein une douleur si vive encore quand je vous ai connu? Pourquoi n'aurais-je pas justifié mon caractère aux yeux d'un homme dont l'estime me semblait si nécessaire à mon bonheur ?

Toutes les preuves de ma constante bonté pour un ingrat sont entre mes mains. Cette cassette à ressort que M. de Sancerre, mourant, vous faisait signe de

Digitized by Google

prendre, d'emporter, dont il ne put vous apprendre la conséquence et la destination; que vous trouvâtes désignée dans son testament avec ces mots, *pour être rendue à madame* ***; cette cassette, objet de ses dernières attentions, renferme le secret de son cœur et du mien.

Ce *madame*, sans nom, sans titre, ces mots *être rendue*, et l'absence de ses gens, vous jetèrent dans l'erreur. Vous crûtes son valet de chambre, il vous assura que cette cassette venait de moi : je l'avais en effet donnée à M. de Sancerre; mais une autre devait la recevoir après sa mort. Vous me la remîtes; sa vue me fit jeter des cris douloureux; ils vous surprirent : je l'ouvris en votre présence; mon premier mouvement fut de vous laisser parcourir les papiers dont elle était remplie, un sentiment plus réfléchi, plus raisonnable, s'y opposa. A ma prière, vous consentîtes à ne la point faire inventorier. Les petits bijoux qui s'y trouvaient ne vous parurent pas d'un prix à mériter l'attention des héritiers de M. de Sancerre.

Celle que mon mari avait dessein de rendre maîtresse de cette cassette, n'osa la réclamer. J'ai joui pendant deux ans de son inquiétude, de ses craintes, des alarmes continuelles qui devaient agiter son esprit; mais j'en ai joui seule. Une singularité remarquable, attachée à moi, aux événemens de ma vie,

Digitized by Google

m'a toujours contrainte à renfermer mes sentimens dans le profond secret de moi-même. J'éprouve encore cette bizarrerie de mon destin; entourée d'amis tendres et sincères, je n'ai point de confident; des motifs cachés ne m'ont jamais permis de goûter les charmes d'une douce confiance. Ah! vous devez bien le croire, puisque mon cœur ne vous est pas entièrement ouvert!

Si après ce que je vous ai dit, vous persistez à vouloir être instruit, je suis déterminée à vous contenter. Mais, mon cher comte, si je vous dévoile une triste vérité; si j'attaque les mœurs d'une personne à laquelle le sang et l'amitié vous liaient; si je détruis une flatteuse illusion dont vous fûtes long-temps charmé, ne me reprochez rien, accusez seulement votre propre obstination; songez que vous m'aurez forcée à rompre le silence.

C'est demain un heureux jour pour Termes. Madame de Mirande est si belle, si douce, si aimable.... Tout le monde envie le sort du comte.... Termes est si bien fait, si honnête, si sensible!..... Tout le monde envie le sort de madame de Mirande. La maréchale fait les honneurs de cette maison avec une magnificence surprenante. Je m'y amuserais assurément, si depuis un peu temps je ne sais quelle langueur, quel ennui ne se mêlaient à tous mes sentimens; le dégoût

Digitized by Google

et l'insipidité répandent un sombre nuage autour de moi. Je crains cet état. Quoi! la joie de madame de Mirande ne peut m'en tirer! Quoi! je ne partage pas vivement le bonheur d'une amie si chère à mon cœur! Est-ce que je deviendrais misantrope? Adieu.

XVIe. LETTRE.

A la Fère.

Vous le voulez, je cède à vos instances, j'y cède malgré moi, avec une extrême répugnance; mais j'y cède, parce que je vous aime, parce que je ne puis vous refuser une satisfaction qu'il est en mon pouvoir de vous donner. Lisez donc, et souvenez-vous que vos importunes prières m'arrachent ce secret. Les preuves de la vérité sont encore dans cette fatale cassette, remise par vous-même entre mes mains. A votre retour, vous serez le maître de les voir et de les examiner.

Digitized by Google

Motifs de la conduite d'Adélaïde de Dammartin, avec le comte de Sancerre.

Si un autre que vous parcourait ce cahier, il s'étonnerait de me voir entrer dans des détails qu'un ami si intime ne devrait pas ignorer. Vos égards pour moi, et sans doute la certitude que j'avais tort, vous ont engagé à ne jamais m'interroger sur ma conduite avec M. de Sancerre. Les trois années que vous passâtes à Malte, vous firent perdre de vue votre ami : quand après la mort de votre frère vous revîntes ici, vous trouvâtes M. de Sancerre marié, sa femme éloignée de lui. On vous la peignit triste et fâcheuse ; on vous assura qu'elle haïssait son mari ; mes parens, comme ceux de M. de Sancerre, répandaient partout que mon antipathie pour lui était une sorte d'aliénation d'esprit. Ses empressemens, ses caresses, ses discours passionnés, toutes les preuves de sa tendresse, me jetaient, disait-on, dans une espèce de frénésie : on vous le répétait, pourquoi en auriez-vous douté ? vous ne me connaissiez pas. Si depuis, mon caractère et mes sentimens vous ont inspiré de l'estime et de l'amitié ; si vous m'avez toujours vue soumise à la raison, attachée à mes devoirs, *incapable d'exercer aucun empire sur ceux qui dépendent de moi*, com -

Digitized by Google

bien de fois vous serez-vous dit avec surprise : *Que cette femme est changée !* Et pourtant, mon ami, j'étais à seize ans ce que je suis à vingt-six ; mais lisez et jugez-moi.

Peu de temps après la mort de M. d'Estelan, et le retour de ma mère à Mondelis, le maréchal de Tende y vint, conduisant avec lui M. de Sancerre. En me le présentant, il me pria de prendre, pour ce neveu chéri, les sentimens d'une tendre sœur. La figure du comte me charma, son esprit me séduisit, et ses soins me touchèrent. Instruit des projets de son oncle, il mit toute son étude à me plaire, à me persuader qu'il m'aimait. J'ignorais qu'on pût feindre ou tromper ; mon cœur fut aisément surpris par un art que je ne connaissais pas.

Rien ne s'opposant à notre union, le maréchal la pressa ; de concert avec ma mère, il en dirigea les articles, et nous sépara de biens. Pendant la lecture de ces articles, M. de Sancerre ne put cacher sa surprise. Il s'attendait à se voir avantagé par son oncle, et pensait s'affranchir, en se mariant, de la dépendance où il avait toujours été. Son silence et sa rougeur prouvaient son mécontentement secret ; cependant il allait signer quand le maréchal l'arrêta : « Monsieur, lui dit-il, en lui montrant un paquet cacheté, sous cette enveloppe sont deux testamens que j'ai faits ;

Digitized by Google

l'un vous nomme mon légataire universel, l'autre appelle votre femme à ma succession, et vous en exclut pour jamais; la conduite que vous tiendrez pendant ma vie rendra valable un de ces deux actes. Votre père porta la douleur et la mort dans le sein de ma sœur; cet affligeant souvenir, toujours préseut à mon esprit, m'engage à vous ôter la dangereuse facilité de ruiner votre compagne, et de mettre vos enfans dans la triste situation où vous-même fûtes laissé. Je vous donne une femme jeune, belle, noble, modeste, aimable et riche; elle réunit en elle tout ce qui peut exciter les désirs et fixer un cœur. Son père était mon parent. Le sang et l'amitié m'attachent à la fille du comte de Dammartin, je désire ardemment son bonheur; c'est à vous à le faire. Ma fortune sera la récompense du soin que vous prendrez de répandre l'agrément sur ses jours; qu'Adélaïde tranquille, contente, heureuse, me remercie sans cesse d'avoir formé les nœuds qui vont vous lier; alors vous trouverez en moi un parent attentif, un solide ami, un tendre père. Mais songez-y; si votre femme en pleurs vient me reprocher ces mêmes nœuds; si vous l'affligez; si vous lui donnez de justes sujets de plaintes, elle deviendra l'unique objet de mon affection, je ferai tout pour elle; pour vous, rien. Vous perdrez à la fois mon estime, ma tendresse et mon héritage. Il

Digitized by Google

en est temps encore, ajouta-t-il, ne vous engagez point, si ces conditions vous effraient. » M. de Sancerre ne répondit que par une profonde inclination ; et prenant la plume, il signa.

On nous maria sans pompe et sans éclat. Ma mère me trouvant délicate et peu formée, obtint du comte qu'il ne me traiterait point comme sa femme pendant le cours de l'année, et me laisserait à Mondelis : elle promit de me mener à Paris au commencement de l'hiver suivant, et de recevoir M. de Sancerre dans l'hôtel où mon père habitait autrefois ; elle venait de l'acheter du marquis de Thoré, et par ses ordres on travaillait à l'agrandir et à l'orner.

M. de Sancerre parut consentir avec peine à cet arrangement ; il ne pouvait, disait-il, se soumettre à des lois si dures, qu'en s'ôtant la facilité de les enfreindre. Peu de jours après notre union, il partit de Mondelis. Son éloignement m'affligea ; je pleurai beaucoup ; la présence, les soins caressans, les discours passionnés du comte m'avaient fait sentir ces émotions délicieuses, si naturellement excitées par l'amour dans une ame où il s'introduit sans que le doute ou la crainte altèrent ses charmes flatteurs.

M. de Sancerre m'écrivait souvent ; ses lettres portaient une douce joie au fond de mon cœur. Les peines de l'absence tendrement exprimées, le désir de vivre

Digitized by Google

près de moi, de me voir tout à lui, désir dont il me répétait que j'ignorais la force et l'étendue ; des souhaits ardens de pouvoir avancer l'instant de son bonheur, du mien, augmentaient chaque jour la vivacité de mes sentimens. Simple dans mes idées, ce bonheur dont il m'entretenait, me paraissait attaché au seul plaisir de le regarder, de l'entendre parler, de l'aimer, de lui plaire, d'être l'objet le plus cher à son cœur. Sans posséder ce bien, j'en ai joui; mais qué ma félicité dura peu! Pour la goûter long-temps, il fallait toujours ignorer que M. de Sancerre se jouait de ma crédulité.

Il venait de se rendre en Allemagne où nos troupes s'assemblaient, quand ma mère tomba dangereusement malade. Elle ne se trompa point aux premiers symptômes de son mal, et craignit pour moi la malignité de sa fièvre ; à sa prière, madame du Lugei, alors à Mondelis, me fit enlever de sa chambre par ses femmes et les miennes : malgré mes cris et ma résistance, on me porta dans une voiture. Madame du Lugei me conduisit à l'abbaye du Martrai, et me confia aux soins de l'abbesse. Après sept jours passés à craindre, à espérer, j'appris la mort de mon aimable mère, de ma tendre, de ma respectable amie ; perte irréparable, vivement sentie, et dont le temps n'effacera jamais le souvenir douloureux.

Digitized by Google

Je ne pouvais retourner à Mondelis, y vivre seule; ma sœur était à Bagnières, où le marquis de Thoré prenait les eaux. Madame du Lugei, après un peu de séjour à l'abbaye, rappelée à Paris par la saison, me pressa de l'y accompagner, et m'offrit un appartement chez elle. Le maréchal de Tende, exécuteur testamentaire de ma mère, vint à Mondelis; il me conseilla d'accepter les offres de ma parente en attendant le retour de M. de Sancerre. Je me déterminai à quitter le couvent, et partis avec le maréchal et madame du Lugei.

Je passai un mois à Paris, malade, languissante, et presqu'inconsolable; je ne m'apercevais point de la singularité de madame du Lugei. Cette femme accoutumée à n'agir que pour être remarquée; officieuse, empressée, maladroitement obligeante, petite, fastueuse, mettant de l'importance à tout; voulant être connue, nommée, vantée; aspirant à la célébrité, n'y pouvant atteindre, et s'attirant seulement le ridicule d'y prétendre; cette femme active, *inquiète*, mêla tant d'affectation aux soins qu'elle daignait prendre de ma conduite, qu'enfin la sienne me frappa, me déplut, et bientôt me révolta.

Mon deuil, ma jeunesse et ma profonde douleur ne me permettaient pas de me répandre dans le monde, et je ne désirais point une dissipation dont je n'avais

Digitized by Google

jamais connu le besoin ; mais entendant répéter sa
cesse à madame du Lugei qu'elle fermerait sa po
pendant mon séjour chez elle ; qu'elle n'exposera
point une femme de mon âge à la *séduction* d'u
monde corrompu, je me sentis gênée, même offens
de ses attentions, et crus devoir lui rendre la liber
de voir ce monde, qu'en vérité elle est bien éloigné
de haïr. Je priai le maréchal de Tende de me per
mettre d'aller attendre à Tresnel la fin de la cam
pagne. Prompt à satisfaire mes désirs, il m'y fi
meubler un appartement ; je me hâtai d'en prendr
possession, et madame du Lugei perdit dès ce mo-
ment ma confiance et mon amitié.

Vers le milieu d'octobre, M. de Sancerre arriva
il ne voulut pas loger chez ma sœur. On travaillai
encore à l'hôtel où j'habite à présent ; le maréchal
nous céda son petit pavillon d'été. Le jour que ma
sœur vint me prendre à Tresnel pour me conduire
à l'hôtel de Tende, fut célébré par une fête magni-
fique. J'y passai quatre mois, si satisfaite de mon
sort, si sensible à la tendresse de M. de Sancerre,
aux soins paternels du maréchal, que le bonheur
dont je jouissais me paraissait le bien suprême. Pai-
sible ignorance, flatteuse erreur, douces illusions !
est-ce donc vous seules qui nous rendez heureux ?
Ah ! mon ami, mon cœur s'émeut encore au souve-

Digitized by Google

nir d'un temps où, trompée, trahie, sacrifiée, je me croyais au comble de la félicité.

M. de Sancerre, gêné par l'attention de son oncle sur toutes ses démarches, ayant fait plusieurs épreuves de ma discrétion, et s'en étant assuré, me confia qu'il aimait passionnément le jeu, sur-tout le lansquenet, et n'osait se livrer à cet amusement, détesté du maréchal; il m'apprit aussi qu'on passait une partie des nuits à y jouer chez une femme dont la maison touchait au derrière de l'hôtel : il me laissa voir un désir extrême de profiter quelquefois de cette commodité. Crédule et complaisante, moi-même, une bougie à la main, j'aidais mon mari à traverser la galerie, à gagner le petit escalier, à le descendre sans être entendu des gens du maréchal ou des miens. Insensée que j'étais! je m'applaudissais de me voir seule dans la confidence de M. de Sancerre! combien il s'amusait de ma simplicité! à quel indigne usage il employait mon innocente affection; combien il prisait le vil avantage que l'expérience et la fausseté lui donnaient sur moi!

Je sentis un chagrin véritable en m'apprêtant à quitter la maison du maréchal; il me chérissait, je l'aimais, je le respectais. Le soir que je devais sortir de l'hôtel de Tende pour habiter ma nouvelle demeure, ce tendre parent me fit présent d'une riche

Digitized by Google

cassette. Le bois rare et précieux dont elle était fo
mée, paraissait à peine au dehors ; des larmes d
croisées la couvraient presque toute ; elle serv
d'écrin, de cave et d'écritoire : on l'avait remplie
bijoux à mon usage, de parfums et de mille bag
telles agréables. Le maréchal s'amusa beaucoup à
voir chercher en vain le ressort caché qui l'ouvrai
lui-même fut obligé de me le montrer.

M. de Sancerre admira la sûreté du secret : il par
si charmé de cette jolie cassette, que, n'osant la
donner, je me hâtai d'employer un habile ouvrier
l'imiter. On ne put trouver le même bois ; mais l
lames d'or, un peu plus pressées, ne laissèrent poi
apercevoir cette légère différence. Je la garnis de to
ce que j'imaginai pouvoir plaire à M. de Sancer
Je me fis une affaire du choix du secret, et je sen
un plaisir véritable à placer moi-même cette casset
dans son cabinet. Hélas ! je ne prévoyais pas que
don fatal m'éclairerait sur le caractère d'un homm
qu'il m'était si important d'estimer.

Soigneux de ménager la faveur du maréchal, e
cessant de vivre sous ses yeux, M. de Sancerre n
parut pas changer de conduite ; il en changea pour
tant ; mais je pus seule le remarquer. Il continua d
montrer une extrême passion pour moi, de vante
hautement les grâces de ma personne, mes talens

Digitized by Google

mon esprit, l'égalité de mon humeur; de parler à tous momens de la douceur qu'il goûtait à inspirer, à partager de tendres sentimens; en m'accompagnant partout il acquit la réputation d'un homme sensé, capable de mépriser de ridicules usages et d'avouer un attachement raisonnable. J'entendais répéter autour de moi les louanges de mon mari; on enviait mon sort; j'offrais aux regards l'image d'une femme heureuse; l'éclat m'environnait; l'or et les pierreries brillaient sur moi; on admirait mes bijoux, mes voitures, mes attelages : tout était choisi par M. de Sancerre; son goût et sa magnificence surprenaient; mais il me refusait des bagatelles qui excitaient mes désirs; il me demandait compte de la petite somme destinée à mes amusemens; il obligeait mes femmes à lui en dire l'emploi; souvent il le blâmait; mon naturel bienfaisant m'attirait des reproches ou des railleries. Un même appartement ne nous assujettissant plus à nous voir à tous momens, il venait rarement dans le mien aux heures où j'y étais seule. Caressée en public, négligée en particulier, mes yeux ne s'ouvraient point; je n'attachais pas le bonheur aux preuves de tendresse que mon mari cessait peu à peu de me donner, mais à celles qu'il me prodiguait encore. Il me suivait en tous lieux, me tenait un langage flatteur; je me croyais aimée; et l'espèce de froideur dont une

Digitized by Google

autre se serait peut-être alarmée, ne détruisait pas cette douce erreur. Pourquoi n'ai-je pu la conserver toujours? Pourquoi le hasard me l'enleva-t-il? Oh! mon ami, elle me rendait si heureuse.

Un soir que M. de Sancerre venait de partir pour Versailles, le feu prit au parquet de son cabinet; mes gens effrayés se hâtèrent de transporter dans mon appartement ses meubles les plus précieux. En revenant de chez ma sœur où j'avais soupé, je trouvai tout en confusion; heureusement le feu était éteint et le danger cessé; mais comme il fallait travailler au parquet et aux lambris du cabinet de M. de Sancerre, je fis laisser dans le mien plusieurs petits meubles que les ouvriers pouvaient endommager en les déplaçant.

J'allais me mettre au lit, quand je vis sur ma cheminée un billet cacheté; le désordre de mes gens leur avait fait oublier de m'en parler; il était de madame de Cézanes: je le lus; elle me priait de lui prêter deux fleurs de diamans qu'elle voulait faire imiter. Je demandai ma cassette; on me l'apporta; je l'ouvris, et dis à Pauline, une de mes femmes, de prendre ces fleurs, et de les envoyer le lendemain matin à madame de Cézanes. Pauline chercha long-temps, renversa quantité de papiers, ôta tous les tiroirs, et s'écria qu'elle ne trouvait point mes pierreries; je m'approchai, vis sa méprise, et reconnus d'abord la

Digitized by Google

cassette de M. de Sancerre. Je passai dans mon cabinet, pris ces fleurs et les lui donnai. Comme elle les recevait de ma main, sa pâleur et son accablement me frappèrent ; encore effrayée de l'accident du jour, elle paraissait fatiguée et malade. Je me sentais peu disposée à dormir ; mais ne voulant pas faire veiller Pauline, je la renvoyai. Avant de prendre un livre, je crus devoir rassembler les papiers de M. de Sancerre ; j'allais refermer sa cassette, quand, sur le pli d'une lettre, ces mots écrits et soulignés, s'offrant à mes regards, excitèrent ma curiosité : *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde.*

Me voici à l'endroit de mon récit, qui m'a fait éviter si long-temps de vous ouvrir mon cœur. Oserai-je, mon cher comte, vous envoyer la copie de cette lettre, vous découvrir un mystère odieux, un secret dont la connaissance va vous mortifier ? Quelle flatteuse prévention je vais détruire ? Vous nommerai-je cette femme dont l'art étonnant sut ménager tant d'intérêts divers, fixer des amans heureux, enchaîner ceux qu'elle sacrifiait à sa vanité, jouir de leur estime, de la vénération d'un époux trompé ; et sous le voile de la décence, de la modestie, de la religion même, se livrer à une passion effrénée, exprimée sans pudeur, et satisfaite aux dépens de l'honneur et de l'humanité ? Ce n'était point assez pour cette femme

Digitized by Google

cruelle de me fermer le cœur de M. de Sancerre ; mon bonheur apparent excitait sa jalousie ; elle désirait, elle exigeait que mon mari me donnât des marques de haine, de mépris..... Mon ami, mon indiscret ami, pourquoi me forcez-vous à vous dire que madame de Cézanes, votre parente, celle dont pendant plusieurs années vous avez cru *posséder les innocentes affections*, dont vous chérissez la mémoire, dont le souvenir vous attendrit encore, était la plus fausse, la plus basse et la plus méprisable de toutes les créatures.

Pardonnez, mon cher comte, pardonnez-moi ces dures épithètes, le ressentiment ne me les dicte pas. Le temps, d'autres idées ont effacé les mouvemens de haine que madame de Cézanes éleva dans mon ame. J'ai pu me venger d'elle, et me suis contentée de lui inspirer de la crainte. Après sa mort, pourquoi lui aurais-je enlevé une réputation acquise et conservée par tant d'artifices? Pourquoi aurais-je fait rougir son mari, ses frères, affligé ses amis ? J'ai résisté au désir de justifier mon caractère, parce qu'il m'était impossible de le faire sans chagriner ceux qui tenaient à cette femme. Les parens de M. de Sancerre, ses amis, lui-même, et madame de Cézanes, n'ont osé attaquer que mon *humeur difficile, inflexible.* A mon retour dans le monde, c'eût été une petitesse, une véritable enfance de rappeler le passé. Les autres s'en

Digitized by Google

souviennent à peine, et tous les jours il s'efface de ma mémoire. Il s'en efface trop peut-être. Adieu, ce paquet est fort gros; le premier courrier vous portera le reste.

Suite.

Je voyais souvent madame de Cézanes; je la voyais sans plaisir, même avec une sorte de répugnance que sa feinte austérité devait naturellement inspirer à une femme de mon âge. M. de Sancerre m'obligeait à cultiver une connaissance qu'il m'avait donnée, et son intime liaison avec le marquis de Cézanes m'engageait à cacher le peu de goût que je me trouvais pour une société fort grave et fort ennuyeuse.

Je reconnus l'écriture de madame de Cézanes, et la singularité de cette expression : *je vous ai permis d'épouser Adélaïde*, me fit désirer de lire la lettre que je tenais. En voici l'exacte copie.

Lettre de la marquise de Cézanes, à M. de Sancerre.

« Je ne veux ni vous voir ni vous entendre; combien de fois faut-il vous le redire? Vous ne pouvez vous justifier; vos mensonges hardis ne m'en imposent plus. Vous me trompez; je le sais, j'en suis sûre. Vous

Digitized by Google

êtes un perfide, je vous hais, je vous méprise, renonce à vous, je vous laisse pour jamais. Toutes vos excuses sont révoltantes ; *je vous ai permis d'épouser Adélaïde*, vous me répétez que je vous l'ai permis. Ah ! combien d'ingratitude dans cette espèce de reproche ! Quoi ! votre oncle n'exigeait-il pas ce fatal mariage ? Sacrifier à vos intérêts le bonheur de vous posséder seule ; immoler toute la douceur de ma vie à votre fortune ! est-ce donc vous donner le droit de me trahir ? de vous livrer à la folle passion qu'un enfant vous inspire ? d'abuser de mes bontés, de ma condescendance ? de manquer à vos sermens ? de me ravir un bien acheté si cher ? de m'abandonner aux fureurs de la jalousie ? enfin, de m'exposer à perdre en un moment, dans la violence de mes transports, cette réputation acquise par tant de contrainte, par tant de privations ; ce respect, que peut-être je méritais d'exciter avant qu'un ingrat eût égaré ma raison, et triomphé de tous mes principes ?

» *Je vous ai permis d'épouser Adélaïde* ; mais vous ai-je permis de lui donner un cœur dont je me croyais sûre ? Vous *n'aimez pas madame de Sancerre*, vous ne *l'aimez pas*, dites-vous ? Et pourquoi donc la suivre partout, en parler sans cesse ? Oser répéter devant moi qu'elle est *belle*, *aimable*, *touchante* ?..... Infidèle ! Adélaïde est donc ma rivale ? elle partage

Digitized by Google

donc un cœur..... Mais ce serait peu de le partager ; elle le remplit..... Ah! puis-je vivre et penser qu'une autre vous plaît, vous attire, vous *touche!* Quoi! l'idée d'une autre peut vous être toujours présente? Quoi! près de moi, dans mes bras peut-être..... Mais écartons ce doute, il est cruel et désespérant.

» Eh! qu'a-t-elle donc de si *touchant*, cette jeune et timide personne? Est-ce sa modestie provinciale qui vous enchante? des traits *réguliers*, *délicats*, que rien n'anime? une *fraîcheur* qu'elle doit en partie à l'inaction de son esprit? de *grands yeux*, où le désir de plaire ne se peint jamais? une *douceur* enfantine, une *bonté* peu réfléchie, une ennuyeuse *égalité d'humeur*, voilà les *grâces naïves*, les *charmes décevans* qui vous séduisent, qui vous entraînent sur les pas de madame de Sancerre, la font paraître *touchante* à vos regards. Eh! depuis quand la froideur et la simplicité ont-elles l'art de vous toucher?

» En consentant à votre mariage, je croyais vous lier autant par la reconnaissance, que vous l'étiez alors par l'amour. Combien de larmes il m'a fait répandre! Pendant ce long séjour chez le maréchal de Tende, que n'ai-je point souffert? de quelles douleurs mon ame s'est sentie pénétrée! Mais je fermais les yeux sur votre conduite, sur une assiduité nécessaire ; je ne me plaignais pas, je me contentais des courts ins-

Digitized by Google

tans qu'Adélaïde trompée vous aidait à me donner ; mais à présent qui vous oblige à passer les jours et les nuits auprès d'elle ?..... Oui, les nuits! Avec quelle audace vous osiez hier me nier chez mon frère.... Vous sortez, madame de Sancerre reste ; persuadée de votre imposture, furieuse, hors de moi-même, je l'interroge ; elle rougit, j'insiste, elle baisse les yeux, sa confusion vous dément. Je m'obstine à lui arracher cette confidence ; elle rougit encore, se déconcerte, hésite, convient, avoue..... Vous m'êtes odieux ! Je vous déteste ! Votre caractère est faux, votre esprit léger, votre cœur inconstant ; je le répète, je ne veux plus vous voir. Je romprai tous les liens qui m'attachent à un ingrat. Ne venez pas ce soir ; non, ne venez pas, ne venez jamais.

» *P. S.* Je change d'idée sans changer de résolution. Plus d'une raison me portent à vous parler encore une fois. Je vous donnerai un moment, un seul moment. Venez à minuit. »

Pendant cette lecture, ma surprise, mon trouble, la violente émotion de mes sens, et le serrement de mon cœur étaient inexprimables : je me croyais agitée par un songe révoltant et pénible. Tremblante, je confrontai le billet de madame de Cézanes avec cette lettre ; je vis le même caractère ; la date m'apprit qu'on l'avait écrite peu de temps après ma sortie de

Digitized by Google

l'hôtel de Tende ; je me rappelai les questions hardies de madame de Cézanes ; je me souvins de son obstination à m'interroger chez son frère ; une suite d'observations me conduisit à penser que depuis ce jour mes réponses, moins embarrassantes pour moi, eussent sans doute été moins choquantes pour elle.

Je repoussai cette fatale cassette, je m'en éloignai ; un instant après je m'en rapprochai. Un mouvement vif et peu réfléchi me fit prendre un autre lettre, et me força de les parcourir toutes.

Vous m'accuserez d'imprudence ; mais ce mouvement indéterminé, pressant, qui nous porte à pénétrer des secrets affligeans, à vouloir approfondir, tout voir, tout connaître, ne s'élève peut-être pas, comme on le croit, d'une curiosité ardente, indiscrète, mais d'une faible espérance cachée au fond de notre cœur ; espérance que le doute nourrit, soutient, anime : eh ! qui désire une triste certitude, une accablante conviction ! il me semblait pouvoir perdre la mienne en poursuivant mes recherches : j'imaginais qu'une de ces lettres allait détruire la cruelle impression que la première m'avait faite.

Le dépit, la jalousie, une passion intéressée, exigeante, l'ardeur la moins réprimée, se peignaient tour-à-tour dans ces lettres hardies, emportées ; j'y étais souvent nommée, toujours avec dédain, tou-

Digitized by Google

jours avec mépris ; heureuse d'être assez favorisée de la nature pour que les railleries de madame de Cézanes tombassent seulement sur ma jeunesse, mon peu d'expérience et ma crédulité !

Parmi plusieurs boîtes qui renfermaient des portraits de madame de Cézanes, j'en reconnus une ; je l'avais donnée à M. de Sancerre, et sur sa parole je la croyais perdue. Sa vue me fit tressaillir ; je l'ouvris avec crainte, avec effroi ; cependant je me flattais d'y retrouver mon image : celle de madame de Cézanes s'offrant à mes regards, pénétra mon cœur du trait le plus douloureux. Avant cet instant, ma surprise, le trouble de mon esprit, suspendaient encore mes réflexions ; je n'apercevais pas tout mon malheur ; mes idées se réunissaient, se fixaient sur madame de Cézanes. L'impérieuse maîtresse de mon mari me semblait exciter seule les mouvemens terribles dont je me sentais agitée. Mon portrait ôté de cette boîte ramena toutes mes pensées sur M. de Sancerre. Je me vis sacrifiée, haïe, méprisée ; mes larmes commencèrent à couler, à baigner les tristes témoignages de l'intelligence de deux perfides. Renversée sur un siége, les mains jointes, la tête baissée, je m'abandonnais à toute l'amertume de mes sentimens, quand ma porte s'ouvrant brusquement, M. de Sancerre entre d'un pas précipité. A son aspect je jette un grand

Digitized by Google

cri; il approche, voit sa cassette en désordre, ses papiers épars autour de moi, son secret découvert; il frémit, la fureur se peint sur son front, dans ses regards menaçans; je tremble, un froid mortel glace mes sens; je fais un effort, je veux fuir, mon cœur se serre, je tombe sans connaissance aux pieds de M. de Sancerre.

Revenue d'un long évanouissement, le premier objet qui s'offre à ma vue est le maréchal de Tende. Assis près de moi, encore pénétré de la crainte de me voir succomber à des faiblesses qui se sont, dit-il, succédées depuis le milieu de la nuit jusqu'à la moitié du jour; il gémit de mon état, il tient mes mains entre les siennes, il les serre tendrement. « Eh! ma fille, s'écrie ce bon, ce vénérable vieillard, eh! quel étrange accident, qui a pu le causer? Votre pâleur, votre abattement, l'air dont vous m'écoutez, vos soupirs, vos larmes, le nom de votre mari tristement répété pendant les courts intervalles de vos faiblesses, m'annoncent un mystère; je veux le dévoiler. » Ordonnant alors à mes femmes de sortir, il m'interroge, il me conjure de lui répondre. « Sancerre fait-il couler vos pleurs? Est-ce lui qui vous afflige à cet excès? Parlez, dit-il, parlez, ma chère nièce, ne me cachez rien, vous devez la

Digitized by Google

confiance au sentiment qui m'engage à vous en demander. »

La bonté du maréchal, ses caresses, la certitude d'être aimée de lui, ouvraient mon cœur à ce désir si naturel de se plaindre, d'exciter une tendre compassion par le récit de ses peines. Je me jetai dans les bras de cet ami sensible et respectable ; j'inondai son visage de mes larmes ; je voulais parler ; mes cris, mes gémissemens étouffaient ma voix. « M. de Sancerre, répétais-je, hélas ! M. de Sancerre !—Eh bien ! qu'a-t-il fait ? demanda le maréchal avec vivacité ; en vous unissant à lui, j'ai promis, j'ai juré de veiller à vos intérêts, à votre bonheur, de vous protéger contre lui. Manque-t-il aux égards qu'il vous doit à tant de titres ? vous néglige-t-il ? vous offense-t-il ? Vous pleurez ; vous vous taisez, Madame ; eh quoi ! n'osez-vous être sincère avec un parent, avec un ami dont l'attachement et l'équité vous sont connus ? Ne vous souvient-il plus que je me suis réservé le droit de punir le comte de Sancerre, s'il vous donnait de justes sujets de vous plaindre de sa conduite ? »

Ces dernieres expressions du maréchal rappelèrent à ma mémoire ce qu'il avait dit à son neveu au moment de la signature de l'acte qui nous liait : je me souvins de ces deux testamens dont un me rendait

Digitized by Google

l'héritière du maréchal. En lui parlant, j'allais le révolter contre M. de Sancerre, attirer ses faveurs sur moi seule, réduire mon mari à dépendre d'une femme qu'il n'aimait pas; plus il serait en mon pouvoir de l'obliger, plus il me haïrait, peut-être! Cette réflexion blessa mon ame; elle m'enlevait la consolation de répandre mes chagrins dans le sein de mon unique ami, de mon généreux protecteur; elle m'arracha un cri de douleur; de tristes exclamations, de longs soupirs, furent les seules expressions de mon cœur. En me substituant aux droits de mon mari, on m'avait pour jamais ôté le pouvoir de l'accuser ou de me plaindre de lui.

Le maréchal continuait à me presser de lui montrer plus de confiance, quand, suivant ses ordres, on vint l'avertir que son neveu arrivait de Versailles. Il se levait pour aller le trouver; mais le comte de Sancerre le prévint; il parut à la porte de ma chambre; pâle, interdit, il s'avançait lentement; ses regards erraient sur son oncle et sur moi. Il cherchait à lire dans nos yeux l'accueil qu'il devait attendre. Enhardi par les premiers mots du maréchal; sûr qu'il ignorait encore l'aventure de la nuit, il se jeta à genoux devant mon lit, prit mes mains, les baisa mille fois, demanda mes femmes, se fit raconter toutes les particularités de mon accident, en inter-

Digitized by Google

rompit le court récit par les marques du plus grand attendrissement. Pauline lui dit que le bruit de ma sonnette l'ayant éveillée, elle était accourue et m'avait trouvée froide, inanimée, mon visage et mon sein inondés de pleurs. M. de Sancerre pouvait l'interroger sans craindre ses réponses. Sorti de ma chambre avant qu'elle y entrât, sa précaution le mettait à l'abri du soupçon.

Le hasard ne l'amenait pas dans cette chambre à trois heures du matin. Un valet de madame de Cézanes, en apportant son billet chez moi, avait vu le cabinet de M. de Sancerre en feu. Le comte parti de Versailles après le coucher du roi, arrivé chez sa maîtresse, apprit d'elle cet accident. Inquiet de ses papiers, il se hâta de venir à l'hôtel ; trouvant son cabinet à demi démeublé, sachant sa cassette dans le mien, il prit le parti d'entrer doucement, de traverser ma chambre sans m'éveiller, et de reprendre cette importante cassette ; mais prêtant l'oreille à ma porte, m'entendant pleurer et gémir, il l'ouvrit comme je vous l'ai dit. Il me laissa mourante, sonna mes femmes, emporta sa cassette, sortit de l'hôtel, et défendit à ses gens de dire jamais qu'il y eût paru cette nuit. Il fut exactement obéi, et je n'ai su ce détail que long-temps après sa mort.

L'air pénétré qu'affectait M. de Sancerre, en me

Digitized by Google

demandant la cause d'une révolution si surprenante, ses caresses, l'ingénuité de ses questions, l'audace de les répéter, me portèrent insensiblement à me recueillir en moi-même, pour m'assurer si je ne me trompais point, si un songe fantastique ne troublait pas mon imagination ; si l'homme qui me donnait tant de preuves de tendresse, était l'amant de madame de Cézanes, ou l'époux passionné dont l'ardeur paraissait si naturelle est si vive.

La feinte de M. de Sancerre réussit ; il répéta plusieurs fois que mon évanouissement pouvait être l'effet d'un mouvement de frayeur excité par le désordre de mes gens, par un récit exagéré du danger : le maréchal le crut, et me quitta, persuadé que son neveu n'avait aucune part à l'état dont on venait de me tirer. M. de Sancerre l'accompagna ; mais rentrant aussitôt, changeant de maintien et de ton : « Madame, me dit-il, mon imprudence et votre indiscrète curiosité mettent entre vos mains la réputation d'une femme respectée ; et la fortune d'un homme dont vous pouvez vous plaindre. Vous avez dû vous croire aimée ; vous venez de découvrir qu'une liaison formée avant de vous connaître, sans fermer mes yeux sur vos agrémens, ne m'a pas permis de vous donner un cœur prévenu. On m'imposa la loi d'être à vous ; cette contrainte me rendit mes pre-

Digitized by Google

miers nœuds plus chers. Je ne vous flatterai point d'un sacrifice que je n'ai pas dessein de vous faire ; je ne m'abaisserai point à vous prier, à vous demander le secret ; vous me promettriez en vain de le garder, des intérêts trop puissans vous engagent à le révéler ; une femme résista-t-elle jamais à la douceur de se venger ? Parlez, Madame, parlez, irritez le maréchal ; perdez madame de Cézanes, envahissez mon héritage ; mais en causant mon malheur, soyez sûre de faire le vôtre. Attendez-vous de ma part à tout ce que le dédain, la haine et le ressentiment firent jamais éprouver de plus sensible. Je répandrai l'amertume sur tous les instans de votre vie. Les procédés de M. de Cézanes régleront les miens à votre égard ; tout ce qu'il osera contre sa femme, je l'oserai contre vous. Eh ! qu'aurai-je à ménager ? frémissez, jeune imprudente, tremblez ; redoutez pour vous-même le sort que vous préparez à celle qui m'est chère. Il sera le vôtre ; je le jure par tout ce qui est sacré, par tout ce qu'on révère.» En finissant de parler, il se leva ; il s'avança du côté de la porte : j'étendis mes bras vers lui ; je l'appelai d'un ton faible, mais tendre. « Ah ! ne me fuyez pas, monsieur, ne me fuyez pas, m'écriai-je, ne me haïssez point ; je me tairai, je respecterai ce funeste secret ; jamais, non jamais ma bouche ne s'ouvrira pour vous nuire ou pour vous

Digitized by Google

affliger.» Il ne m'écouta point, et sortit sans me répondre.

A peine quittait-il ma chambre, qu'une de mes femmes me présenta des papiers tombés de mon sein pendant qu'on me déshabillait. Je vis avec surprise cette lettre de madame de Cézanes dont vous venez de lire la copie; elle se trouvait enveloppée dans le billet qui m'avait servi à vérifier l'écriture. Mon premier mouvement fut d'envoyer chercher M. de Sancerre, de la remettre entre ses mains; intimidée par la crainte d'exciter encore sa colère, de l'entendre me menacer, me parler avec cette dureté qui venait de blesser si douloureusement mon cœur, je n'osai le faire appeler. Je serrai ces papiers; combien de fois depuis j'ai relu cette lettre! combien de fois mes larmes ont coulé en répétant ces cruelles expressions, *vous n'aimez point madame de Sancerre; vous ne l'aimez point, dites-vous?*

On s'aperçut le soir que j'avais une fièvre ardente; des transports violens m'ôtèrent pendant plusieurs jours la connaissance de moi-même. Quand je commençai à distinguer les objets, je vis ma sœur, le maréchal de Tende, madame de Flers sa parente, et M. de Sancerre; ils paraissaient fort empressés autour de moi; je les regardais en silence; mes idées confuses encore ne s'arrêtaient sur rien; j'étais triste,

Digitized by Google

sans être occupée du sujet de ma tristesse. La vue de ceux dont je me croyais aimée m'attendrissait ; leurs moindres caresses me touchaient ; celles de M. de Sancerre me causaient la joie la plus vive ; je répétais avec émotion tout ce qu'il me disait de doux et de consolant ; le son de sa voix m'enchantait ; s'il prenait ma main, je saisissais la sienne, je la plaçais sur mon front, sur mes lèvres ; je l'approchais de mon sein, je la pressais contre mon cœur. Mes yeux suivaient tous ses mouvemens ; et dès qu'il en faisait un pour s'éloigner de moi, ils se remplissaient de larmes.

Pendant cette espèce d'enfance, j'étais toujours frappée de crainte. Quand une femme entrait dans ma chambre, je donnais des marques de terreur, je cachais mon visage, je ne pouvais consentir à la regarder avant qu'elle eût parlé. En l'écoutant, je l'examinais d'un air stupide, effrayé ; sa présence me gênait, m'inquiétait. Avec quel art, quelle noire malice M. de Sancerre osa dans la suite rappeler au maréchal cet effet d'un esprit préoccupé, d'une imagination vive, d'un cœur profondément blessé ! Combien il sut tirer avantage de ces mouvemens dont la cause lui était si bien connue !

Il partit pour l'armée avant mon rétablissement ; ma convalescence fut longue et fâcheuse. A mesure

Digitized by Google

que mes idées devenaient plus distinctes, ma tristesse augmentait ; l'assurance de n'être point aimée, nul espoir de toucher un cœur prévenu pour une autre, à jamais fermé pour moi ; une jalousie déchirante, toujours égale, dont le tourment n'était pas même varié par le doute ou l'inquiète incertitude ; la nécessité de cacher mes peines, d'en taire le sujet, tout rendait mon état cruel et mes réflexions amères. Le naturel intéressé de ma sœur ne me permettait pas de chercher de la consolation dans son amitié ; la découverte du secret de M. de Sancerre pouvait doubler ma fortune, laisser entrevoir à madame de Thoré une reversion considérable pour ses enfans, perspective trop capable de l'engager à trahir ma confiance. Livrée aux seules inspirations de mon ame, je cherchais dans mes principes, dans ma raison, dans l'indulgence que je devais à M. de Sancerre, des moyens de soumettre mon cœur, d'oublier mes droits, d'immoler ma tendresse, tous mes sentimens, à la douceur de convaincre un ingrat de la force de ces mêmes sentimens que je voulais lui sacrifier. Qu'il m'était cher alors ! O mon ami ! l'amour offensé conserve longtemps toute son ardeur ; il semble se ranimer à chaque trait dont on le blesse : la douleur ne ralentit point son activité ; et dans une ame sensible, mais

Digitized by Google

noble, généreuse, c'est le mépris seul qui peut l'affaiblir et l'éteindre.

Pendant ma maladie, madame de Cézanes avait fait un voyage en Provence. On l'attendait à Paris vers le milieu de l'automne. Décidée à ne jamais la revoir, mais soigneuse de ne point marquer une rupture entre elle et moi, je résolus de ne recevoir personne. J'annonçai le dessein de m'appliquer à des études commencées, dont le grand monde pouvait me distraire ; et ma porte cessa d'être ouverte, excepté à mes parens et à ceux de M. de Sancerre.

Madame de Cézanes ignorait la découverte de son intrigue ; je reçus plusieurs lettres d'elle, et n'y répondis point. Revenue à Paris, elle se présenta pour me voir, et ne fut point distinguée des autres ; elle s'en plaignit aigrement à M. de Sancerre. Loin de me savoir gré de ma modération, il partagea le ressentiment de sa maîtresse ; son ingratitude et son injustice me révoltèrent enfin, et causèrent cette séparation dont on a tant et si diversement parlé.

La fin de la campagne ramena M. de Sancerre à Paris. Il reparut à mes yeux avec un air libre, ouvert ; il ne blâma point ma retraite ; il ne s'informa point de ses motifs. Dans les premiers jours on eût dit que rien n'avait troublé notre intelligence : sa conduite

Digitized by Google

devint la règle de la mienne ; il ne lui échappait aucune expression capable de rappeler un événement qui devait nous être si présent à tous deux : je semblais l'avoir oublié : bientôt M. de Sancerre me montra plus de froideur ; une pénible attention sur moi-même me fit retenir les mouvemens qui pouvaient déceler ma tendresse, et la rendre importune. Peu à peu je me regardai dans ma propre maison comme une étrangère, traitée avec indifférence, mais avec politesse. Le temps, la résignation et l'habitude adoucissent enfin nos peines, ou diminuent notre sensibilité : peut-être me serais-je accoutumée à mon malheur ; mais M. de Sancerre devint trop exigeant ; il me força de lui prouver que si je pouvais contraindre un juste ressentiment, conserver par mon silence la réputation d'une femme indigne de mes égards, garder un secret utile aux intérêts de l'homme dont j'avais tant à me plaindre ; cette bonté réfléchie, compatible avec l'honneur, ne me rendait pas capable d'une basse condescendance. Ces distinctions délicates ne frappent pas tous les esprits ; mon mari croyait m'inspirer de la crainte, devoir mon silence à ses menaces : eh ! comment m'aurait-il crue généreuse ; connaissait-il la bonté ? mon ami, je me permettrai de le dire, son cœur ne pouvait juger du mien.

Digitized by Google

Dès sa plus tendre jeunesse, M. de Sancerre s'était étudié à déguiser ses penchans, à paraître différent de lui-même; sans principes, sans ame, intéressé, faux, ingrat, la dissimulation et la finesse furent les seules qualités qu'il jugea nécessaire d'acquérir et de perfectionner: obstiné dans ses fantaisies, constant dans ses vices, mystérieux dans ses démarches, il aimait à nuire, à brouiller des amis, des parens, des époux; à pénétrer des intrigues cachées, à les rendre publiques; fastueux et pourtant avare, il se montrait libéral et magnifique quand mille témoins éclairaient ses actions; mais jamais ses mains ne s'ouvrirent en secret pour le soulagement d'un malheureux. Incapable d'un fort attachement, s'il aima long-temps madame de Cézanes, ce fut avec plus de faiblesse que de véritable passion; il ne sacrifia rien à son amour, ou du moins il y sacrifia seulement mon bonheur et ses devoirs. Ce portrait vous étonne peut-être? Soyez sûr qu'il est fidèle; je me reprocherais d'en altérer les traits; la mort de M. de Sancerre, le temps, mes sentimens actuels, m'ont rendue capable de la plus grande impartialité sur son caractère.

Deux mois s'étaient écoulés depuis son retour, quand une bien légère cause anima contre moi madame de Cézanes, excita son dépit, éleva sa fureur, et porta M. de Sancerre à me ravir cruellement l'es-

Digitized by Google

time et l'amitié du maréchal de Tende, la seule douceur de ma vie, l'unique consolation de mon cœur affligé.

En sortant un matin de mon appartement, je rencontrai le marquis de Cézanes qui allait chez M. de Sancerre. Je ne pus me dispenser de m'arrêter un moment avec lui. Cet homme honnête et respectable me fit des plaintes de ma longue retraite, de ma froideur pour la marquise, dont il me vanta l'amitié; il s'étendit sur la bonté de son caractère, sur son mérite reconnu; comment avais-je pu renoncer à la voir, lui fermer ma porte!

Pendant qu'il parlait, je cachais avec peine une violente émotion; ce mari si prévenu, si bassement trompé, m'inspirait la plus tendre compassion; peut-être un retour sur moi-même la rendoit-elle plus vive. Je soupirai, des larmes m'échappèrent; il en fut surpris, il en fut touché. M. de Sancerre venant au-devant de lui, laissa paraître du trouble et de l'inquiétude: je m'en aperçus; et pour le rassurer, je me hâtai de dire au marquis que si je me rendais jamais à la société, madame de Cézanes serait la première personne dont je cultiverais l'amitié: « A présent, ajoutai-je, les dispositions de mon esprit me portent à chérir ma retraite, à goûter les amusemens qu'elle me

Digitized by Google

procure, et je dois fuir un monde où j'introduirais peut-être la tristesse et l'ennui qu'il m'inspire. »

Mes expressions rendues à madame de Cézanes, élevèrent d'étranges soupçons dans le cœur inquiet et passionné de cette femme. *Je chérissais ma retraite*, j'y *goûtais des plaisirs !* Et quels amusemens pouvait-elle me procurer, si M. de Sancerre ne me les donnait pas? Elle l'observa; il lui parut moins empressé, moins ardent; elle s'étonna de n'avoir pas remarqué plutôt son refroidissement; elle pensa qu'il était changé pour elle depuis son voyage et ma longue maladie : en me voyant mourante, le cœur de mon mari n'avait-il pu s'ouvrir à la compassion, au repentir, peut-être même à l'amour ! oui, sans doute; il m'aimait, il m'adorait; il me forçait à vivre pour lui seul; un sentiment jaloux l'engageait à me soustraire à tous les regards. Un *infidèle* l'éloignait de sa maison, évitait ses *justes reproches;* il se dérobait aux plaintes d'une femme *trahie*, *sacrifiée* à la *honte d'avouer le ridicule penchant* où il s'abandonnait. Vous pourrez lire vingt lettres de madame de Cézanes, où ces mêmes expressions, et de plus fortes encore, sont répétées cent fois.

Avec un naturel plus honnête, M. de Sancerre eût préféré l'aveu de la vérité à tant de bas détours où

Digitized by Google

il s'embarrassa pour continuer de cacher à madame de Cézanes que leur intrigue m'était connue; déterminé à calmer son cœur, à détruire ses soupçons, il prit une route plus difficile et moins sûre. Il lui jura de me forcer à reparaître dans le monde, à la revoir, à lui rendre la liberté d'éclairer sa conduite et la mienne.

Mais comment m'amener à cette complaisance? Il ne pouvait l'exiger sans s'exposer à de longues contestations, sans risquer de lasser ma douceur, d'irriter mon esprit, de s'exposer à un éclat capable de lui faire perdre le fruit de sa contrainte et de sa dissimulation; mon extrême docilité pour les moindres avis du maréchal de Tende, lui persuada d'employer sa médiation; mais de quel vil artifice il se servit! Mon ami, j'entre avec regret dans ces détails; j'ai peine à me retracer la bassesse d'un homme qui fut si cher à mon cœur.

M. de Sancerre affecta de la tristesse en présence de son oncle. Il se montrait rêveur, inquiet, paraissait dévoré d'un chagrin secret. Bientôt le maréchal s'intéressa au changement de son humeur; il voulut en connaître la cause; il le pressa de lui ouvrir son cœur; cédant peu à peu à ses instances, excitant sa curiosité par des discours adroits, M. de Sancerre eut enfin l'audace de m'accuser d'être l'objet

Digitized by Google

de toutes ses peines, de toutes les amertumes de sa vie. Il lui dévoila ce qu'il appelait le mystère de ma conduite ; elle fut représentée comme l'effet d'un caprice insupportable ; il se plaignit de mon humeur, d'une aigreur de caractère naturelle ; rien ne pouvait l'adoucir, ses complaisances l'augmentaient ; il me peignit soupçonneuse, défiante, haïssant les femmes, les évitant, les fuyant, voulant les bannir de chez moi ; toutes m'étaient suspectes, toutes me paraissaient des rivales dangereuses. Parmi celles qui excitaient mes craintes, il osa nommer madame de Cézanes ; il eut la hardiesse d'appuyer ses odieuses imputations sur le ridicule d'une jalousie si mal fondée : ma maladie, cet effroi que la présence d'une femme m'inspirait ; mes larmes, mon obstination à rester seule au fond de mon appartement, ma continuelle langueur, tout fut attribué à cette dévorante inquiétude ; elle empoisonnait mon bonheur, elle faisait le supplice d'un *cœur tendre*, dont *j'étais passionnément aimée.*

Une suite de tracasseries, de querelles, d'aventures imaginées, en imposèrent au maréchal, et lui persuadèrent que je rendais son neveu très-malheureux. Il le croyait sincère, sensible, généreux ; comment aurait-il douté de ses discours ? Il observa que depuis le retour de M. de Sancerre, ma tristesse n'était pas

Digitized by Google

diminuée. Je lui parlais moins ; sa présence ne répandait plus dans mes yeux ni l'intérêt ni le plaisir. S'il m'abordait d'un air caressant ; s'il m'adressait un langage flatteur, mes mouvemens portaient plutôt le caractère de la surprise que celui de la reconnaissance ou de l'amitié. M. de Sancerre ajouta plusieurs particularités à ces remarques du maréchal ; et pour rendre sa compassion plus vive, il feignit de se reprocher un aveu capable d'affliger un parent si tendre : il devait se taire, disait-il, ne jamais lui donner le déplaisir d'apprendre qu'une femme reçue de sa main avec tant de confiance dans son choix, d'espérance d'être heureux par elle, loin de remplir sa juste attente, semblait destinée à troubler son repos, à le tourmenter sans cesse, à le priver de tous les agrémens de la vie ; enfin à lui ravir le plus grand des biens, le pouvoir de faire et de partager son bonheur.

Le maréchal, trop vrai pour n'être pas crédule, se sentit pénétré du chagrin de son neveu. Le silence que je gardais sur la cause de ma tristesse, donnait de l'apparence aux accusations de M. de Sancerre ; la jalousie, passion active et sombre, souvent méprisée, toujours haïe, est un sentiment que la crainte et la honte accompagnent ; on s'offense de l'inspirer, on rougit de le ressentir. Si tout autre sujet eût fait cou-

Digitized by Google

ler mes larmes, me serais-je refusée la douceur de me plaindre ?

Le maréchal assura M. de Sancerre d'un profond secret sur sa confidence ; il lui promit de m'arracher à cette vie retirée, peu convenable à mon âge ; je reverrais, à sa prière, toutes celles qu'un malheureux caprice me portait à fuir ; lui-même me conduirait chez madame de Cézanes, une femme si *respectable* méritait les plus grands égards. Ma douceur, mon attachement à mes devoirs, ma tendre amitié pour celui que je nommais mon père, me rendraient bientôt au monde et à moi-même. Il le pensait : ah ! mon cher comte, il avait bien raison de le croire ! Pourquoi me vis-je dans la dure nécessité de tromper son attente, de blesser son cœur par mes refus, de paraître manquer au respect, à la vénération qu'il m'inspirait ? Combien j'ai gémi d'une désobéissance si révoltante à ses yeux !

Ce fut d'abord avec tous les ménagemens de l'amitié, que le maréchal entreprit de ramener mon esprit. Comme je ne comprenais rien à ses premières insinuations, je n'y répondais pas. Ses instances pour me faire changer de conduite ne me déterminant point, il devint pressant ; le peu de succès de ses sollicitations l'irrita ; il avait cette vivacité, cette espèce

Digitized by Google

de brusquerie qui caractérise assez ordinairement l'extrême franchise ; son impatience, sa colère, lui firent un jour oublier le secret promis à M. de Sancerre. Ses plaintes, ses reproches, me découvrirent le méprisable artifice de mon mari.

La fausseté de M. de Sancerre, son ingratitude, sa bassesse, révoltèrent mon cœur. Dans mon indignation, je me levai précipitamment; je fis deux pas vers mon cabinet, tentée, fortement tentée de livrer au maréchal la lettre de madame de Cézanes, de cette *amie* dont il osait me vanter les vertus, qu'il me pressait de revoir, d'aimer! Ma faiblesse pour un ingrat, la réflexion, modérèrent ce premier mouvement.

En me donnant de nouveaux sujets de plaintes, M. de Sancerre abusait de ma bonté; mais en détruisait-il le principe? Ne me repentirais-je point d'avoir parlé? Un cœur noble goûte-t-il long-temps le plaisir de la vengeance? En rompant le silence, je ramenerais le maréchal vers moi; il punirait le comte ; il me rendrait sa confiance, son amitié; mais me rendrait-il ma première position, les douceurs de mon premier état? Me rendrait-il le cœur de mon mari? Ah! quand il le forcerait d'abandonner sa maîtresse, de me traiter avec plus d'égards, son retour, feint ou véritable, ferait-il mon bonheur?

Digitized by Google

J'avais trop examiné M. de Sancerre ; je le connaissais trop pour espérer d'être heureuse avec lui, ni par lui.

Pendant que ces idées m'occupaient, muette, interdite, confuse, mon désordre et ma rougeur me perdaient dans l'esprit du maréchal, confirmaient son erreur, donnaient de la force aux accusations de M. de Sancerre ; il allait me retirer sa tendresse ; quelle consolation me resterait? Oh! mon cher comte, le moment le plus douloureux de la vie est celui où l'on regarde autour de soi, sans espoir de rencontrer les yeux d'un ami.

Je me taisais, je soupirais, mes larmes coulaient abondamment. La prévention du maréchal ferma son cœur à la pitié ; il exigea la plus prompte obéissance, et m'ordonna de nommer le jour où je consentirais à l'accompagner chez madame de Cézanes. « Ah ! jamais, jamais, m'écriai-je, ma vie dépendit-elle de cette honteuse démarche, je ne la ferais pas. » Ce refus formel m'attira les plus dures épithètes. Traitée d'insensée, de visionnaire, de femme aveuglée par une folle passion, qu'un caractère odieux enlevait à la société, rendait insupportable à ses parens, au plus complaisant des maris, j'éprouvai combien la raison et la bonté peuvent être altérées par la colère. Le maréchal sortit furieux de ma chambre ; mais revenant sur

Digitized by Google

ses pas : « Madame, me dit-il, ou vous ouvrirez votre maison à ceux que leur rang et leurs mœurs doivent y admettre, ou vous irez dans un couvent vous livrer en liberté à toutes les extravagantes imaginations dont votre esprit égaré se plaît à se remplir. Je vous donne un mois pour déterminer le choix que vous voudrez faire. »

Une querelle si vive, des expressions si peu ménagées, une alternative si choquante, portèrent mes chagrins à l'excès, et m'ôtèrent la force de les dissimuler. On ne me vit plus qu'abattue et pleurante; je devins incapable de reparaître dans ce monde où l'on voulait m'engager à vivre. La plus légère marque d'intérêt, une simple question sur le sujet de ma langueur, de ma tristesse, me faisaient répandre des larmes amères. L'horrible fausseté de M. de Sancerre révoltait continuellement mon ame. Toujours empressé, toujours caressant en présence du peu de personnes qui nous voyaient ensemble, comment l'aurait-on soupçonné d'être l'auteur de mes peines? Il s'y montrait si sensible! le dédain et le mépris qu'il m'inspirait, éclataient dans mes yeux, souvent dans mes expressions: on commença à dire que je le haïssais; on le plaignit, on me blâma; une semblable aversion n'était pas naturelle, on en chercha la cause; bientôt on crut ma raison altérée; une tristesse si profonde, une haine

Digitized by Google

si injuste ne pouvaient naître que de l'égaremeut de mon esprit.

Sans conseils, sans amis, livrée à mes seules réflexions, je voyais écouler le temps fixé pour déclarer mon choix. J'aurais voulu contenter le maréchal, peut-être même M. de Sancerre, par tous les sacrifices que mon cœur ne se serait point reprochés ; je pouvais consentir à me nuire, à m'affliger ; mais devais-je m'avilir, céder sur un point où la décence, où l'honneur étaient intéressés ? Le couvent dont on me menaçait devint insensiblement l'objet de mes plus consolantes pensées. En perdant l'espérance du bonheur, on s'attache naturellement à celle du repos ; mais cette retraite ne paraîtrait-elle point forcée ? Quoi ! laisserais-je penser que M. de Sancerre me bannissait de sa maison ? Peu à peu toutes mes idées se tournaient vers Mondelis. Ces lieux où j'avais passé mes premières années dans une si douce tranquillité, se peignirent à mon imagination comme le séjour de la paix ; je me flattai d'y voir renaître le calme de mon esprit et l'indifférence de mon cœur. Mon ami, je me trompais ; cette indifférence est un bien dont on ne peut jouir deux fois ; jamais on ne le recouvre dans toute son étendue. Quand on a aimé, un sentiment douloureux, inquiet, je ne sais quel regret, se

Digitized by Google

mêle à la certitude de n'aimer plus, et livre notre ame au danger d'aimer encore.

Uniquement occupée du désir d'aller à Mondelis, d'y fixer ma demeure, j'osai m'arrêter au seul moyen qui pouvait engager M. de Sancerre à remplir ce désir ardent; je me crus permis d'employer une fois l'artifice, de faire servir la lettre de madame de Cézanes à me tirer de la malheureuse situation où cette femme hardie se plaisait à me réduire. J'étais bien éloignée de méditer une vengeance basse et cruelle; mais mon mari me connaissait-il assez pour ne pas me craindre? Peut-être en le menaçant, en me montrant prête à repousser l'insulte, parviendrais-je à m'affranchir de l'oppression et de la tyrannie.

Après une mûre délibération, je lui écrivis et renfermai dans ma lettre une copie de celle de madame de Cézanes. Pour ne pas lui laisser l'espoir de m'obliger par la force à lui remettre cette preuve de leur intelligence, j'allai de grand matin à Tresnel, déterminée à n'en point sortir, si la réponse de M. de Sancerre ne remplissait pas mon attente. Voici ma lettre.

Digitized by Google

Lettre de madame de Sancerre, à son mari.

« L'art et la finesse ne guident pas sûrement, monsieur : votre conduite me l'apprend, vous risquez trop en abusant de ma douceur ; et quand je puis vous nuire, me venger, vous devriez penser qu'il est un point où la générosité cède à la nécessité d'une juste défense, un moment où l'on cesse de s'immoler soi-même à l'intérêt d'un homme capable de jouir des plus grands sacrifices, sans les apprécier ni les reconnaître.

» Vous m'avez ôté le seul ami dont la tendresse soutenait mon cœur abattu ; vous avez prévenu son esprit, vous m'avez ravi son estime, sa protection ; vous vous êtes flatté qu'il n'écouterait plus mes plaintes ; qu'il ne serait plus sensible à mes larmes ; vous vous reposez sur vos artifices, vous ne me craignez point ; vous voulez m'assujettir à de dures lois, donner à madame de Cézanes le plaisir cruel de me contempler dans l'humiliation, dans la douleur, dans l'avilissement. Votre confiance vous trompe. Irritée de son impudence et de votre hardiesse, maîtresse de sa réputation et de votre fortune, je puis couvrir cette femme de confusion, et vous faire perdre le prix que

Digitized by Google

vous attendez d'une longue feinte et de la plus basse dissimulation.

» Trop vraie pour vous cacher l'extrême mépris que m'inspire votre caractère, je vais m'exprimer sans détour. Je ne veux plus vivre avec vous, monsieur; la fille du comte de Dammartin n'est pas née pour être votre esclave, pour se soumettre à de lâches complaisances : jouissez des avantages qui vous firent obtenir de madame de Cézanes *la permission de m'épouser ;* disposez de ma fortune ; le revenu de Mondelis et la somme destinée à mes amusemens, suffiront à ma dépense. Tous mes vœux se bornent à passer le reste de mes jours dans ma terre ; si vous me l'accordez, monsieur, j'oublierai qu'un lien fatal nous unit; sans curiosité, sans intérêt sur vos démarches, je serai à votre égard comme si je n'existais plus.

» Pour donner de la force à ma prière, je joins ici la copie d'une lettre de madame de Cézanes. L'original vous manque, vos recherches peuvent vous en convaincre. Déposé par moi-même en des mains sûres, votre refus ou votre condescendance décideront de l'usage qu'on en doit faire. Si vous hésitez à remplir mes désirs; si vous n'accordez pas ma demande aujourd'hui, demain M. de Cézanes recevra de ma part cette preuve de la fidélité de sa femme, et le

Digitized by Google

maréchal de Tende saura qui de vous ou de moi peut se plaindre avec justice.

» Maître d'éviter un éclat si fâcheux, vous le serez aussi d'inventer des raisons plausibles de mon séjour à Mondelis; un éternel silence sur vous, sur madame de Cézanes, vous permettra de m'accuser de la bizarrerie de cette séparation; je vous engage ma foi de ne jamais démentir vos plus fausses imputations, en supposant pourtant qu'elles n'attaqueront point mes mœurs. J'attends votre réponse, elle réglera ma conduite; je ne sortirai point de cette maison sans être instruite de vos intentions: prête à confirmer mes ordres sur la lettre de madame de Cézanes, ou à les révoquer, si ma demande est accordée.

» Pour ne vous laisser, monsieur, aucune objection, je vous fais part des mesures que j'ai déjà prises. Dès ce soir, une consultation sur le faible état de ma santé me prescrira d'aller respirer mon air natal; madame de Flers quittera Tresnel pour m'accompagner à Mondelis. En vivant sous les yeux de votre plus proche parente, d'une femme respectable, chère au maréchal de Tende, distinguée de toute vôtre maison, je paraîtrai toujours dépendre de vous, monsieur, et mon séjour chez moi sera regardé seulement comme la suite du dégoût que le monde m'inspire depuis si long-temps. »

Digitized by Google

Après avoir envoyé cette lettre, mon agitation fut extrême pendant trois heures d'attente. Je commençais à me repentir de cette démarche hardie; des craintes vagues, une triste inquiétude s'emparaient de mon cœur, troublaient mon imagination, quand on m'apporta ce billet de M. de Sancerre.

« Vous serez toujours maîtresse de vos démarches, madame; vos bontés, vos vertus, l'attachement que vous méritez, mon respect, doivent vous faire tout attendre de ma complaisance. Désespéré de vous être odieux, affligé du parti que vous prenez, je n'ose m'opposer à vos désirs; je ne me priverais jamais de la douceur de vous voir, si vous ne m'assuriez positivement que vous souhaitez de me quitter. En tout temps, madame, en toute occasion, j'approuverai ce que vous jugerez convenable, ce qui pourra contribuer au repos, à l'agrément de votre vie, et vous avez la liberté de suivre les arrangemens dont vous venez de me faire part. »

Ce consentement si désiré adoucit l'amertume de mes chagrins. Je hâtai les préparatifs de mon voyage; je regardais mon départ comme la fin de mes peines, d'une passion si tendre et si malheureuse; je croyais perdre à Mondelis le sentiment qui me forçait à m'y retirer. J'éprouvai dans ma solitude que si l'éloigne-

Digitized by Google

ment affaiblit la haine, il rend souvent à l'amour toute sa vivacité.

M. de Sancerre partait pour se rendre à l'armée. Son absence me permettait de passer plusieurs mois à Mondelis, sans élever des soupçons dans l'esprit du maréchal de Tende; rien ne pouvait lui faire envisager ce voyage comme le commencement d'une éternelle séparation entre son neveu et moi; il en espéraït le retour de ma santé et le calme de mon esprit. Je m'abandonnai à la plus vive douleur en lui disant adieu; je ne le verrai plus, me répétais-je en pleurant, je l'embrasse pour la dernière fois. L'idée que je lui laissais de mon caractère, celle qu'il en prendrait dans la suite pénétrait mon cœur. « Ah! ne me haïssez pas, mon père, ne me haïssez jamais, lui criai-je, en baignant ses mains de mes larmes, je vous aimerai, je vous respecterai toujours! » Avec quelle peines je m'en séparai! je ne me rappellerai jamais, sans amertume, que j'ai pu l'affliger. Pour éviter à M. de Sancerre de feints regrets et d'inutiles démonstrations de tristesse, je devançai l'heure fixée par-moi-même, et partis sans le voir.

Pendant la route, je conservai l'espérance de me trouver heureuse en arrivant à Mondelis. Mon attente fut cruellement trompée; ces lieux si chers à mon

Digitized by Google

enfance n'offrirent à mes regards qu'un vaste désert. Ils rappelèrent douloureusement à ma mémoire cette mère si tendre, dont les soins et les bontés m'en rendaient autrefois le séjour si agréable. O mon cher comte! que sa prudence, que ses conseils m'eussent été nécessaires! Dans une situation fâcheuse, embarrassante, combien il est consolant de suivre les inspirations d'une amie éclairée, intéressée à nous guider sûrement, à nous faire éviter les écueils que la passion nous cache : quel malheur d'être livré trop jeune à soi-même, de douter, d'hésiter sans cesse; de craindre de s'égarer en suivant ses propres mouvemens; d'ignorer s'ils s'élèvent de l'orgueil ou d'un sentiment naturel et raisonnable! N'osant consulter personne, n'écoutant que mon cœur, mon ressentiment, j'avais cru pouvoir m'armer contre M. de Sancerre, de cette lettre que le hasard laissa dans mes mains; en gardant le silence sur son intrigue, sur la bassesse de son caractère, je croyais remplir à son égard tous mes engagemens; peut-être lui devais-je davantage? Le lien qui nous unissait, exigeait peut-être un entier renoncement à moi-même; à mes désirs, à ma volonté, une soumission plus aveugle; peut-être n'étais-je pas à l'abri de tout reproche; mais, mon ami, quelle loi dans la nature, dans la simple équité, peut obliger un sexe à supporter un joug cruel à à ne

Digitized by Google

jamais s'en affranchir? Eh, comment, et pourquoi la même chaîne s'étendrait-elle, deviendrait-elle légère pour l'un, quand elle se resserre et s'appesantit pour l'autre ?

Je termine ici, et ce qui me reste à vous dire est peu intéressant; je vous l'écrirai pourtant. Adieu.

XVIIe. LETTRE.

J'ai reçu vos deux lettres, elles ont dissipé mon inquiétude. Je suis charmé de n'avoir point blessé votre cœur par un récit que je craignais tant de vous faire : mais quel aveu, mon cher comte, combien de réflexions il élève dans mon esprit! Quoi! la fausseté de madame de Cézanes, l'indécence de ses penchans vous étaient connues, et vous l'aimiez? et sa mort vous arracha des soupirs, vous fit répandre des larmes amères? et vous m'en parliez avec attendrissement, avec douleur? Eh, bon Dieu! si les pleurs d'un honnête homme honorent la mémoire d'une femme méprisable, quel prix obtiendra donc la vertu? quel espoir la soutiendra dans ses efforts? quels hommages rendra-t-on à la modestie, à la candeur? Excepté M. de Sancerre, dont l'intrigue se lia pendant votre

Digitized by Google

séjour à Malte, vous avez, dites-vous, connu tous les amans *heureux* de madame de Cézanes. Vous fûtes du nombre, sans doute? Mon ami, je voudrais que vous eussiez moins regretté cette femme; vous ne deviez par la pleurer; non, en vérité, vous ne le deviez pas; mais je veux résister au désir de vous faire une querelle, et continuer ce que vous appelez *mon histoire.*

Je ne vous fatiguerai point du détail de ma vie solitaire ni des persécutions que j'éprouvai pendant long-temps. Vous le savez; le maréchal de Tende, ma sœur, tous ceux qui s'étaient cru du pouvoir sur mon esprit, tentèrent vainement de me ramener à Paris. Constante dans mes refus, rien ne put vaincre ma résistance. M. de Sancerre affecta la douleur la plus vive; il se plaignit partout d'être haï d'une femme qu'il adorait: on partagea ses chagrins; le maréchal voulut le dédommager d'une union si mal assortie, par le don de toute sa fortune. Six mois après lui avoir assuré son héritage, il mourut, et peut-être ne fut sincèrement regretté que de celle dont la désobéissance excitait sa colère et sa haine.

Comme les événemens les plus extraordinaires occupent peu de temps un monde avide de nouveautés, après un an de séjour à Mondelis, je me vis oubliée des parens de M. de Sancerre, abandonnée des miens,

Digitized by Google

et réduite à la seule amitié de madame de Flers. En compatissant aux peines de mon cœur, elle en respecta le secret; si ma conduite à l'égard de M. de Sancerre ne lui parut pas répondre aux sentimens qu'elle me connaissait, aussi discrète que sensible, elle ne s'efforça point de pénétrer ce mystère. C'est d'elle que j'appris l'histoire cachée des amours de madame de Cézanes : la comtesse de Flers possédait un détail fort étendu de ses intrigues. Un de ses neveux, favorisé et trompé par la marquise, s'était plu long-temps à suivre ses démarches, à gagner ses femmes, à rechercher l'amitié de ses amans, leur confiance; à s'assurer des lieux où elle se trouvait avec eux. Spirituel et vindicatif, il avait rédigé ses observations en un petit mémoire, à dessein d'en répandre des copies parmi ses amis. Madame de Flers le détourna d'une vengeance si noire, et s'empara de l'ouvrage. Vous y étiez nommé; mais on n'y parlait point de M. de Sancerre.

L'uniformité de ma vie, le soin d'embellir ma retraite, le temps, le mépris que m'inspirait le caractère de mon mari, l'éloignement de tous les objets capables d'entretenir un penchant dont je rougissais, les amusemens simples et variés de la campagne calmaient déjà les agitations de mon cœur, quand madame de Martigues vint mêler les charmes de son

Digitized by Google

agréable gaîté à ces heureux commencemens d'une paix si vainement recherchée au milieu du monde. Mon ami, croyez-m'en, on n'en goûte à Paris que l'apparence ; non, je ne suis point ici comme j'étais à Mondelis.

Le comte de Martigues, retiré de la cour et du service, établit alors sa résidence à Montfernai, terre contiguë à la mienne. Marié depuis deux mois, il se hâtait de dérober à tous les yeux la jeune et charmante compagne qu'il s'était donnée. M. de Méri, oncle de madame de Mirande, et tuteur de mademoiselle de Marsei, en assurant la fortune de sa pupille, crut assurer son bonheur. Il venait de l'unir à l'homme du monde dont le caractère convenait le moins à l'enjouement et à la vivacité du sien. Avec des qualités estimables, des vertus solides, un mérite réel, M. de Martigues ne plaisait à personne. La gravité de sa contenance, l'austérité de ses principes, cette justice exacte, mais dure, qui imite la clémence de faiblesse, un air sombre, un ton impérieux, assez d'aigreur dans la dispute, prévenaient contre lui, et portaient plutôt à l'éviter qu'à l'examiner assez pour connaître la bonté de son cœur et l'honnêteté de ses sentimens.

Vous imaginez combien l'esprit et le feu de madame de Martigues s'accordaient mal avec le sérieux

Digitized by Google

de son mari. Privée de tous les amusemens qu'elle aimait, contrariée dans ses goûts, dans ses moindres désirs, adorée, mais contrainte, faut-il s'étonner de son éloignement pour de nouveaux liens? Le comte de Piennes veut en vain la rassurer contre le danger d'un second engagement; l'esclavage et un mari se présentent ensemble à son idée, ce n'est pas la légèreté dont on l'accuse, c'est sa propre expérience qui la rend si difficile à persuader.

Madame de Martigues, élevée dans la même abbaye où la comtesse de Flers vivait depuis son veuvage, vint la voir à Mondelis; elle me croyait une personne fort extraordinaire; elle fut étonnée de ne trouver en moi qu'une femme douce et triste. Peu à peu nous nous liâmes d'une amitié très-tendre. Monsieur de Martigues me visitait souvent; quand il faisait de petits voyages autour de sa demeure, il laissait la comtesse à Mondelis. Sa mort me toucha; elle arriva deux ans avant celle de M. de Sancerre. Madame de Martigues, riche et libre, courut à Paris. Je n'espérais pas la revoir; mais plus solide en amitié que je ne le pensais, elle reparut bientôt à Mondelis, conduisant avec elle madame de Mirande qu'elle venait d'enlever du couvent, et voulait soustraire aux recherches et à l'autorité de M. de Méri. Veuve à dix-huit ans, bornée à un douaire modique et mal assuré

Digitized by Google

sans autre appui que la tendresse de son oncle, madame de Mirande, déjà sensible pour Termes, refusait un riche parti, et s'exposait à être déshéritée par la démarche imprudente que madame de Martigues lui avait conseillée.

La situation de cette jeune et jolie personne, la rendait aussi intéressante que son naturel doux et l'agrément de son esprit prévenaient en sa faveur. Pupille de son oncle, élevée avec elle, madame de Martigues l'aimait depuis son enfance : je me trouvai heureuse qu'elle eut choisi Mondelis pour servir d'asile à son amie. Vous savez que depuis nous ne nous sommes jamais séparées. Madame de Martigues allait et venait sans cesse de Paris à Mondelis; les plaisirs qu'elle était avide de goûter, furent souvent sacrifiés à la douceur de nous prouver sa sincère amitié; mais madame de Mirande ne quitta ma retraite qu'avec moi.

Que vous dirai-je encore, mon cher comte; après la mort de M. de Sancerre, vous vîntes à Mondelis ; des arrangemens nécessaires me rappelèrent à Paris ; je reparus dans le monde, on sembla m'y revoir avec plaisir. Comme je n'avais que vingt-deux ans, madame de Flers consentit à en passer trois avec moi ; depuis six mois elle a désiré rentrer au couvent pour s'y livrer toute entière à de pieux exercices. Vous savez

Digitized by Google

avec quel regret je me suis séparée d'elle ; je la vois souvent. Mon ami, le calme de son cœur, sa vie tranquille excitent quelquefois mon envie ; il est des momens où je suis prête à tout quitter, à me renfermer avec elle. N'est-on pas heureuse quand on est paisible ? Vous m'allez dire : Eh ! ne l'êtes-vous pas, *paisible ?* Mais non, non, en vérité. Je ne sais quelle inquiétude, quel ennui... Adieu, brûlez tout ce que vous m'avez forcée d'écrire.

XVIIIe. LETTRE.

Paris.

Vous avez reçu la lettre de l'aimable comtesse de Termes, celle de son heureux mari. Madame de Martigues vous conte tous les amusemens, toutes les magnificences de la Fère ; je ne vous dirai donc rien d'une fête si long-temps désirée ; quand vous reviendrez, on en parlera sans doute encore ; le caractère des deux époux m'assure qu'ils sentiront toujours du plaisir à se la rappeler.

Nous arrivâmes chez madame de Comminges ; le marquis de Montalais nous y attendait. M. de Com-

Digitized by Google

minges, venu le premier, trouva plaisant de le cacher, de demander la permission de nous présenter un provincial, son parent, bon homme, un peu épais, même assez ennuyeux; on se regardait, on s'inclinait de mauvaise grâce. Madame de Martigues bâillait déjà; en apercevant le Marquis, elle poussa des cris de joie. Le souper fut très-gai; nous devions nous retirer avant minuit; trois heures sonnaient quand on s'avisa de regarder s'il n'était pas un peu tard.

La fin de votre dernière lettre pourrait s'interpréter singulièrement. J'imagine qu'elle est écrite sans attention et sans dessein; cependant plus je la relis..... Quelles expressions sont échappées à votre plume! vous n'en avez pas senti la force; il serait ridicule de vous supposer des idées..... Je ne sais; mais vous m'alarmeriez sur l'état de mon ame, si j'étais moins sûre..... *Troublée, agitée!* Est-il vrai? Quoi! je vous parais *troublée?* Moi! j'éprouve comme une autre des dégoûts passagers, un ennui momentané; cela mérite-t-il *de sérieuses réflexions?* Mon ami, je ne veux plus réfléchir; plus on pense, plus on s'attriste.

Vos propos m'inquiètent: mon style est plus *grave*, mon humeur est *changée; l'inégalité de mon esprit* vous porte à *douter de la paix de mon cœur:* je vous ai défendu, *positivement défendu*, de m'interroger sur *l'objet de ma sincère estime?* Quoi, comment,

Digitized by Google

que voulez-vous me faire entendre? Eh! dans quel temps cette défense si *positive* ? je ne m'en souviens point du tout.

Deux lignes après, vous me demandez ce que je pense de M. de Montalais. Ou vous êtes distrait, ou vous ne lisez pas mes lettres; je vous ai dit sur le marquis tout ce qu'il m'est possible de vous dire : mes sentimens à son égard ne peuvent varier. Je ne veux pas croire cette tournure maligne; je hais la finesse, je me reprocherais d'en soupçonner un ami.

Madame de Termes est accablée de visites; elle envoie à tous momens me prier de passer dans son appartement, je vais lui aider à recevoir et à congédier une foule d'importuns. Adieu, je suis un peu fâchée contre vous; mais je ne vous en aime pas moins.

XIXe. LETTRE.

On a raison de le penser, de le dire : oui, madame de Martigues est inconsidérée, imprudente; elle a des idées si bizarres, des projets si extravagans! Je suis en colère contre elle, contre un autre, contre moi peut-être.

Digitized by Google

Hier je vais chez madame de Martigues, je la trouve seule. Après un instant de conversation, elle me donne un billet de M. de Montalais. Je viens de le recevoir, dit-elle, lisez, et voyez s'il est possible de s'exprimer mieux? Je le prends, le parcours, l'approuve et le remets sur la cheminée. Madame de Martigues me regarda fixement : *Cela est bien écrit, convenez-en.* Très-bien. *Un style aisé.* Oui. *Je ne sais quoi de tendre, d'intéressant.* Je l'interromps ; je passe à un autre sujet. *Si indifférente, Madame!* Et moi, de m'étonner. Quoi! à quel propos, que signifie?..... *Vous ne voulez rien voir dans ce billet?* Qu'y verrais-je? *Que le Marquis est passionnément amoureux, et mérite au moins d'être plaint.* Amoureux, lui! Eh! de qui donc? *Devinez.* De vous sans doute? *Bon!* De madame de Thermes? *Point du tout.* De madame de Thémines? *Non.* Ah? c'est de madame de Thianges? *Eh, non.* De madame de Comminges? *Eh, mon Dieu, non.*

Lasse de me tromper, je cesse de chercher, j'appelle son chien, le caresse, me mets à jouer avec lui. Elle s'impatiente, murmure, me querelle. *Un homme si charmant n'inspirer rien, pas même de la curiosité! c'est porter l'insensibilité à un excès condamnable.* Mais, lui dis-je doucement; car elle s'animait; est-il fort important pour votre ami que je sois instruite

Digitized by Google

des mouvemens de son cœur? Pourquoi voudrais-je connaître l'objet de sa tendresse? Si c'est là ce secret caché si long-temps..... *Vous ne l'avez pas découvert ce secret?* Non. *Ah! comme vous mentez!* Y songez-vous? *Comment n'auriez-vous pas lu dans son cœur? c'est vous qu'il aime.* Moi! *Vous.*

Je suis restée muette, interdite, confondue de cette confidence brusque et indiscrète. J'ai senti mon visage brûler; j'ai baissé les yeux; mon cœur palpitait avec violence, la surprise et la colère me causaient la plus grande agitation..... Oui, la colère! J'étais outrée contre madame de Martigues. Pourquoi trahir la confiance de son ami? Pourquoi m'embarrasser par cet imprudent aveu?

Mon silence lui a donné de l'humeur; elle a parlé, s'est répondu, m'a grondée, est revenue à ce ton doux, enfantin, qui lui sied si bien. Prenant mes deux mains dans une des siennes, de l'autre me forçant à lever la tête: *Ça, ma chère amie, parlons sans nous fâcher: la figure de M. de Montalais n'est-elle pas charmante?* Je ne dis pas le contraire. *N'a-t-il pas de l'esprit?* Beaucoup. *Des talens.* Oui. *Des sentimens nobles, élevés?* Je vous l'accorde. *Une conduite sage?* On le dit. *Une sincérité rare?* Je le crois. *Ne jouit-il pas de l'estime de tout le monde?* Assurément. *De la vôtre?* Je l'avoue, *Eh, bien! Madame,*

Digitized by Google

pourquoi sa tendresse vous offenserait-elle ? Pourquoi vous refuseriez-vous à l'idée flatteuse de la partager un jour? de rendre heureux un homme si digne de votre cœur; de votre main? Les partis qu'on vous presse d'acccepter approchent-ils de celui-là ?

Partager sa tendresse, me suis-je écriée! Oubliez-vous qu'il est..... *Marié, voulez-vous dire! plaisant obstacle que sa femme!* Comment? *Premièrement on l'a forcé de l'épouser.* Est-ce une raison ? *Elle est boiteuse!* Qu'importe? *Aigre, savante et sotte.....* Mais..... *Laide, tracassière et boudeuse.....* Mais elle est..... *Ennuyeuse, maussade, une vrai béguenle avec qui je suis brouillée.....* Mais elle est sa femme! *Oh, comme ça.* Qu'appelez-vous comme ça ? *Oui, pour un peu de temps; cela finira.* Quelle idée! *Idée, Madame!* reprend-elle gravement, je ne parle point au hasard; cette femme a la manie d'avoir des héritiers, c'est en elle une passion ; elle doit périr au troisième, elle en est avertie. Le pauvre marquis la conjurait de se conserver, elle a rejeté ses prières, méprisé la menace, dans six mois nous en serons débarrassées ; sa maigreur est extrême, elle tousse, ne peut se soutenir ; elle mourra, je le sais, j'en suis sûre ; mon médecin me l'a dit, il est le sien, elle n'en reviendra pas, j'en réponds.

Quelle légèreté, quelle inconséquence! peut-on

Digitized by Google

être plus étourdie, réfléchir moins, voir plus mal ? Elle exigeait ma parole, une promesse positive ; et si madame de Thianges ne fût entrée, nous allions nous quereller. Quoi! sur la foi du médecin de madame de Martigues, j'accoutumerais mon cœur à s'occuper d'un avenir qui peut-être ne sera point pour moi? Je promettrais, je m'engagerais? Le malheur d'une femme dont je n'eus jamais à me plaindre, serait le point où mes idées de bonheur se réuniraient ! Je me croirais injuste et cruelle, je me mépriserais si j'étais capable de m'abandonner à des espérances que je ne dois ni concevoir ni nourrir. Adieu, mon ami; je vous ai répété cette longue et ridicule conversation, au risque de vous ennuyer, mais en vérité, j'en ai l'esprit si rempli, qu'il m'eût été impossible de suivre un autre sujet.

A une heure du matin.

M. de Montalais a soupé ici ; je l'ai observé avec assez d'attention : où madame de Martigues prend-elle qu'il est amoureux, *passionnément amoureux* ! Je n'ai point aperçu dans ses yeux cette langueur qui caractérise la tendresse ; j'y ai vu de la vivacité, du feu, de la joie; cela ressemble-t-il au sentiment ?

Digitized by Google

Mon ami, l'amour est triste, il ferme notre cœur à tous les plaisirs qu'il ne donne pas.

XXe. LETTRE.

Quoi ! deux courriers sans une lettre de vous ! Seriez-vous malade, boudez-vous, cherchez-vous à m'inquiéter, me chagrinez-vous aussi? Eh ! mon Dieu, que votre absence est longue, qu'elle m'afflige ! vous ne savez pas combien je vous souhaite, combien mon cœur aurait besoin de se répandre dans le vôtre. Je forme cent projets; j'ai mille fantaisies : souvent je suis tentée de quitter Paris ; le monde me lasse, m'étourdit et ne m'amuse point. Je voudrais aller à Mondelis, oui, je le voudrais : eh ! qu'est-ce donc qui me retient? Mon voyage paraîtra peut-être extraordinaire dans une saison aussi rigoureuse; n'importe, je partirai, je crois.

En vérité, mon cher comte, je sens un désir pressant de revoir cette paisible demeure, de me retrouver au milieu de ces bois dont la solitude est nécessaire au repos de mon esprit. Depuis un peu de temps tout m'importune, je ne goûte plus les amusemens d'une société qui me plaisait tant. Ma sœur recommence à

Digitized by Google

me fatiguer de ses ennuyeux éloges du marquis de Limeuil ; elle le vante, le protège, l'encourage à me persécuter ; je n'entends parler que d'alliances, de titres, d'établissemens ! Madame de Comminges appuie les propositions du comte de Roye ; le maréchal de Termes me presse en faveur du chevalier ; une grande fortune élève bien des projets contre la liberté d'une femme ! madame de Martigues ne me marie-t-elle pas aussi ? A la vérité, c'est dans l'éloignement.

Elle devait bien se taire, ne jamais s'ouvrir avec moi sur cette folle imagination. Je n'ajoute pas une foi entière à ses discours, elle peut se tromper, prendre un goût de préférence pour de l'amour, une amitié vive pour de la passion. Non, je ne la crois point, je ne veux pas la croire. Mais pourquoi me parler ? L'imprudente ! savez-vous bien que depuis ce moment la présence du marquis m'embarrasse, me gêne, me contraint ; je crains de l'entendre, je crains de lui répondre. Madame de Martigues a détruit tout le plaisir que je sentais à le voir. Adieu ; écrivez-moi donc : pouvez-vous négliger la plus tendre de vos amies ! et dans quel temps la négligez-vous !

Digitized by Google

XXIe. LETTRE.

Votre ami vient de dissiper mon inquiétude ; j'ai été charmée d'apprendre qu'un voyage imprévu avait seul interrompu notre commerce : je l'ai reçu comme un homme que vous aimez, je le mène ce soir souper chez madame de Martigues.

Je vous demande un conseil, mon cher comte, et je vous le demande avec dessein de le suivre ; donnez-le-moi dans la sincérité de votre cœur. Il naît un scrupule au fond du mien ; peut-être s'élève-t-il de trop de délicatesse, peut-être est-il juste et raisonnable, examinez ma position et déterminez la conduite que je dois tenir.

Me convient-il de recevoir chez moi, de voir assiduement chez les autres un homme soupçonné d'un sentiment que les circonstances rendraient très-offensant? Le marquis de Montalais a-t-il confié son secret? l'a-t-on deviné ? Si madame de Martigues a pu le pénétrer, les autres seront-ils moins clairvoyans ? M'aimer ! lui ! Eh ! quel espoir me l'attacherait ? Si je continue à vivre dans une société intime avec lui, n'aurai-

Digitized by Google

je rien à me reprocher ? Eh, mon Dieu, ce qui m'arriva hier semble me prouver le contraire.

J'étais chez madame de Comminges, on annonça la marquise de Montalais. En l'entendant nommer, je sentis une secrète émotion, sa vue l'augmenta ; je me rappelai les propos de madame de Martigues, mille mouvemens confus me troublèrent ; il me semblait avoir tort avec cette femme, négligée peut-être, et négligée pour moi. En parlant, elle éleva dans mon cœur une tendre compassion, un vif intérêt ; je me trouvai portée à la plaindre, à la servir, à l'aimer.

Elle n'a rien d'absolument choquant ; son état lui ôte un agrément, celui d'une taille fine et peut-être gracieuse. Elle a l'air très-noble, un peu froid ; elle n'est point décidément laide, un instant accoutume à sa physionomie ; ses dents sont blanches, et quand elle rit, tout son visage s'embellit. Elle dit à madame de Comminges qu'elle se sentait fort incommodée, qu'elle verrait peu de monde, et ne sortirait pas du reste de l'hiver. Elle me regarda beaucoup, m'adressa un compliment flatteur ; je ne sais si j'y répondis, je n'étais point à moi-même.

Avec quelle légèreté madame de Martigues parle de cette femme malade et infortunée ! oui, infortunée. Elle adore son mari, elle n'en est point aimée, sa tendresse l'importune peut-être ? elle est bien malheu-

Digitized by Google

reuse ! M. de Montalais la traite avec de grands égards, mais qu'est-ce que des égards pour un cœur sensible, pour une ame tendre ! Mon ami, il est bien peu de femmes dont on puisse envier le sort !

Adieu ; répondez précisément et sans détour au commencement de ma lettre, dites-moi votre avis. J'ai bien envie d'aller à Mondelis ; mais quitter tous mes amis ! faut-il ne songer qu'à soi ? ne doit-on rien aux autres ?

XXIIe. LETTRE.

Une confidence, dites-vous ? je vous ai fait une confidence, moi ! est-il vrai ? Eh, quand donc ? sur quoi donc ? Vous l'attendiez depuis *long-temps*, vous la désiriez *entière*, vous me parleriez sans *détour*, vous n'osez encore *hasarder des conseils dictés par la plus tendre amitié* ; la connaissance de mon *heureux naturel* vous rassure à peine sur la *délicatesse du sujet*, sur la crainte de montrer un zèle qui peut me paraître *officieux*, *indiscret*. Eh, bon Dieu, vous m'effrayez ! Ce *prenez garde, madame, prenez garde !* m'a causé la plus grande terreur : en vérité le cœur m'a battu, j'ai regardé autour de moi, j'ai cherché le précipice

Digitized by Google

où j'étais prête à tomber. Peut-on épouvanter ainsi sa meilleure amie? et se taire ensuite, et terminer une lettre si interrompue, si singulière, si étrange! par des réflexions énigmatiques, par une inutile apologie *du motif qui vous engage, qui vous porte*..... A quoi vous engage-t-il? Est-il raisonnable de finir si brusquement? Je ne saurais vous pardonner ce *respect* déplacé, cette crainte *frivole;* pour la première fois vous m'avez fait sentir qu'il vous était possible de me désobliger.

XXIIIe. LETTRE.

J'ai reçu vos deux lettres ensemble. En les parcourant, mon premier mouvement a été de me fâcher contre vous; je les ai laissées, reprises, rejetées, et puis examinées. En réfléchissant sur vos expressions les plus choquantes, j'ai pensé qu'un ami si tendre n'avait pas dessein de m'affliger, encore moins de m'offenser. La vérité révolte souvent une ame vive, mais elle persuade toujours un esprit juste. J'ai suivi votre conseil; *la sonde à la main*, je suis descendue dans le profond secret de moi-même, j'ai interrogé mon cœur. Hélas, mon cher comte..... il est trop

Digitized by Google

vrai.... Puis-je le dire, l'avouer! mon cœur m'a parlé..... il m'a parlé comme vous.

Après avoir refusé des partis si distingués, après avoir annoncé tant d'amour pour ma liberté, après avoir résisté à des soins si pressans, évité des piéges si dangereux, j'ai donc trouvé le point fatal où ma raison devait m'abandonner, où mon bonheur devait se détruire; où devait s'arrêter cette confiance orgueilleuse que j'osais mettre dans mes propres forces!

M.. de Montalais *me plaît* ou il *me plaira*, dites-vous? Ah! que ce doute n'est-il encore au fond de mon cœur! M. de Montalais me plaît, je vous l'avoue sans détour; quand j'ai rougi devant moi, je ne crains pas de rougir devant un autre.

Ma situation est triste, elle est cruelle! Que puis-je attendre d'une passion inutile, d'un penchant condamnable, d'un sentiment que l'amertume accompagnera sans cesse? Un reproche secret, de vains désirs, de la honte, des remords, peut-être un jour une injuste jalousie; voilà les mouvemens que l'amour doit naturellement exciter dans le cœur de votre faible amie. Ah, s'il changeait mon caractère! S'il me conduisait à penser comme madame de Cézanes! Si, méprisable à mes propres yeux, j'osais m'égarer, envisager comme un bien..... Ecartons cette horrible idée.

★

Digitized by Google

Il fallait fuir d'abord ? Eh ! mon Dieu, je l'ai voulu ; mais de légers obstacles s'opposaient à ce dessein, mille petites bienséances me retenaient ; peut-être me suis-je plu à les étendre ; peut-être me suis-je caché le plaisir que je sentais à rester. *Il fallait éviter le marquis.* Eh ! comment l'aurais-je évité ? Lié avec toutes mes amies, il me trouvait chez elles ; sous quel prétexte fermer ma porte à un homme de ce rang, de ce mérite, à un parent si proche du comte de Piennes, de madame de Comminges ? à l'ami intime de madame de Martigues ?

Vous dirai-je tout ? de flatteuses illusions se sont mêlées souvent au trouble inquiet de mon cœur. Souvent je me suis accusée de trop de sévérité ; mon ame déjà séduite s'est attachée à de nouvelles réflexions ; j'ai jeté des regards de complaisance sur ceux dont j'étais environnée ; j'ai vu que l'amour animait tout, que tout semblait heureux par l'amour ! Eh ! pourquoi me faire un sujet d'effroi d'un sensiment si naturel, me demandais-je, d'une passion si douce ? Conduit-elle toujours à l'avilissement ? Ne peut-on la sentir sans s'y livrer avec indécence, sans passer les bornes que l'honneur prescrit ? Une juste préférence, que l'on accorde à un homme estimable, entraîne-t-elle nécessairement vers cet excès vicieux ?..... Dites-moi, mon cher comte, dans une ame comme celle

Digitized by Google

du marquis, croyez-vous qu'il fût impossible de trouver cette pureté d'affection, cet amour discret, désintéressé..... Ah! n'en raillez pas! je ne suis ni folle, ni romanesque. Supposer à un honnête homme ma façon de penser, de sentir, est-ce aller trop loin? Si vous osez l'avouer, renoncez donc à la prétendue supériorité de votre être.

Il est bien sûr au moins qu'un espoir téméraire n'attire pas le marquis près de moi, il ne me confond point avec ces femmes imprudentes..... Hélas! que sais-je? Ma prévention est son seul garant, elle lui prête des qualités, des vertus..... Mais non, son silence, son respect, sa continuelle attention à retenir, à cacher les mouvemens de son cœur.... Cependant il n'est pas libre, il m'aime, il ose le dire à madame de Martigues, peut-être avec le temps osera-t-il davantage; ses regards trop expressifs me parlent déjà.... Ah! pourquoi madame de Martigues a-t-elle arraché le voile que j'aimais à laisser sur mes yeux? pourquoi m'a-t-elle dit.... Mon ami, je suivrai vos avis? Je dois éviter M. de Montalais, il faut le fuir, il faut partir; ah! oui, il le faut.

Partir! le quitter! ne plus le chercher, n'espérer plus de le rencontrer, renoncer à la douceur de le voir, au plaisir de l'attendre..... Eh! quel sujet m'a-t-il donné de le craindre, de le fuir? Que m'a-t-il

Digitized by Google

dit? quel est son crime? Que la raison est dure, qu'elle est impérieuse et peu forte! Elle conseille et ne détermine point, elle fixe nos idées sur de tristes objets, elle exige le sacrifice de tout ce qui nous est agréable; je la hais, je veux lui céder pourtant. Mon cher comte, je le veux, mais je gémis d'être forcée à le vouloir. Je vois la nécessité de m'éloigner, et je pleure parce que je la vois absolue. Ah! l'amour m'avait causé tant de peines! faut-il qu'il me fasse répandre de honteuses larmes!

Je suis faible et malheureuse, voilà l'aveu que vous désiriez : il me coûte il m'humilie; mais je le dois à l'amitié, à l'intérêt vif et sincère que vous me montrez. Suis-je encore digne de cette estime si flatteuse? Oui, car ma première lettre sera datée de Mondelis. Mon esprit est décidé, mon départ résolu. Je veux tout immoler à mon devoir; mais je ne puis promettre de ne point m'affliger. Mon ami, laissez-moi pleurer : point de vos consolations stoïques; contraindre son cœur à tous les efforts que l'honneur exige, c'est être noble, c'est être fort : mais dissimuler la douleur où livre trop souvent cette contrainte, c'est une orgueilleuse fausseté; pour être sensible en est-on moins généreux? Adieu; aimez-moi, estimez-moi toujours.

Digitized by Google

XXIVe. LETTRE.

Ne me soupçonnez point d'une vile complaisance pour moi-même, ne m'accusez pas de faiblesse ; ma sœur me retient seule à Paris, elle est malade et fort inquiète ; je ne puis l'abandonner dans une situation où ma présence lui est agréable, où mes soins lui sont nécessaires ; mon départ dépend à présent de sa convalescence.

En vérité, mon cher comte, quand je réfléchis sur la démarche que je vais faire, elle m'étonne, elle m'effraie. Comment la justifier aux yeux de mes amis, de ma société, du monde ? Si on en pénétrait le motif ; si madame de Martigues devinait ; si M. de Montalais pensait..... Partir au milieu de l'hiver, sans aucun prétexte apparent, sans prévenir d'intimes amis sur ce voyage ? m'en aller comme une folle, comme une femme qui ne tient à rien, n'a d'égards pour personne. Que diront ma sœur, son mari, mes connnaissances ? Ne pas confier la raison d'une conduite si extraordinaire à madame de Termes, à madame de Martigues ? Elles me croiront bizarre, capricieuse ; insensée ! On se rappellera ma première réputation ;

Digitized by Google

on se dira : *Elle est retombée dans son ancienne aliénation d'esprit.* Autrefois j'étais peu sensible à l'idée qu'on pouvait prendre de mon caractère, personne ne m'intéressait. Sûre de n'avoir rien à me reprocher, je m'inquiétais peu si on me jugeait favorablement. Je n'ai plus cette indifférence, la fausse opinion d'un seul m'affligerait, je ne me consolerais point d'en être moins estimée. Eh ! mon Dieu, que dira-t-on ! Et Termes, que je viens d'engager à loger chez moi, qu'imaginera-t-il? Quel embarras? Que je suis malheureuse ! Risquer d'offenser tous mes amis, de les perdre, et pourquoi? Pour *éviter*, pour *fuir;* qui ? l'objet des plus tendres affections de mon cœur. Adieu.

XXVe. LETTRE.

Non, je ne suis point partie, mais je partirai, soyez-en sûr : eh ! je ne saurais rester! *Que je vous dise tout ?* Hélas, je vous ai tout dit. Ma position est la même, ma résolution ne peut changer; plus j'examine M. de Montalais, plus je sens la nécessité de m'éloigner. Je le vois trop, on m'entretient trop de lui. A chaque instant on me répète, *il est aimable*

Digitized by Google

il est charmant, rien ne l'égale ? je le regarde, je l'écoute, et je trouve difficile de le louer assez pour lui rendre justice.

Je passe tout le jour auprès de ma sœur; le soir madame de Martigues vient me prendre, elle me contraint de souper chez elle, ou chez Comminges; M. de Montalais y est assidu. Depuis un peu de temps il paraît sérieux, sombre même: il soupire tout bas; sa tristesse émeut mon cœur: je m'efforce en vain de cacher la mienne; il la voit, elle l'intéresse, il semble vouloir m'en demander la cause; il parle, s'interrompt, baisse les yeux, se tait: que tous ses mouvemens m'agitent! Pourquoi m'a-t-on appris à les interpréter? Mes sentimens pouvaient me rendre heureuse, si on ne m'eut jamais instruite des siens, si on n'eut pas élevé dans mon ame cette crainte inquiète de me laisser pénétrer. Il est tard, je vous écris seulement pour vous dire que je suis encore à Paris: je me sens pesante, accablée; j'ai mal à la tête; je vais essayer de trouver un repos dont mon esprit a besoin. Je le fatigue sans cesse en cherchant des moyens d'excuser mon départ; de rendre moins révoltant ce voyage si *nécessaire* et si fâcheux. Je n'en aperçois aucun. Cherchez aussi, mon cher comte, faites-moi part de vos idées, et tâchez de fixer les miennes.

Digitized by Google

XXVIe. LETTRE.

Oui, *encore à Paris.* Je ne saurais répondre à ce que vous me dites, je ne saurais m'en occuper à présent : une petite aventure me cause la plus grande agitation, m'inquiète, m'embarrasse, trouble toutes mes idées : le croiriez-vous? Je suis brouillée, oui, presque brouillée avec M. de Montalais. Dans la disposition actuelle de mon esprit, je serais partie ce matin avec moins de regret. Cet homme si *parfait*, a de la singularité : son caractère est inconcevable ; souvent il voit mal, il se prévient, il a des défauts, je crois.

Samedi j'étais chez madame de Comminges : après souper on s'avisa de faire des vers ; on les écrivait sur des cartes ; plus on les trouvait mauvais, plus on s'en amusait. Madame de Martigues les lisait ; et vous savez quelle grâce elle donne à la moindre plaisanterie. Le marquis a pris sa place auprès de moi, Thémines est venu lui parler : il s'est levé, en écoutant il avait l'air distrait ; nos regards se sont rencontrés : jamais les siens ne me parurent plus dangereux : mon

Digitized by Google

Dieu, qu'il était bien! En l'examinant je me disais tout bas : ses amis ont raison, il est *charmant, rien ne l'égale.*

Thémines l'a laissé, il s'est assis : on lisait alors. Un trait sur l'amitié, adressé à madame de Termes, lui a fait connaître la carte où je venais d'écrire ; il l'a demandée avec vivacité, madame de Martigues la lui a jetée. Il l'a lue, m'a considérée un moment en silence, ensuite il a écrit sur le revers de la carte. Madame de Thémines, debout en ce moment, curieuse, et presqu'aussi étourdie que madame de Martigues, s'est adroitement saisie de la carte. Le Marquis a poussé un cri, s'est levé avec précipitation ; elle a fui, il l'a suivie : tout en courant elle m'a confié son larcin. Dépositaire infidèle, j'ai caché l'écrit : substituant une autre carte à la place de celle du marquis, je l'ai brûlée. Il m'a remerciée, madame de Thémines m'a grondée, et puis on n'y a plus pensé.

Rentrée chez moi, mon premier soin a été de lire ce que le marquis craignait de laisser voir à madame de Thémines. J'ai trouvé ces vers :

Douce amitié, sentiment plein d'attraits,
Voilez toujours ma tendresse inquiète.
Ah! si l'amour, caressé sous vos traits,
Faisait entendre une voix indiscrète!

Digitized by Google

Belle Thémire, attaché sur tes pas,
Ardent, timide, il veut paraître, hésite;
Il fuit tes yeux, les cherche, les évite!
Eh! que craint-il? tu ne le connais pas.

Vous le voyez mon cher comte, M. de Montalais est dans l'erreur commune. *Tu ne le connais pas ?* Il me croit donc insensible ? Ah ! que ne le suis-je ! Je crains d'avoir élevé d'autres idées dans son esprit : à présent il pense peut-être..... Je voudrais avoir été moins curieuse.

Ce matin, pendant qu'on me coiffait, j'ai relu ces vers ; il m'a pris envie d'en faire. Vite je quitte ma toilette, renvoie mes femmes, et me voilà devant mon feu ; les cheveux épars, une petite table à côté de moi, un gros livre sur mes genoux, la carte précieuse sur le livre ; bientôt il est couvert de papiers raturés, chiffonnés, déchirés : j'essaie sans cesse, je ne suis contente de rien ; enfin il me vient une idée, je commence à l'exprimer : on m'annonce, qui ? M. de Montalais !

Peignez-vous ma surprise, mon désordre ; je veux tout cacher, je me lève, la table se renverse, le livre m'échappe, la carte vole, tombe, va brûler ; je crie, me baisse, la reprends au milieu des flammes, et toute noire, à peine éteinte, je la mets dans mon sein.

Digitized by Google

Le marquis voit mon action, elle l'étonne : je suis rouge, embarrassée; lui, muet, interdit : il me présente des roses que madame de Martigues l'a chargé de m'apporter ; je les reçois : il s'assied ; nous ne savons que nous dire. Les lieux communs viennent à notre aide, s'épuisent, se tarissent ; la conversation languit : le marquis rêve, je me tais ; il fait deux ou trois questions ; je dis *oui : non : je ne sais : croyez-vous?* en parlant il ne me regarde point, ses yeux sont fixés sur ces petits papiers semés autour de nous. « *Vous étiez occupée, madame, il paraît..... J'ai bien mal choisi l'heure de vous voir; je le sens, je..... je vous gêne; oh, je vous gêne assurément!* »

Il répète encore cette expression, elle me fâche. Je me demande tout bas, à qui croit-il donc que j'écrivais? Eh quoi! une femme accoutumée à passer une partie du jour avec lui, pourrait-elle *s'occuper* d'un autre! Dans cet instant je lui aurais plutôt pardonné de la vanité, que de l'inquiétude : il devait deviner..... Lui, former des doutes, me croire sensible, et ne pas voir..... hélas! il a trop vu peut-être..... Cette idée m'est insupportable.

Il s'est levé, m'a saluée d'un air froid, m'a demandé mes ordres, est sorti brusquement, même impoliment, sans s'apercevoir que je le rappelais par une question. Oh! je suis bien mécontente de lui, de moi,

Digitized by Google

de tout le monde ! Madame de Thémines avait bien affaire..... Mais aussi quelle sottise à moi de cacher ce que j'écrivais : aurait-il regardé?..... Je suis quelquefois bien imbécile.

Mon ami, je ne voudrais pas qu'il joignît au malheur d'aimer sans espérance, le malheur plus grand d'être jaloux, d'aimer avec douleur : il me serait affreux d'exciter dans son cœur des mouvemens pénibles, cruels, déchirans ! que ne suis-je partie ! Adieu.

XXVIIe. LETTRE.

Ferez-vous toujours la même question? Si je *partirai*, si je *sacrifierai de vaines considérations ?* Il le faut bien. Je n'ai point l'art de feindre : j'ai dédaigné cet art trop utile dans la société. Mes yeux expriment tous les mouvemens de mon ame : M. de Montalais pénétrerait le secret qu'il m'est si important de lui cacher.

Qu'aura-t-il pensé ce matin de mon embarras ? Pourquoi n'ai-je pu lui parler? Comment va-t-il interpréter mon trouble, ma rougeur, le stupide silence qu'il m'a été impossible de rompre ?

Digitized by Google

Ma sœur commence à se lever. Madame de Thémines était chez elle quand j'y suis arrivée. J'ai vu entrer le carrosse de madame du Lugei : le désir d'éviter cette ennuyeuse femme, un beau soleil, l'air assez doux m'ont fait proposer à madame de Thémines d'aller aux Tuileries. Nous sommes sorties par l'appartement de M. de Thoré. En entrant sur la terrasse, la première personne qui s'est offerte à mes regards, a été le marquis de Montalais. J'ai eu peine à retenir un cri : sa présence m'a causé autant de surprise, que si, après une bien longue absence, je l'avais rencontré inopinément dans une terre étrangère. Il m'a félicitée sur la convalescence de ma sœur. Hélas ! elle va nous séparer pour long-temps, peut-être pour toujours ! O mon ami ! que cette idée est affligeante.

Madame de Martigues et madame de Thianges sont venues, Termes, sa femme, son frère : je commençais à me rassurer au milieu de ce petit cercle, quand madame de Thémines s'est arrêtée avec madame de Thianges : ce n'était rien encore ; mais l'inconsidérée, l'étourdie madame de Martigues s'est avisée d'entraîner madame de Termes, de m'en séparer, de la mener vite, vite, regarder je ne sais quelle femme, au bas de la terrasse. Elles sont descendues, Termes a couru sur leurs pas ; son frère, appelé par un vieux parent,

Digitized by Google

n'a pu se défendre d'aller lui parler. Je suis restée seule avec le marquis.

Pour augmenter mon chagrin, j'ai aperçu de loin M. de Limeuil; il accourait à nous : par un mouvement habituel, j'ai voulu l'éviter; je me suis tournée, et revenant sur mes pas, j'ai marché fort vite. « Que Limeuil est à plaindre, s'est écrié le marquis! aimer, déplaire : » et baissant les yeux et la voix, « on peut être plus à plaindre encore, a-t-il ajouté. » Mon cœur s'est violemment ému, je n'ai rien dit. « Ah! madame, a-t-il continué, aimer, le dire, faire éclater ses sentimens, espérer, se flatter d'obtenir enfin du retour, c'est un sort bien doux, comparé à celui d'un malheureux qui n'ose même demander de la pitié, ni former le désir d'en exciter. »

Je ne sais comment je me rappelle ses paroles : que j'étais troublée en l'écoutant! malgré moi j'ai ralenti ma marche : le marquis a voulu parler encore, le son de sa voix décelait l'agitation de ses sens; je ne pouvais me soutenir, je ne pouvais respirer. Madame de Martigues est revenue, les autres se sont rapprochés; je me suis plainte du froid, on s'est récrié; je me suis obstinée à trouver l'air glacé, à vouloir me retirer : M. de Montalais m'a conduit à mon carrosse; il gardait le silence, mais ses regards parlaient, et j'entendais trop bien leur langage. Il

Digitized by Google

s'est profondément incliné, ne m'a rien dit ; mais j'ai vu des larmes dans ses yeux..... Qu'elles m'ont émue ! Eh ! pourquoi cet aimable Montalais n'est-il pas libre ? pourquoi suis-je destinée au malheur de l'affliger ? Hélas ! il souffre ; il souffre plus que moi, peut-être ? Il est d'un sexe si ardent, si impétueux ! On nous accoutume à réprimer nos mouvemens : l'habitude de les contraindre affaiblit peut-être leur force..... Oh, non ! en le perdant de vue, j'ai pleuré, j'ai gémi..... On m'interrompt. Adieu.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XXVIIIe. LETTRE.

Eh ! mon Dieu, que vous êtes pressant, inquiet, prompt à *craindre*, à *soupçonner*, à *prévoir* ! Ai-je dessein de rester ? est-ce ma faute si mon départ est retardé, différé de peu de jours ? Je *grossis les difficultés ?* Mais non, elles naissent malgré moi. Il y aurait eu de l'inhumanité à quitter ma sœur. Ne pas être dure, est-ce *saisir des prétextes ?* Un *cœur tendre en trouve toujours.* Mon ami, je n'en cherche pas, soyez-en sûr : mais ce voyage est assez déplacé ; il paraîtra assez ridicule, sans y ajouter des circonstances propres à le rendre plus étrange encore.

Digitized by Google

Vos reproches me fâchent ; ils me troublent, m'attristent : continuez-les pourtant. Ma faiblesse est grande, je l'avoue ; pardonnez-la-moi ; qu'elle vous anime, et ne vous révolte pas. Mettez de la douceur, de l'indulgence dans vos conseils, supportez mes ennuyeux détails, mon indécision, mes chagrins, mon humeur ! Suis-je à moi-même ? Ne vous rebutez pas ; ne m'abandonnez point à l'égarement de mon esprit, à la séduction de mes sens. C'est dans l'humiliation, dans la douleur, dans la sensible amertume de mon cœur, que je vous crie : aidez-moi, soutenez-moi, défendez-moi ! Ah ! mon ami, je pleure, je me sens..... Je ne puis écrire..... Que ma situation est fâcheuse ! Si paisible quand vous partîtes, à présent si cruellement agitée. Eh ! qu'est-ce donc que tous les biens de la vie, si un seul désir peut nous rendre leur possession inutile ? Libre, estimée, aimée, riche, maîtresse de mes volontés, de ma fortune, l'avenir m'offrait une si riante perspective ! Un sombre rideau s'est baissé devant mes yeux, il me cache tous les avantages de mon état ; je vois seulement le marquis de Montalais : cet objet fixe mes regards, mes souhaits, mes vœux ! eh ! je dois le fuir ! l'espace va m'en éloigner, des obstacles nous séparent, une mer agitée semble s'élever entre nous. Eh, quoi ! cet homme aimable est *un écueil où*

Digitized by Google

je puis échouer? Un coup de vent va me sauver du naufrage; mais, mon cher comte, il me conduira au port, bien fatiguée de l'orage. Adieu. Que vous ai-je écrit? je n'en sais rien.

XXIXe. LETTRE.

Mes ordres sont donnés, mes relais disposés; je pars lundi. Voilà ma réponse à vos vives, à vos raisonnables exhortations; mais ne prenez point une fausse idée du cœur de votre amie: non, mon cher comte, non, je ne recouvrerai point à Mondelis la paix que vous m'y promettez. Ah! je ne désire point de la recouvrer. Je fuis le danger de laisser apercevoir un penchant trop tendre; mais j'emporte le trait dont mon ame est blessée: je ne veux pas, je ne voudrai jamais l'en arracher. Au milieu de ma solitude je me livrerai sans rougir à mes sentimens; en cessant de les craindre, je cesserai de les combattre. L'idée de M. de Montalais, à présent si inquiétante, qui élève des mouvemens si tumultueux dans mon cœur, n'y excitera plus que de douces émotions: j'oserai me dire, il m'aime; j'oserai me dire, je l'aime: il sera toujours présent à ma pensée. Qui, moi, *j'éloignerais son sou-*

Digitized by Google

venir! Pourquoi dites-vous que je l'oublierai? Pourquoi paraissez-vous le souhaiter?

Ne prenez point ce ton rigide, n'empruntez jamais le langage de madame du Lugei. Mon ami, l'austérité est le faste de la vertu. Indulgens pour les autres, sachons l'être pour nous-mêmes. Attachée à mes devoirs, je veux les remplir sans m'imposer des lois plus sévères; étendre trop un lien, c'est risquer de le rompre. Eh! pourquoi ne me pardonnerais-je pas une faiblesse qui ne nuit à personne?

Je ne puis vous rien dire sur madame de Valancé, je ne l'ai pas vue, et je voudrais bien ne pas la voir. J'espère pourtant qu'elle ne me parlera pas de son neveu. Je vous écrirai bientôt de Mondelis..... De Mondelis! Hélas! j'y vais donc? Il est donc vrai que je pars? Ah! vous n'attendrez pas mes lettres, craignez d'en être accablé. Combien je vous répéterai les mêmes expressions? Quel soulagement pour mon cœur de s'épancher dans le votre! Mais ne me querellez point, traitez-moi avec douceur. En m'arrachant mon secret, vous avez contracté l'obligation d'être patient: songez que je suis triste, que je me trouve très-malheureuse! Vous me devez des égards, de la complaisance, traitez-moi comme un enfant. Sa demande est injuste, on le sait; mais, sensible à ses pleurs, on le flatte, on l'appaise après l'avoir

Digitized by Google

grondé, on lui donne un peu de ce qu'il voulait tout entier.

Eh, mon Dieu! que vais-je faire à Mondelis? vous écrire, pleurer, rêver, m'affliger : voilà les occupations que va m'offrir cette retraite *paisible* où vous me désirez, où la raison me conduit, où le regret et la douleur m'attendent. Adieu. Je fais un effort pénible, laissez-moi le sentir, le dire : est-ce le temps d'exiger que je m'en applaudisse?

XXXe. LETTRE.

Ecoutez-moi, ne vous emportez point, je ne suis pas partie; mais si l'apparence est contre moi, je puis aisément me justifier; l'oncle de madame de Termes mourut subitement hier. Elle était chez lui, il s'entretenait avec elle; il lui tend la main, baisse la tête, expire à l'instant. On ne peut être plus affligée, ni plus effrayée de ce terrible événement. M'est-il possible de la quitter, quand elle pleure, gémit, s'enferme, voit seulement madame de Martigues et moi? ne lui dois-je pas de la consolation? Est-ce le temps de m'éloigner, mon cher comte? traiterez-vous de *prétextes* mes égards pour une amie si chère?

Digitized by Google

Termes est fort touché de ce funeste accident. Il estimait, il aimait cet honnête, ce vénérable vieillard, il lui montrait la tendresse d'un proche parent, se faisait un devoir de l'accompagner partout, et s'honorait de l'alliance d'un homme vertueux.

Vous savez combien le comte de Termes a de droiture dans le cœur et de justesse dans l'esprit : il ne tira jamais vanité de descendre d'une longue suite d'aïeux ; je l'ai souvent entendu souhaiter que la noblesse ne tînt pas à la naissance, qu'elle fût le prix des actions. En supposant cette loi établie, que de titres honoreraient le tombeau de M. de Méri? Que de familles relevées par ses dons, entretenues par ses bienfaits, enrichiraient son écusson des marques de leur reconnaissance? Eh ! qu'importe à ceux dont il faisait le bonheur, dont les larmes, dont les tendres bénédictions, dont les cris douloureux retentissent autour de son cercueil ; que leur importe, si ses pères s'occupaient paisiblement du soin de procurer l'abondance à leur patrie, d'y amener les richesses des autres contrées, ou s'ils portaient en troupe le ravage et la mort sur leurs pas? Nous avons de ridicules préjugés, nous les connaissons, la raison les condamne, les rejette ; l'habitude et l'orgueil les entretiennent et les rendront toujours dominans.

Je me suis échappée un instant pour vous écrire,

Digitized by Google

je retourne auprès de madame de Termes. Oh! mon ami, qu'elle est heureuse, madame de Termes! Elle aime, elle est aimée, elle le dit, elle pleure en ce moment; mais une main chérie essuie ses larmes, un cœur tout à elle partage sa douleur! Elle passera, cette douleur; le temps en effacera les traces, le plaisir renaîtra dans l'ame sensible de mon amie! et moi, mon cher comte, j'irai à Mondelis; j'y pleurerai seule, personne ne s'apercevra peut-être de mon absence, M. de Montalais m'oubliera peut-être..... Eh! pourquoi ne m'oublierait-il pas?

J'ai vu madame de Valencé, elle m'a présenté son neveu; hier ils soupèrent tous deux ici. Le jeune comte est d'une figure agréable, je lui crois beaucoup de douceur dans le caractère. Votre amie n'est pas prudente, elle tient des propos un peu légers et très-propres à persuader que j'approuvais ses projets. M. de Montalais, assis près d'elle, lui parla deux ou trois fois assez bas; j'ignore ce qu'ils se disaient, mais il fut triste tout le soir. Adieu, mon cher comte, aimez-moi toujours.

Digitized by Google

XXXIe. LETTRE.

Toujours Paris.

Cette date vous révolte, sans doute, mais que puis-je faire? Un mauvais génie s'oppose à mes desseins, renverse mes projets : rien ne me retenait plus, je partais; l'obstacle le moins prévu m'arrête, me fixe à Paris; mon voyage devient impossible; d'un mois, de deux peut-être, il n'y faut pas songer. Après tout, c'est tant mieux; la saison s'avancera, et mon départ sera moins étrange à l'approche du printemps qu'au milieu de février.

Occupée de ce cruel départ, seule hier avec madame de Termes, prête à la quitter et pour si longtemps, mon cœur s'est ému : un mouvement triste et tendre m'a fait jeter mes bras autour d'elle; je l'ai pressée contre mon sein, j'allais lui parler, lui confier mes sentimens, mes craintes, lui ouvrir mon ame toute entière; le comte de Piennes arrive, ouvre brusquement la porte, entre comme un fou : « Félicitez-moi, mes charmantes amies, félicitez-moi

Digitized by Google

s'écrie-t-il ; madame de Martigues veut bien, elle consent, elle daigne..... Oh! pouvais-je trop acheter le plaisir que je sens?..... Je l'épouse ; je suis le plus heureux des hommes ? »

Madame de Termes s'étonne, lève les mains, l'oblige à répéter ce qu'il vient de dire. Je lui demande s'il ne se trompe point. Il nous montre le portrait de madame de Martigues : Voilà, dit-il, le gage précieux de notre prochaine union : ah! j'étais bien éloigné hier d'espérer ce bonheur! Non, elle n'est point insensible, comme on a l'injustice de le croire ; elle est capable de tendresse, de bonté, de condescendence : eh bien! elle m'éprouvait ; n'avait-elle pas raison ? Est-ce que je la mérite? Ne me fait-elle pas grâce en se donnant à moi? Quoi! je l'obtiens ; elle se donne à moi ; elle, madame de Martigues! Oh! mes belles, mes chères amies, partagez ma joie, mon cœur la contient à peine, je ne puis respirer. »

Il s'assied, se lève, baise ce portrait, nous embrasse, marche, s'arrête, se jette sur un siége ; il ne sait ce qu'il dit, ce qu'il fait, il est transporté ; vous n'avez jamais vu une passion si vive, si folle, et pourtant si naturelle, si vraie, si touchante. Il est d'heureux momens dans la vie! ils nous développent rapidement tout l'avantage de notre sensibilité. Ah! la

Digitized by Google

froide, la réfléchissante raison amène-t-elle jamais ces momens délicieux?

Madame de Martigues est arrivée, plus jolie, plus gaie, plus charmante que je ne puis vous la peindre. *Vous a-t-il dit? Savez-vous? Je suis bien bonne, n'est-ce pas?* Madame de Termes et moi, nous l'avons fort applaudie, fort caressée; le comte exprimait sa reconnaissance par des larmes, par des cris de joie: elle lui a confirmé sa promesse, et nous a prises à témoin de ses engagemens. M. de Montalais a la gloire d'avoir enfin déterminé l'esprit le plus indécis, sur ce seul objet; c'est à ses vives sollicitations que le comte devra son bonheur. Le temps en est fixé au dix du mois prochain, c'est un parti pris, irrévocablement décidé. Madame de Martigues sera comtesse de Piennes.

Je me suis hâtée de vous apprendre cette nouvelle, elle doit excuser à vos yeux un retard que la bienséance exige. Adieu, mon cher comte, je suis un peu moins sombre, un peu moins accablée ce matin; c'est un grand bonheur de s'interesser vivement à ses amis; les événemens qui les touchent, partagent notre sensibilité. Si ces événemens sont heureux, ils nous font apercevoir que notre cœur, abattu par la tristesse, peut encore se ranimer et s'ouvrir aux doux transports de la joie.

Digitized by Google

XXXIIe. LETTRE.

Votre lettre serait très-propre à m'inquiéter, si je n'avais pas des raisons de me rassurer. Tant que je suis à Paris, vous me voyez, dites-vous, *suspendue par un cheveu à cent pieds d'élévation :* un souffle *peut me précipiter.* Qu'elle idée ! *Un regard, un soupir, mon embarras, mon silence même, me trahiront.* Perdez cette crainte : ah ! la mienne est bien diminuée. M. de Montalais me montre à présent beaucoup de froideur..... De la froideur ? Non, ce n'en est pas, c'est de l'humeur, du chagrin, une sorte de dépit : ses discours ont le ton du reproche, de la plainte; il m'observe soigneusement, il suit mes regards, répète mes expressions; il paraît persuadé qu'elles renferment un sens caché; en nous voyant ensemble, on dirait que, liés plus intimement autrefois, un des deux a donné à l'autre un sujet de défiance ou de mécontentement; notre commerce est fort extraordinaire, je vous l'assure ; un peu moins de contrainte le rendrait fâcheux, peut-être ; si nous n'étions pas mutuellement en garde contre nos mouvemens, nous nous querellerions, je crois.

Digitized by Google

Un billet de madame de Comminges m'apprend à l'instant que la marquise de Montalais est dans la plus grande affliction. Elle vient de perdre son fils, âgé de cinq ans, enfant aimable et précieux ; sa vie assurait la fortune de son père ; ainsi de ces trois héritiers que madame de Martigues reprochait à cette pauvre marquise, il reste uniquement celui dont la naissance peut lui devenir si funeste.

Mon ami, savez-vous bien que nous sommes trop légers, trop portés à rire de tout ? le tour badin de nos conversations est souvent cruel, il nous accoutume à jeter du ridicule sur les objets les moins susceptibles d'une maligne observation. Madame de Montalais expose sa vie pour donner des héritiers à son mari, madame de Martigues trouve cela *très-plaisant*, s'égaie sur le sacrifice, et ne songe pas à l'intention. Cependant la marquise est une femme sensible et généreuse ; elle s'immole courageusement aux avantages d'un homme qui lui est cher. Si elle mourait à présent, de tant de riches possessions, il resterait seulement au marquis une terre de douze mille livres de rente. Son père, en le forçant à se marier, fit trop peu d'attention aux articles, et les laissa diriger à un tuteur adroit qui, de ses deux pupilles, favorisait le comte de Roye ; au défaut d'enfans, il rentre dans tous les biens de sa cousine.

Digitized by Google

Je m'applaudis en vérité de ma résistance ; si j'avais écouté madame de Comminges, madame de Thianges, vous et tant d'autres, je serais depuis deux ans comtesse de Roye ; j'aurais le sensible déplaisir de penser que je pourrais un jour profiter du malheur de M. de Montalais. Ah ! ce serait pour moi la plus triste perspective ! la seule douceur de ma vie est d'être libre. Ne vous trompez pas à cette expression, croyez-la simple, gardez-vous d'étendre mes idées ; mon imagination ne s'égare point : me permettrais-je des souhaits cruels ? Non, mon cher comte, ma faiblesse n'altérera jamais mes principes. Je désire que madame de Montalais vive, qu'elle soit heureuse : ah ! bon Dieu, je me mépriserais, si je ne le souhaitais pas sincèrement. Adieu.

P. S. Le jeune Valancé n'a point réussi chez madame de Martigues ; on l'a trouvé froid et grave : sa tante déplaît beaucoup à M. de Montalais, et le comte de Piennes ne peut la supporter ; elle est actuellement très-sûre que je ne serai jamais sa nièce.

Digitized by Google

XXXIIIe. LETTRE.

Votre lettre m'a fort attendrie; je l'ai lue plusieurs fois, je me suis répété avec plaisir vos flatteuses expressions : j'aime à vous voir bien penser de votre amie, à vous entendre me dire : *Je ne vous soupçonne point de faiblesse ; mes conseils tendaient seulement à vous faire éviter des combats pénibles.* Eh bien ! mon cher comte, votre bonne opinion m'encourage, et votre confiance ranime la mienne. Oui, vous avez raison, je suis *sensible*, mais je ne suis pas *faible ;* j'ose l'espérer, *je ne serai jamais imprudente.*

Quand la bienséance et l'amitié ne m'obligeraient point à rester, à ne pas quitter madame de Martigues, mon voyage serait inutile à présent. Je voulais m'éloigner de M. de Montalais, hélas! il s'éloigne lui-même. La marquise s'est persuadée que l'air de Paris lui faisait mal ; elle attribue à son épaisseur l'oppression dont elle se plaint sans cesse; son état ne lui permet pas de s'exposer à la fatigue d'une longue route ; et comme elle ne peut aller dans ses terres, le comte de Roye lui prête celle qu'il vient d'acheter un peu au-dessus de Corbeil. Elle part

Digitized by Google

demain, son mari la suit, il restera à la compagne tout le temps qu'elle y voudra demeurer.

Il m'a causé ce matin le plus grand embarras en prenant congé de moi. Il m'a paru triste, inquiet, abattu; j'étais troublée, émue, chagrine; je laissais parler madame de Termes, je ne trouvais rien à dire: sa situation m'afflige, elle est fâcheuse; il vient de perdre un enfant chéri; et quand ses amis s'empressent à le consoler, quand leurs soins pourraient adoucir sa douleur, on l'entraîne à la campagne, on l'arrache à toutes les dissipations..... Mais la pauvre marquise est triste, elle est malade, il lui montre une tendre compassion, il suit un devoir indispensable; je l'approuve, je l'admire, je le plains..... Ah! pourquoi, pourquoi cet aimable Montalais a-t-il des peines, des chagrins? pourquoi n'est-il pas heureux? il est si digne de l'être!

En commençant à écrire, je voulais répondre à tous les articles de votre lettre, à toutes vos obligeantes assurances d'estime, d'amitié, mais je ne me sens pas bien. Ma tête est brûlante; depuis plusieurs jours une extrême pesanteur m'accable; toujours assoupie, je ne saurais dormir, j'ai peine à tenir ma plume: eh, mon Dieu! qu'ai-je donc! La saison, peut-être? cet adieu qui m'a touchée..... Je m'inter-

Digitized by Google

romps..... Je vous laisse, si je suis mieux dans une heure, j'acheverai ma lettre.

XXXIVe. LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Que je suis affligée, monsieur, de ne pouvoir vous tirer de l'inquiétude où vous jette le silence de madame de Sancerre, sans vous faire partager mes vives alarmes! Hélas! notre charmante amie est malade, bien malade! elle est en danger; depuis dix jours une fièvre continue, de longs redoublemens, une extrême faiblesse dès qu'ils cessent, font trembler pour une vie si chère. Madame de Martigues et moi nous ne quittons pas sa chambre, nous passons les jours et les nuits auprès de la douce, de l'intéressante malade: nous ne nous disons rien, nous craignons de nous communiquer nos idées; nous nous embrassons, nous mêlons nos soupirs et nos larmes..... Ah! que deviendrais-je si je perdais ma tendre, ma solide amie, ma respectable compagne? Que deviendraient tous ceux qui lui sont véritablement attachés! Madame de San-

Digitized by Google

cerre emporterait l'éternel regret de ses amis ; leur joie et leur bonheur s'anéantiraient avec elle.

Pardonnez-moi, monsieur, si je fais passer dans votre cœur une partie de l'amertume dont le mien est pénétré. J'aurai soin de l'adoucir si le ciel exauce mes vœux les plus ardens.

XXXVe. LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Vous n'avez pas encore reçu ma lettre, la vôtre déchire mon cœur. Hélas! monsieur, *vous tirer de peine ?* je ne le puis, je n'ai pas le bonheur de le pouvoir. On m'assure que si le quinzième jour se passe sans redoublement, nous n'aurons plus rien à craindre ; ce jour ne commence que demain à sept heures du soir ; malheureusement le courrier part le matin, il ne vous portera point la nouvelle consolante, qu'il me serait si doux de vous apprendre.

Monsieur de Termes me proteste, me jure que cette cruelle fièvre est sans malignité ; les médecins le disent aussi : mais on me trompe peut-être ? Ah ! madame de Sancerre est bien mal ; sa mère est morte

Digitized by Google

d'une maladie toute semblable. Son transport m'inquiète ; il la fait errer sur un seul objet ; elle parle sans cesse de départ, de relais, de sa terre de Mondelis ; elle me dit adieu ; mon cœur se brise en l'écoutant. Eh! pourquoi l'esprit de ma pauvre amie est-il frappé de ces idées? Pourquoi parler de départ, me répéter de tristes adieux? ne serait-ce point un présage..... Que le ciel détourne de moi, rende vain ce funeste pressentiment. On est bien faible quand on craint. Comme la douleur abat, rend crédule! quelquefois j'adopte les sinistres augures de ses femmes et des miennes ; je pense que les approches de la mort lui inspirent ces étranges discours..... Ah, mon Dieu!.... Mais M. de Termes me rassure un peu ; il vous conjure de ne pas vous effrayer, d'être plus raisonnable que moi, de vous livrer à l'espérance. Je souhaite, monsieur, que vous le puissiez.

XXXVIe. LETTRE.

De madame de Termes, au même.

Le jour fatal est passé ; grâce au ciel, il est heureusement passé : madame de Sancerre n'a point eu de

Digitized by Google

redoublement hier, la fièvre s'est ralentie pendant la nuit, cinq heures d'un sommeil paisible et rafraîchissant font renaître nos espérances. Son médecin vient de nous assurer, d'un air riant, que nous pouvons nous y abandonner; il répond sur sa tête d'une prochaine convalescence. Soyez tranquille, monsieur, la plus douce, la plus aimable, la plus aimée de toutes les femmes vivra; elle vivra pour répandre autour d'elle la consolation et la joie.

Toute la maison est dans une sorte d'ivresse; ses femmes, les miennes, celles de madame de Martigues; ses gens, les nôtres, jusqu'aux moindres valets, paraissent transportés de plaisir. Ils pleurent, rient, s'embrassent, se parlent et ne s'entendent point. Ils ont entouré le médecin, ils baisaient ses mains, son habit, ils l'ont presque porté dans sa voiture en le comblant de bénédiction, en le nommant un ange. Eh, bon Dieu! s'est écrié l'honnête vieillard, voilà une dame bien aimée, est-elle donc aussi bienfaisante qu'elle est belle? Adieu, monsieur, rassurez-vous, cessez de craindre; madame de Sancerre est mieux, elle est beaucoup mieux. Le premier courrier vous portera la nouvelle de sa convalescence.

Digitized by Google

XXXVIIe. LETTRE.

De madame de Martigues, au même.

Eh ! paix, taisez-vous. Avec vos tristes expressions voulez-vous ramener ici la crainte et la douleur? le ciel nous préserve de douter de l'état de madame de Sancerre ! Elle est bien, très-bien, vous dit-on ; il sera difficile de vous le persuader. *Tendre et mélancolique*, un peu sombre, un peu taciturne, vous aimez à vous affliger; et quand un nuage bien noir a fixé vos regards, vous le voyez encore long-temps après qu'il est effacé.

La charmante malade va se lever tout-à-l'heure. *Qu'elle se ménage ! qu'elle prenne garde !* Oh ! vraiment on a besoin de vos avis. Vous vous croyez une tête supérieure, un esprit fort prévoyant. Est-ce que je ne suis pas auprès de madame de Sancerre? je voudrais voir suivre d'autres ordres que les miens dans cette chambre : demandez à madame de Termes si je suis une garde attentive, j'ajoute et *prudente* ; ce qu'elle oublierait peut-être de vous dire.

Le comte de Piennes m'a montré vos lettres ; il

Digitized by Google

est charmée de votre amitié et de vos félicitations. Eh mais, rien n'est plus singulier! Tout Paris dit que je l'épouse, on le dit en Bretagne, je l'ai dit la première; cependant je ne m'accoutume point à entendre répéter cette nouvelle; souvent je suis tentée de parier qu'elle n'est pas vraie.

Pendant que vous êtes tout chagrin, faites-moi vite un compliment de condoléance. *Sur quoi?* Sur mon mariage apparemment: eh! pourquoi non? Se marier, cela est si sérieux, si triste! On m'a tant tourmentée, tant excédée! Je suis si bonne, si complaisante!..... Est-ce que vous ne mourrez pas de vapeurs à Rennes? est-ce que vous ne reviendrez jamais? Bonjour, mon pauvre comte, vous me faites une grande pitié. Etre en province, plaider, vivre en famille, cela est bien ennuyeux, n'est-ce pas?

De madame de Termes.

Madame de Martigues a raison de vanter ses soins, jamais il n'en fut de plus assidus, de plus tendres; on ne sait pas combien son ame est sensible; malgré la légèreté de son esprit, elle est capable d'un attachement solide, d'une amitié vive et constante. Les sentimens qu'elle a montrés dans cette triste occasion me la rendent plus chère encore. Elle a déjà repris

Digitized by Google

son enjouement ; ses yeux remplis de gaîté n'offrent plus les traces des larmes qu'ils ont versées. Le reproche qu'elle vous fait me conviendrait assez ; je frémis en songeant à l'état où j'ai vu madame de Sancerre. Ah ! monsieur, j'y penserai long-temps ! j'ai besoin de toute la folie de madame de Martigues, pour ne pas m'abandonner aux plus sombres réflexions.

Cessez absolument de vous inquiéter, madame de Sancerre est sans fièvre ; sa faiblesse est extrême, mais elle n'alarme point, au contraire, elle rassure entièrement ; dès que votre amie pourra soutenir la fatigue d'écrire, vous verrez cette ligne de sa main, nécessaire *à vos yeux et à votre cœur.*

N'écoutez point madame de Martigues ; elle se marie, rien n'est plus certain. La maladie de madame de Sancerre a doublement intéressé le comte de Piennes ; elle a seule retardé son bonheur. Ce mariage si désiré se fera le mois prochain, les articles sont dressés : si madame de Martigues pariait contre la nouvelle, elle perdrait assurément. Adieu, monsieur, soyez tout-à-fait tranquille, madame de Sancerre vous en prie.

Digitized by Google

XXXVIIIe. LETTRE.

De madame de Sancerre, au même.

Madame de Termes m'a lu toutes vos lettres. Je ne doutais pas de votre amitié, mon cher comte; mais ces preuves indirectes d'un attachement si vif, si tendre, m'ont pénétrée, elles ont excité mes larmes, j'ai senti de la tristesse et du plaisir en me répétant vos expressions. Pourquoi madame de Termes vous a-t-elle donné ce chagrin, pourquoi vous dire que j'étais en danger? Mais il serait bien mal à moi de me plaindre d'elle; ô mes deux aimables amies! comment reconnaîtrai-je tant de soins, d'empressemens, de bontés? Ah! l'amitié n'est point un vain nom, ce sentiment existe, il est la gloire et le bonheur de l'humanité! Ma vie importe-t-elle à la félicité de tant d'êtres indépendans de moi? Quel intérêt me les attache, les fait craindre de me perdre? Mon ami, j'ai désiré de vivre, j'ai senti de la douceur à renaître, à me ranimer; il faut être aimée, il faut se voir prête à exciter de douloureux regrets pour goûter le plaisir de se dire, je respire, je suis.

*

Digitized by Google

Eh! mon Dieu, j'ai retardé le mariage du pauvre comte de Piennes; j'ai dérangé, affligé toute cette sensible société, les plus simples amusemens en ont été bannis. Hélas! j'étais bien ingrate quand je voulais m'en séparer, aller à Mondelis, tout immoler à ma propre tranquillité. Ne parlons plus de ce voyage, non, n'en parlons jamais.

Je ne puis écrire long-temps, ma main se lasse et mes yeux se fatiguent. J'ai peu d'idées, peu de mémoire, un nuage épais semble me cacher une partie des objets. M. de Montalais est toujours à la campagne; il a eu, dit-on, bien du chagrin, il est encore fort triste. Hélas! je le plains, je partage ses peines; il a perdu son fils, s'il perdait sa femme!..... Il ne la perdra pas, je l'espère, je le souhaite; je me souviens toujours que je dois le souhaiter. Adieu, mon cher comte, recevez mes remercîmens et les assurances de ma reconnaissance et de mon amitié.

XXXIXe. LETTRE.

Vos réflexions sur l'humeur de madame de Martigues sont un peu trop sévères : eh! pourquoi doutez-vous de ses résolutions? Elle a pris cette fois

Digitized by Google

des engagemens trop forts, comment les romprait-elle ? Son portrait donné, ses intentions annoncées, un contrat prêt à signer..... Eh ! vous n'y songez pas ? Son billet ne signifie rien, c'est un badinage. Le comte de Piennes frémirait s'il lisait cet endroit de votre lettre, il lui donnerait une véritable alarme. Madame de Thianges ne quitte plus madame de Martigues, le nom de sœur leur est déjà familier ; tout se prépare, tout s'arrange, mille ouvriers sont en œuvre, et rien n'annonce un changement ; il est même impossible d'en prévoir aucun.

On m'a permis d'abandonner un ennuyeux régime. Le plus beau temps du monde m'invite à me promener ; l'air me fait du bien ; mes idées deviennent plus distinctes, est-ce un avantage ? je ne sais. Il est une sorte de stupidité douce, paisible ; elle suspend les mouvemens rapides de notre ame, elle calme les agitations de nos sens ; dans cet état tranquille, on s'ignore, on s'oublie, le temps s'écoule sans laisser apercevoir sa durée, le passé s'efface de notre esprit, l'avenir ne l'occupe point ; si cette situation n'a rien d'agréable, elle n'a rien de fâcheux, et j'éprouve qu'il est possible de la regretter.

Madame de Montalais est toujours malade, *bien malade*, dit madame de Martigues. Pourquoi ne puis-je penser sans émotion..... *Bien malade* ! Son

Digitized by Google

état me touche..... Mais j'ai été bien malade aussi ; n'a-t-on pas cru ma mort certaine ? D'où vient pen-serais-je..... Mon ami, je ne désire pas..... Elle sera aussi heureuse que moi, je l'espère.

Je voudrais que madame de Martigues ne m'eût pas montré plusieurs lettres du marquis ; je voudrais ne pas savoir combien il s'intéresse à moi. Pendant les premiers jours de ma fièvre, il envoyait tous les matins un exprès au comte de Piennes, et chaque soir madame de Martigues lui en dépêchait un autre. Quelles expressions passionnées dans ses billets..... L'indiscrète ! Fallait-il me forcer à les entendre ? continuer à lire malgré moi ? Ah ! ces expressions trop tendres, trop vives, se sont gravées dans mon cœur, elles y ont ramené le trouble et l'inquiétude. Ces lettres, le danger de la marquise, les propos de madame de Martigues, ma propre faiblesse..... Adieu. Mes idées se confondent ; elles errent loin de moi, elles s'égarent, je crains de les fixer ; non, je n'ose m'arrêter sur la seule..... je n'ose m'arrêter sur aucune.

Digitized by Google

XLe. LETTRE.

Le pari que vous offrez de faire, est bien désobligeant pour madame de Martigues. Elle ne se mariera pas, dites-vous ? Ce propos répété me blesse, il me fâche d'autant plus, que madame de Thianges me le tenait hier. Son frère la querella ; il n'a pas le moindre doute, ni moi non plus: un amant se trompe-t-il aux dispositions de sa maîtresse? Le jour est pris pour la signature du contrat. Madame de Martigues se mariera, avec un peu d'humeur, peut-être ; mais elle se mariera, soyez-en sûr.

J'apprends à l'instant que madame de Montalais est un peu mieux. Jamais le printemps ne fut plus riant, plus agréable : ses douces influences agissent sur tous les êtres ; puissent-elles ranimer la marquise, la rendre aux vœux d'un mari qui sans doute lui est attaché. Un naturel tendre et généreux, l'habitude et l'assurance d'être aimé, forment des liens plus forts que l'on ne pense. Mon ami, un triste égarement n'a pas rétréci mon cœur, ne m'a point fait concentrer en moi-même toute ma sensibilité ; j'ose le dire, je suis juste encore, j'aime à m'assurer que je ne désire point

Digitized by Google

un événement..... Mais pourquoi cette vaine apologie de mes sentimens ? je ne sais. Ma tête est faible encore, je crois. J'acheverai ma lettre ce soir.

Neuf heures du soir.

Madame de Thémines me quitte à l'instant ; elle est d'une colère épouvantable contre son mari ; elle pleure, elle crie, s'emporte ; elle ne lui pardonnera jamais, dit-elle, un défaut de complaisance, dont à sa place je me plaindrais peut-être aussi. Thémines veut absolument que la jeune marquise accompagne sa mère à Bourbon, où elle va prendre les eaux : cette mère impatiente, dans la crainte de perdre des momens précieux pour sa santé, s'avise d'avancer son voyage, et part précisément le jour de la signature du contrat de madame de Martigues. Tout le monde s'est révolté contre cet arrangement ; on a pressé Thémines d'accorder une semaine à sa femme, de lui permettre d'assister au mariage de son amie, et qu'elle irait ensuite retrouver sa belle-mère.

Thémines est froid, exact, rigide même ; il n'a cédé ni aux pleurs de la marquise, ni aux prières de madame de Martigues. Malheureusement le comte de Piennes était présent, il n'a pris aucun parti dans cette contestation ; sa douceur naturelle la lui rendait

Digitized by Google

très-désagréable; il se taisait, de crainte de ranimer la querelle en s'efforçant de l'appaiser. Son silence a fâché madame de Martigues, et la mauvaise humeur que lui donnait Thémines, est fort injustement tombée sur le comte. « Vous aviserez-vous, monsieur, de me donner des ordres, de me contraindre, de me traiter avec cette dureté? éprouverai-je vos caprices? » lui a-t-elle demandé d'un ton fier et chagrin. Etonné de la question, interdit, troublé, il n'a pas répondu assez vite, assez bien; madame de Martigues s'est élancée hors du salon, a traversé l'appartement comme un trait, a volé de l'escalier à son carrosse, où elle s'est jetée sans regarder Pienne qui courait après elle. Ce pauvre comte! Il est accouru ici; à sa prière, madame de Termes va souper chez madame de Martigues pour négocier un traité de paix. Adieu, mon ami, aimez-moi toujours.

XLIe. LETTRE.

J'ai passé deux jours à Neuilli chez ma sœur; il y avait trop de monde. Rien ne me plaît, rien ne m'amuse, rien ne m'attache; il me semble que le plaisir habite la solitude: j'aimerais un simple hermitage,

Digitized by Google

situé au pied d'une montagne, à l'abri du tumulte et du bruit. Qu'y ferais-je ? Ce que je fais au milieu de Paris ; j'y rêverais.

Madame de Montalais est très-mal. On la croit sans espérance. Mon Dieu ! comme le cœur me bat en écrivant ces mots, *sans espérance !* Eh ! d'où vient ? eh ! pourquoi ? La connais-je assez pour prendre un intérêt si vif à son sort ? Hélas ! elle est jeune, elle était heureuse ; une grande fortune, une illustre naissance, un mari si aimable, si distingué par ses qualités personnelles, capable de tant d'égards, d'attentions, de complaisances ! elle l'adorait : n'avait-elle pas raison ?..... Ah ! qu'elle doit regretter la vie ! Je la plains du fond du cœur..... Mais laissons ce sujet, laissons-le bien vite. Je ne veux pas, je ne dois pas m'en occuper à présent.

On signe ce soir à six heures l'acte qui va combler les longs, les ardens désirs du comte de Piennes. Je vous écris pendant que madame de Termes arrange ses pierreries et les miennes, elle est heureuse de pouvoir s'amuser de ce soin frivole.

Je vais donc me parer ? paraître au milieu d'un cercle nombreux ? Que cela me gêne et me fatigue ! il est des momens où la négligence et la retraite conviendraient à la situation de notre ame.... Quel spectacle s'apprête pour ce sensible Montalais ! Ah ! que

Digitized by Google

fait-il à présent ? Peut-être en ce moment son visage inondé de larmes..... Je ne puis retenir les miennes, eh ! comment me le peindrais-je affligé sans partager sa douleur.... mais qu'entends-je, quel bruit, c'est Saint-Maigrin, Comminges, Thémines. Que disent-ils ?..... Ah ! juste ciel ! cela se peut-il ?

Quatre heure du soir.

Quelle confusion ! quel désordre ! puis-je le croire ? La surprise et la colère me mettent hors de moi-même. Comment vous dire, vous exprimer..... Madame de Martigues..... On ne la trouve point, on ne sait où elle est. L'imprudente ! manquer à sa famille, à celle du comte de Pienues ; tromper l'attente de tous ses amis, partir !..... Oui, elle est partie ce matin à neuf heures, au grand trot de six chevaux, dans sa berline de campagne, une seule de ses femmes avec elle, et trois de ses gens courant devant sa voiture : où sa marche est dirigée, le ciel le sait. Je ne respire pas ; cette bizarre fuite est une extravagance si grande, si choquante..... jamais, jamais on ne l'oubliera..... Ah ! tout ce qu'on va dire ! eh ! comment la défendre ?

Digitized by Google

Six heures.

Piennes me quitte à l'instant, M. de Termes l'emmène ; il ne l'abandonnera pas dans cette intéressante occasion. Sa douleur est inexprimable, on ne peut le regarder sans mêler des larmes à celles qui coulent abondamment de ses yeux..... Ah ! madame de Martigues a-t-elle un cœur ? a-t-elle une ame ? est-il possible d'affliger, d'offenser si sensiblement l'homme qu'on avait promis de rendre heureux ? La cruelle ! pénétrer de tristesse et d'amertume son amant, ses amies..... On m'interrompt à chaque instant.

Huit heures.

Tout le monde envoie ici ; tout le monde arrive ici ; on accable madame de Termes de questions ; on m'interroge, nous nous regardons tristement, nous n'osons lever les yeux sur les autres.

Vingt-deux personnes, invitées à souper ce soir à l'hôtel de Martigues, ont reçu ce matin un billet circulaire. Il les avertit simplement qu'une affaire importante et imprévue oblige la comtesse à se priver du plaisir de les recevoir aujourd'hui.

Madame de Thianges est furieuse ; voilà toute une maison qui se trouve insultée par cet étrange procédé.

Digitized by Google

On s'exhale en plaintes, on tient des discours fâcheux : que dire, que répondre? Ah! si l'on peut négliger les bienséances, s'exposer sans crainte à de justes reproches, oublier le monde, dédaigner ses conjectures malignes, enfreindre les lois qu'impose la société, ne devrait-on pas être retenue par des égards plus naturels, par des liens plus intimes? Faut-il affliger ses amis, leur ôter les moyens de justifier leur attachement?.... Un courrier, des lettres... c'est de madame de Martigues..... c'est de madame de Thémines..... Quoi! elles sont ensemble..... et la vieille comtesse de Thémines a pu se prêter!.....

Dix heures.

Je n'ai pas la force de copier ces lettres. Le chevalier de Termes veut bien en prendre la peine. Vous les aurez de sa main. L'inconséquente femme! Elle n'imagine pas le chagrin qu'elle cause. Piennes en mourra, je ne m'en consolerai point..... Et M. de Montalais, que va-t-il penser? Elle lui avait tant promis.... Oh! mon ami, quelle idée prendra-t-il de la compagne assidue d'une femme si légère, si inconsidérée, si étourdie! il me croira, peut-être..... Adieu, j'ai le cœur serré. Et cette maussade madame du Lugei, quel triomphe pour elle!

Digitized by Google

Lettre de madame de Martigues, à madame de Sancerre.

« Vous voilà, madame de Termes et vous, comme deux folles, n'est-il pas vrai? Je vous vois, les mains levées, l'air surpris, vous regardant et vous répétant l'une à l'autre : *Partie! mon Dieu! cela est-il possible? Partie! elle? madame de Martigues!* Eh bien oui! je suis partie. Le beau sujet de se récrier, vous ne vous accoutumez à rien, tout vous étonne.

» J'ai des raisons ; si je vous les dis, vous ne les trouverez pas bonnes ; j'aime autant les taire ; il faut laisser passer vos premiers mouvemens. Je suis sûre que madame de Termes essuie en ce moment les grosses larmes de ce *pauvre comte*..... Sérieusement, est-il bien triste? Je suis fâchée qu'il le soit, en toute autre occasion je partagerais sa douleur. Je suis bien éloignée d'être insensible à ses peines..... Il ne faut pas vous impatienter, il faut m'écouter et me croire.

Si j'ai fui, c'est sa faute. Oui, madame, c'est la faute de M. de Piennes. Je l'estime, j'aime à le voir, je me plais à l'entendre, je lui connais d'heureuses qualités : il a ma confiance, il la mérite, mais il n'est pas sans défaut. Par exemple, cette rage de vouloir

Digitized by Google

m'épouser est-elle excusable ? Combien de fois l'ai-je prié de renoncer à cette fantaisie ! rien ne le persuade ; le titre d'ami ne suffit point à ses *ardens désirs*, il s'obstine à *m'aimer*, à *m'adorer*, à vouloir être *mon mari*. Voyez si mon sort n'est pas fâcheux, bizarre ! Peut-être n'est-il dans le monde qu'un seul homme constant, j'ai eu le malheur de le rencontrer.

» Ma chère madame de Termes, ne vous emportez point ; ma belle, ma bien-aimée madame de Sancerre, ne prenez pas votre air grave : je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, l'idée d'un mari me ferait fuir au bout de l'univers. C'est une créature si familière, si exigeante, si impérieuse ! comment me résoudre à donner à un homme le droit d'entrer chez moi comme chez lui ? de rester là, de me gêner, de m'ennuyer, de me contrarier, de *prétendre*, de *vouloir*, enfin de m'imposer des lois ? Je n'ai point oublié M. de Martigues, ses tons, sa hauteur, ses *il le faut, madame, je le désire, cela convient, je le veux, cela sera :* et cela était.

» Je préfère le comte de Piennes à tous les hommes du monde ; je l'aime, oui, en vérité, mais l'espèce de sentiment qu'il m'inspire ne me donne pas la moindre envie d'être à lui, n'affaiblit point du tout la répugnance qui m'éloigne d'un lien assujettissant. Pourquoi donc aurais-je signé ce soir, dites, pourquoi ?

Digitized by Google

Pour ne pas causer un très-petit dérangement à ceux qui devaient souper chez moi, assister à cette maudite signature, dont la seule pensée m'a presque fait évanouir. Ah! j'aurais été de belle humeur après, c'eût été un joli souper! bien amusant! trente à table, la radoterie des vieux parens, les plates allusions des jeunes, les tendres extases de l'heureux comte... Fi, fi, de ma vie je ne veux présider à une pareille assemblée.

Ça, quand vous aurez bien répété toutes vos lamentables exclamations, quand vous aurez bien crié, *elle est folle!* vous reviendrez tout doucement à dire, cette folle est ma tendre, ma sincère, ma constante amie. Je parle à madame de Termes. Pour vous, ma charmante Comtesse, le ciel vous doua d'un cœur paisible et indulgent. Adieu, mes compagnes chéries, je vous regrette déjà. Je vous écrirai souvent, vous m'occuperez sans cesse, je vous aimerai toujours. »

Lettre de madame de Thémines, à madame de Sancerre.

« Je ne suis point complice de l'étonnante démarche de madame de Martigues. Je vous prie de le croire, madame, de vouloir bien en assurer le comte de Piennes, madame de Thianges, et sur-tout M. de

Digitized by Google

Thémines ; j'ai été aussi surprise de voir madame de Martigues sur le chemin de Fontainebleau, que vous avez dû l'être en apprenant son départ. Elle vient à Bourbon. Je ne lui aurais pas conseillé ce voyage, mais je ne saurais vous cacher le plaisir que je sens d'y aller avec elle. Ma belle-mère a commencé par la quereller, ensuite elle a ri. Une compagne si enjouée, si chère à mon cœur, va me rendre le séjour de Bourbon aussi agréable que je craignais de le trouver ennuyeux. Adieu, ne nous grondez point, pardonnez à la jolie fugitive, engagez madame de Termes à nous montrer la même indulgence. J'aime bien M. de Thémines, je l'aime de tout mon cœur ; mais... mais je ne saurais désapprouver une femme libre, en la voyant éviter un joug pesant. Le meilleur mari est..... est un mari. »

XLIIe. LETTRE.

De madame de Sancerre.

Le départ de madame de Martigues et le désespoir du comte de Piennes m'occupent bien désagréablement, je vous l'assure. Mon cœur est blessé de tout

Digitized by Google

ce que j'entends dire. Madame de Termes et moi nous ne quittons pas madame de Thianges; sa tendre amitié la retient dans la chambre de son frère. Hier on le disait accablé, je l'ai trouvé furieux. En m'apercevant, il jeta des cris douloureux; il n'écoute pas, il ne répond point, il pleure, il crie; quand il parle, il erre, il extravague. Son état est violent, il me touche, il m'inquiète, il m'afflige en vérité. Pendant qu'il se désole, madame de Martigues s'amuse à Bourbon, Thémines vient de m'envoyer une lettre d'elle. Il l'a lue avec humeur, son billet me le prouve. Puisque vous désirez de connaître *toutes ses raisons*, lisez la copie de cette lettre.

Lettre de madame de Martigues, au marquis de Thémines.

« Il ne faut pas soupçonner madame de Thémines d'une secrète intelligence avec *la coupable :* il ne faut pas bouder, monsieur, encore moins faire de durs reproches. Avec toute la raison, toute l'équité dont vous vous vantez, vous êtes souvent très-injuste, vous avez de l'humeur, des volontés, et beaucoup d'obstination. Si le comte de Piennes se plaint de moi, il a tort. C'est de vous qu'il devrait se plaindre, de vous seul, mon cher marquis. En exilant votre douce, votre soumise compagne, en lui parlant d'un

Digitized by Google

ton absolu, en résistant à ses prières, à ses larmes, vous m'éclairâtes sur le danger où je m'exposais: vous me rappelâtes à moi-même : je frémis en songeant que dans peu de jours M. de Piennes aurait le pouvoir d'exciter mes pleurs et de les voir couler sans émotion. Je vous suis tout-à-fait obligée d'avoir été si inflexible, si maussade, si haut, si insupportable : je vous en aime mieux, et vous devez compter sur ma reconnaissance.

» On tient à Paris de bien mauvais propos, n'est-ce pas? Dites à Saint-Maigrin de m'écrire des nouvelles, et de commencer par les caquets dont je suis l'objet. La sage madame du Lugei, la sentencieuse madame de Thoré, l'imbécile Maréchale..... Oh! les vieilles bégueules! elles doivent bien m'aimer! Comme ma petite histoire va les faire courir, se chercher, causer, mentir, tracasser! Qu'elle va ranimer, égayer l'insipide cercle! Que de commentaires! Qu'elles diront de platitudes! Comme j'en rirai!

» A propos, consolez le comte de Piennes; assurez-le de mon estime, de ma plus tendre amitié. Dans ses premiers mouvemens, il vous enverra promener, il n'écoutera rien. Savez-vous qu'il est déraisonnable, et même ingrat; oui, ingrat. Eh! je vous prie, si le soin de son bonheur ne m'intéressait pas, pourquoi depuis deux ans refuserais-je de l'épouser? pourquoi

Digitized by Google

craindrais-je de le voir malheureux? Ce pauvre comte! il se chagrine, il pleure, dit-on : s'il était mon mari, il se désespérerait peut-être. Eh! mon Dieu, je fais tout pour le mieux, croyez-m'en. Adieu. Ne vous avisez pas de quereller madame de Thémines, elle ignorait mon dessein, je vous le proteste. Si vous en doutez un instant, je me brouille pour toujours avec vous. »

De madame de Sancerre.

Quel style! que de légèreté! Elle ne songe pas combien de cœurs sensibles sont intéressés à sa conduite : jamais la gaîté ne fut plus déplacée..... On vient de la part de madame de Comminges..... Un billet d'elle, un de son mari..... Hélas! ils m'apprennent..... Madame de Montalais..... Quelle nouvelle! Mon ami, madame de Montalais est morte. Oui, cette nuit, à trois heures, dans les bras de son mari, la tête penchée sur lui, le comblant des plus tendres bénédictions, et lui faisant de tristes, de déchirans adieux. Ma main se refuse à vous tracer les expressions de Comminges.... Que je suis touchée!

Oh! cet humain, ce sensible, ce généreux Montalais! recevoir les derniers soupirs, entendre les derniers accens.... De quelle amertume son cœur doit

Digitized by Google

être pénétré! Comminges était avec lui, il attendait ce moment fatal pour l'enlever de cette maison ; il le mène au Plessis ; madame de Comminges part, elle va trouver son mari et consoler son aimable parent : les droits du sang l'autorisent à prendre ce soin, triste, mais doux. Pourquoi l'amitié n'ose-t-elle ce que l'alliance la plus éloignée rend honnête et naturel? Ah! que ne suis-je parente du marquis, que ne suis-je sa sœur! Je pourrais le voir, lui parler, partager ses peines, mêler mes larmes avec les siennes. J'ai mille fois souhaité qu'il fût mon frère; vous ne le croirez pas peut-être? eh bien! rien n'est plus vrai : que je me serais trouvée heureuse de pouvoir lui dire, sans rougir de cet aveu ; *vous m'êtes cher, je vous aime !*

Frappée de cette mort ,attendrie, je pleure..... Un sentiment vif s'élève dans mon ame ; je ne le connais pas, je ne puis le définir. Jamais je n'éprouvai... Mon cher comte : eh! d'où vient, d'où vient que je pleure? Dites-moi donc pourquoi je ne puis retenir mes larmes? elles sont abondantes, mais elles ne sont point amères, je sens une sorte de douceur à les répandre. Peut-être la tristesse qu'excite en nous la compassion est-elle sans trouble, sans agitation ; elle ne nous emporte point loin de nous-mêmes, au contraire elle nous ramène.... Que veux-je dire? je ne

Digitized by Google

sais. Adieu, je voudrais vous parler..... mais..... Je ne puis plus écrire.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XLIIIe. LETTRE.

Je pars dans un instant pour Bourbon. M. de Termes y vient avec moi; nous marchons sans nous arrêter. Le pauvre comte de Piennes est en danger, il a la fièvre, un transport terrible; il refuse tous les secours, il brusque, il chasse tout ce qui l'approche. Sa sœur est désespérée: il nomme sans cesse madame de Martigues, il croit la voir, lui parler; il lui fait de doux reproches, il lui demande pardon de l'avoir forcée à s'éloigner de lui, il la conjure d'oublier son amour, il promet de ne jamais l'en importuner: ensuite il s'exhale en plaintes amères, il veut courir après elle, la ramener, l'épouser ou se poignarder à ses yeux. Quatre de ses gens ont peine à le retenir dans son lit.

Son état me perce le cœur: il peut mourir. Eh, grand Dieu! si le plus triste événement suivait son imprudente fuite, quelle douleur, quels remords empoisonneraient les jours de madame de Martigues! la bonté de son cœur m'est connue; elle est étourdie,

Digitized by Google

mais elle n'est pas cruelle : je vais la chercher. Un exprès, des lettres ne lui persuaderaient point de revenir ; toute autre aurait moins de crédit sur son esprit. Je dois cette démarche à l'amitié..... Mais on m'avertit, Termes est prêt, il faut vous laisser. Adieu.

XLIVe. LETTRE.

J'arrivai hier assez tard ; en rentrant chez moi, j'y trouvai un billet de M. de Montalais : c'était la réponse à une politesse d'usage, je n'en devais pas douter ; cependant ces caractères connus, mon nom écrit de sa main, me causaient une émotion si grande, qu'à peine mes doigts tremblans pouvaient briser le cachet. Lisez la copie de ce billet.

Le marquis de Montalais, à madame de Sancerre.

« La part que vous daignez prendre à mon affliction, madame, est bien capable d'en adoucir l'amertume. Quelle consolation pour moi de recevoir des marques de votre souvenir, de vos bontés. Quoi ! vous me plaignez ! Vous, madame ! ah ! conservez

Digitized by Google

cette généreuse compassion, depuis long-temps je mérite de vous en inspirer. Me sera-t-il permis un jour ?..... Oserai-je, madame ?..... Non, mon cœur n'ose encore exprimer que les sentimens de la reconnaissance et du respect. »

Oui, sans doute, il lui sera permis d'exprimer tous les sentimens de son ame : avec quel plaisir j'en entendrai l'aveu ! N'est-il pas digne de toute ma tendresse ? Sûr d'être écouté, ah ! qu'il parle, et mon cœur et ma main seront le prix de sa constante affection. Non, mon ami, non, je ne lui ferai point acheter par de tristes incertitudes le bien que je lui destine. Je méprise les petits détours de l'amour-propre, je hais la femme capable d'affliger ce qu'elle aime, quand l'honneur ne lui défend pas d'être sincère et de le rendre heureux. Je puis dire à M. de Montalais, *je mets mon bonheur à combler le vôtre.* Mais parlera-t-il ? Osera-t-il parler ? Il me croit si *fière, si indifférente*..... Eh ! quelle crainte ? pourquoi m'y livrer ? Quel propension naturelle ai-je à m'inquiéter ?

Je suis bien fatiguée de mon voyage ; j'ai ramené madame de Martigues. Surprise de me voir, frappée du sujet de mon arrivée, touchée de mes reproches, elle n'a pas hésité à me suivre. Son impatience sur la route, son abattement, ses craintes en entrant dans

Digitized by Google

Paris, ont assez prouvé qu'elle n'avait eu dessein de chagriner ni ses amis, ni son amant. Sa présence, ses larmes, de consolantes promesses ont produit l'effet que nous en attendions. Le plaisir de la revoir a rendu le comte de Piennes à lui-même ; il ne veut plus mourir, il reçoit avidement les secours qu'il refusait ; sa fièvre est considérablement diminuée, l'espérance le ranime, et dans peu de jours il sera convalescent. Adieu ; je vais chercher un repos dont j'ai besoin. Madame de Comminges m'écrit que le marquis de Montalais est très-triste, très-solitaire. Il forme, dit-elle, des *projets bizarres*. Qu'entend-elle par cette expression ? Adieu.

XLVe. LETTRE.

Je ne puis souffrir dans un homme raisonnable une injuste prévention. Vous avez une très-fausse idée des sentimens de madame de Martigues ; elle aime le comte de Piennes, elle craint réellement de le rendre malheureux en se donnant à lui. « Il m'aime depuis si long-temps, me disait-elle hier, il m'a tant désirée, il a pris une si grande habitude de chercher à me plaire, de s'occuper des moyens de vaincre ma résistance ;

Digitized by Google

son imagination lui exagère si fort les charmes de son triomphe, que cet amour si tendre, si passionné, aura peut-être le destin de ces souhaits vifs et ardens, dont l'accomplissement paraît toujours au-dessous de l'idée qu'on s'en formait. Eh! comment remplir le vide que laissera dans son ame la perte de tant d'aimables illusions? Il cessera de m'aimer; accoutumée à régner sur son cœur, supporterai-je son indifférence? Je le haïrai, s'il ose me la montrer. Nous serons à plaindre tous deux, l'ennui le dévorera, le dépit et la vanité me rendront une furie. Voilà le sort que nos amis désirent pour nous. Allons, vous serez tous contens, je me marierai, mais vous verrez si vous ne vous repentirez point de vos pressantes sollicitations. »

Mais laissons madame de Martigues, parlons de moi, mon cher comte, je vais bien vous étonner. Je m'amuse, devinez à quoi? à entretenir mon homme d'affaires. Ces papiers si ennuyeux, qu'on ne pouvait m'engager à lire avant de les signer, sont rassemblés autour de moi; je me plais à calculer mes revenus; ils sont augmentés par les soins et l'habileté de l'honnête Raymond, et je vous remercie de me l'avoir donné. En traitant mes fermiers avec douceur, en relâchant beaucoup de mes droits, je jouis actuellement de deux cent mille livres de rente. Oh! que je deviens intéressée! On ne connaît le prix des ri-

Digitized by Google

chesses qu'en désirant de les répandre, de les partager, d'en faire la possession d'un autre. Pour la première fois de ma vie, je me suis dit avec complaisance, avec délices mêmes : Ma fortune est considérable, elle est indépendante, je puis en disposer.

M. de Montalais doit bientôt revenir à Paris; il est bien étonnant que madame de Martigues ne me parle point de lui. Ils s'écrivent pourtant, je le sais. Elle m'en entretenait dans un temps où le silence eût été plus convenable. A présent qui la retient ?..... Mais la maladie du comte de Piennes l'occupe, cela est bien naturel. Mon Dieu, que je suis émue en pensant à ce retour du marquis! Quoi! je le reverrai? il me parlera ? lui! Eh ! que me dira-t-il? Adieu. Vous me négligez trop, deux courriers sans vos lettres.

XLVIe. LETTRE.

Que je vous parle de moi, mon cher comte ? Est-ce que je vous parle des autres ? il est des temps où toutes nos idées sont concentrées en nous-mêmes, où nous n'apercevons dans l'univers que nous, nos désirs, leur objet. Une douce espérance calmait les agitations de

Digitized by Google

mon cœur, d'agréables projets m'occupaient; à présent je suis inquiète. Madame de Comminges m'écrit, je ne sais ce qu'elle veut me faire entendre, je ne comprends rien à sa lettre, précisément rien, et pourtant elle me trouble cette lettre, elle m'agite. M. de Montalais est, dit-elle, toujours accablé, toujours rêveur et triste; toujours *attaché à la singularité d'un parti qu'on le blâmerait fort de prendre.* Elle penserait qu'il regrette la fortune dont la mort de sa femme le prive, *si les propositions du comte de Roye* n'éloignaient absolument cette idée.

Que veut dire madame de Comminges? l'héritier de la marquise fait des propositions..... Eh! de quelle espèce sont-elles? Le comte de Roye a une nièce très-jeune, elle est encore au couvent..... Voudrait-il..... Serait-ce..... Elle a hérité de la maréchale de Roye; on la dit charmante..... Eh, mon Dieu! madame de Comminges devrait bien s'expliquer ou se taire!

Comme un instant change la situation de notre ame! que les biens de la vie sont dépendans de l'imagination! Eh, pourquoi la mienne se fixait-elle hier sur de riantes idées? d'où s'élevaient ces mouvemens flatteurs, agréables? comment la lettre de madame de Comminges dissipe-t-elle la douce illusion qui commençait à séduire mon cœur, à le charmer? Je

Digitized by Google

m'applaudissais d'être libre, d'être riche; n'ai-je pas encore ces avantages, me les a-t-on ravis? Ah! qu'est-ce donc que je regrette?

Je n'ai jamais pu souffrir le comte de Roye. N'êtes-vous pas comme moi? Je hais ces naturels actifs, ces personnages empressés, officieux, dont le zèle importun est moins une preuve d'attachement, que l'effet de leur humeur inquiète, du besoin qu'ils sentent de s'occuper; leur amitié est sans cesse en mouvement; veut toujours paraître, toujours servir; elle embarrasse, souvent elle nuit : que de gens prennent le plaisir de s'intriguer pour la chaleur d'un tendre intérêt! Mon cher comte, cette espèce d'*amis* fit naître l'ingratitude, et mérita de l'éprouver.

Je reçois une de vos lettres; vous me félicitez. Hélas! de quoi? Je suis aimée, dites-vous? Je ne m'en flatte plus. J'ai cru l'être dans un temps où cette idée remplissait mon ame de crainte; elle y répandrait à présent une satisfaction inexprimable; eh, bien! elle s'envole, elle s'efface; plus de certitude, j'ose à peine désirer des éclaircissemens.

Les propositions du comte de Roye, la longue absence du marquis, sa profonde tristesse, le silence de madame de Martigues, tout m'alarme, tout m'afflige, et vous ne revenez pas? Et de nouvelles affaires

Digitized by Google

éloignent encore votre retour? En me le disant, vous redoublez mes chagrins. Adieu.

XLVIIe. LETTRE.

Il ne fallait pas rire de mes craintes, badiner sur les *pressentimens des cœurs sensibles.* Mes conjectures étaient trop vraies. Mon sort est décidé, oui, mon cher comte, il l'est absolument. Je suis née malheureuse, je le serai toujours.

Le comte de Roye, l'empressé comte de Roye, offre sa nièce à M. de Montalais, avec la propriété des biens de sa première femme, et toute la fortune de la jeune héritière; le procédé du comte est fort désintéressé, fort noble, on l'admire, on le vante. Il semble que sa nièce soit la seule personne capable de réparer les pertes du marquis. On se récrie sur cette *généreuse amitié*, Comminges en est tout rempli, il en fatigue madame de Thianges dans une longue et ennuyeuse lettre. Il regarde *l'offre* comme *acceptée*, dit-il : et sans doute elle l'est. Quelle raison porterait à la rejeter? Et puis Comminges en parlerait-il? Annonce-t-on une affaire de cette espèce quand elle

Digitized by Google

n'est pas sûre? Un mariage dont on confie le projet, est un mariage arrêté.

Ah! qu'ai-je fait, mon cher comte, qu'ai-je fait! A quel fatal penchant mon cœur s'est-il abandonné! M. de Montalais était engagé: imprudente! je l'aimais, je pleurais; il est libre, et je pleure encore? de nouveaux liens vont m'enlever l'espoir d'être à lui, et je l'aime encore..... Ah! que ne l'ai-je évité, que ne l'ai-je fui, quels vains égards m'ont retenue! Mais soupçonnais-je mon cœur de tant de faiblesse!

Avant de voir cet homme dangereux, je me croyais sûre de conserver mon indifférence. Ceux qui me montraient le désir d'en triompher, me paraissaient des ennemis connus dont il était facile de déconcerter les projets; je m'armais contre eux de cette défiance née du malheur de mon premier engagement; une triste expérience me défendait du charme attaché à cette passion délicieuse et cruelle: sensible à la seule amitié, je jouissais de la certitude d'en inspirer, de la douceur d'en ressentir; mes jours tranquilles et heureux s'écoulaient dans un calme paisible; celui qui finissait, me laissait l'espérance de goûter le lendemain les plaisirs dont je m'étais amusée la veille. Ah! quelle différence de ce temps à des momens marqués par le trouble, par l'agitation! on ne m'atta-

Digitized by Google

quait point, je n'ai pas craint un amant caché sous les traits d'un ami, j'ai lu trop tard dans mon cœur.

Un *amant caché :* et sur quoi lui donner ce titre ? Madame de Martigues s'est trompée, il ne m'aime pas..... Ah ! je voudrais être seule dans l'univers, ne voir personne, n'intéresser personne ! tout me blesse, tout m'importune ; des regards curieux semblent chercher à pénétrer le douloureux secret de mon ame..... Je veux partir pour la plus éloignée de mes terres, j'y veux vivre ignorée ; je veux renoncer à ce monde où l'on s'égare trop aisément, où, sous la forme attrayante du plaisir, le regret et l'amertume se cachent sans cesse. Mon ami, ne me détournez point de cette résolution..... Eh, mon Dieu ! faut-il que nous soyons séparés ? Vos tendres consolations me seraient si nécessaires ! Adieu, plaignez-moi, plaignez-moi, je vous en prie.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

XLVIIIe. LETTRE.

Ah ! partagez ma joie, la plus douce espérance renaît dans mon cœur. Vous avez raison, mon cher comte, je suis aimée, je n'en puis plus douter, je

Digitized by Google

n'en veux plus douter ! Aimable, généreux Montalais ! il la refuse, oui, il refuse mademoiselle de Roye. Sa jeunesse, sa fortune, rien ne porte atteinte aux *tendres sentimens qu'une autre lui inspire.* Une *autre :* ah ! mon Dieu, si ce n'était pas moi !

Madame de Thianges me quitte à l'instant, elle m'a montré une lettre de Comminges. Je l'ai lue dix fois, je ne me lassais point de la relire. *Une passion ardente et secrète remplit*, dit-il, *le cœur du Marquis. Il l'avoue, sans en nommer l'objet; refuser une femme de seize ans, noble, riche et jolie, c'est faire un grand sacrifice. Une seule personne me paraît digne de M. de Montalais. Des ressemblances frappantes dans les caractères doivent naturellement rapprocher les cœurs..... Je souhaite de ne me pas tromper, mais je n'ose m'expliquer davantage. Montrez, je vous prie, ma lettre à madame de Sancerre Sa pénétration me serait utile. Demandez-lui si elle veut bien m'aider à deviner cette personne si secrètement, si véritablement aimée.*

Je ne saurais vous exprimer combien mon nom m'a causé de surprise. J'ai senti mon visage brûlant, le cœur me battait avec violence ; je n'osais lever les yeux, je craignais les questions de madame de Thianges ; mais plus occupée des intérêts de son frère, qu'attentive à mes mouvemens, elle m'a de-

Digitized by Google

mandé si Comminges ne voulait pas parler de madame de Martigues. Je l'ai assurée que je ne le croyais point. Sa curiosité ne s'est pas étendue plus loin.

Le marquis doit aller en Languedoc avec le comte de Roye, leurs affaires sont presque terminées. Avant son départ il viendra à Paris; après une si longue absence, une si dure privation, qu'il me sera doux de le revoir, de lire dans ses regards, moins timides, moins contraints, cette *passion* qui *remplit tout son cœur!* Quoi! il me parlera? j'entendrai le son de cette voix chérie; il me dira, *je vous aime;* je l'écouterai sans rougir; il me sera permis de lever sur lui des yeux attendris et satisfaits! Je pourrai le dédommager en partie du sacrifice généreux qu'il vient de me faire.... Bon Dieu! que l'espérance dissipe rapidement les nuages sombres que forme la crainte! Comme le désir trace promptement de riantes images.... Ah! ne les effaçons pas; jouissons au moins de ces délicieuses illusions, laissons-les charmer nos sens: elles nous trompent, peut-être; eh! qu'importe, si elles nous donnent un plaisir réel!

Mon ami, j'ai besoin de toute votre indulgence: je raisonne bien mal, n'est-ce pas? Vous écrire dans les momens où je ne suis point à moi-même, c'est vous donner une preuve bien décidée de ma confiance. Adieu.

Digitized by Google

XLIXe. LETTRE.

Tout est changé, tout est perdu. Mon espoir est anéanti, mes projets de bonheur se sont évanouis, il ne me reste que la honte d'en avoir formé, et le regret trop sensible de m'être livrée à ma folle passion.

Madame de Comminges vint hier du Plessis, où elle retourne demain; elle arriva chez moi. Cet empressement de me voir, éleva dans mon esprit mille idées flatteuses; je me rappelai la lettre de Comminges; sa femme quittait le marquis, elle allait me parler de lui..... Ah! comme la pensée vole et s'égare! Je désirais, je craignais une intéressante explication; mon attente a été bien cruellement trompée..... Mon ami, le croiriez-vous? M. de Montalais ne tient à personne ici; il veut se retirer du service, s'éloigner de la cour, aller dans sa terre, s'y renfermer, y vivre seul..... Ah, l'ingrat! sait-il qu'il a des amis?

On s'est bien mépris au caractère de cet homme trop vanté. Il n'a point la supériorité qu'on lui supposait. Où est donc cette *grandeur d'ame*, où sont ces *principes si nobles*, cette inaltérable fermeté?.....

Digitized by Google

Quoi! se sentir humilié de la diminution de sa fortune? Rougir de reparaître avec moins d'éclat, regretter ce vain faste qu'il semblait dédaigner..... Mais mademoiselle de Roye lui rendait ces avantages, ajoutait de nouvelles possessions..... Il la *refuse*, il la *sacrifie*, et à qui? Il aime, dit Comminges. Il estime bien peu l'objet de sa tendresse, s'il ne veut pas lui devoir..... Je n'y comprends rien. Il refuse mademoiselle de Roye, et va vivre à Montalais. Lui, partir, nous laisser, nous quitter pour jamais!..... Que voulait dire Comminges? De quelle *passion*, de quel *sacrifice* parlait-il? Pourquoi me nommer?..... Et la pénétrante, la prévoyante madame de Martigues, si bien instruite, si sûre des sentimens de son *sensible ami*, où prenait-elle ses idées? Comment osait-elle me dire, me répéter, *il vous aime*, *il vous adore*, *il est malheureux*. Quelle preuve en avait-elle?..... Et moi, mon cher comte, et moi! ai-je pu m'alarmer si long-temps d'un amour que je n'inspirais point! et d'où vient prendre pour un tendre sentiment les simples marques de son estime? Séduite par ma propre faiblesse..... Je me hais. Toutes mes réflexions m'affligent et m'humilient. De qui me plaindre? hélas! mes seuls désirs m'ont trompée.

Mais qui répandait dans les yeux de M. de Montalais cette langueur touchante, expressive? Pourquoi

Digitized by Google

ne me parla-t-il jamais qu'avec trouble, avec émotion? D'où vient semblait-il me craindre? Comminges ne parle point au hasard, *il aime*, dit-il. Eh! qui donc aime-t-il? Lui *aider à deviner cette personne*, moi! Serais-je liée avec cette femme? aurais-je le malheur d'être son amie?..... Mais s'il aimait, s'éloignerait-il?

Vous le voyez, mon cher comte, je suis destinée à ne connaître le plus doux des sentimens que par des peines amères. Je dois me soumettre à ce sort bizarre. Heureuse au moins d'avoir su cacher à tous les yeux mon indiscrète tendresse. Un ingrat ne triomphera point de mes larmes, de mes regrets; il ignorera qu'il me fut cher, qu'il me l'est encore, qu'il me le sera toujours, oui, toujours! Je veux le pleurer, je ne veux pas l'oublier. Adieu. N'aigrissez pas mes chagrins par vos représentations. La raison contrarie le cœur et ne le persuade pas.

LE. LETTRE.

Votre remarque est juste, mon cher comte, ma position change à chaque instant. On dirait qu'un génie actif et malin se plaît à troubler mon ame, à la

Digitized by Google

calmer et à l'agiter encore ; mon cœur est sans cesse ému par la crainte ou par l'espérance ; la douleur et le plaisir s'y introduisent tour à tour, et quelquefois s'y font sentir ensemble.

Madame de Martigues, madame de Thianges et le comte de Piennes ont été au Plessis. C'est en revenant de ce petit voyage, qu'il a plu à madame de Martigues de rompre enfin l'étonnant silence qu'elle gardait depuis la mort de la marquise. Elle l'a rompu précisément pour me quereller avec toute la vivacité dont vous la connaissez capable.

Ses reproches et sa colère m'ont paru très-injustes. En prévenant madame de Comminges et M. de Montalais sur leur visite, mes deux amies pensaient que je les accompagnerais au Plessis ; le comte de Piennes m'y avait annoncée : vous savez si je devais me permettre une pareille démarche ? Madame de Martigues s'est absolument fâchée de mon refus, elle est revenue toute boudeuse, toute chagrine. M. de Montalais partira, dit-elle, il veut *fuir madame de Sancerre*, il la connaît *indifférente*, *insensible*, *fière* ; la raison le détermine à combattre, à s'efforcer de vaincre son penchant, pour ne plus rencontrer l'objet d'une *tendresse inutile* : d'une *passion destinée* à n'être jamais *partagée*, à n'être jamais heureuse.

Qu'elle est maladroite madame de Martigues ! il

Digitized by Google

veut s'éloigner, et c'est moi qu'elle gronde! Quoi! ne peut-elle l'arrêter, lui donner de l'espérance, l'engager à ne pas nous quitter, sans s'être assuré?... Quoi! mon ami, le marquis de Montalais me croit *insensible?* Celui qui m'a fait répandre tant de larmes, me croit *fière*, *inflexible!* un sort bizarre me condamne à n'être jamais connue.

Je voulais ouvrir mon cœur à ma pétulante amie, mais quelqu'un est entré. Je suis aimée; c'est une douce, une consolante certitude; mais quelle barrière me sépare encore du marquis! Est-ce à moi de la franchir? puis-je faire un pas? Triste condition des femmes!..... Est-ce que madame de Martigues ne me devinera pas? Combien j'ai craint la pénétration de M. de Montalais! que de soins j'ai pris pour lui cacher la tendre impression..... A présent, je voudrais..... Je ne sais ce que je voudrais. Encore si vous étiez ici! Eh! mon Dieu! que deviendrai-je, s'il part, si je le perds?..... Ah! je le perdrai! Je suis si malheureuse..... Adieu. Je ne sais plus ce que j'écris.

Digitized by Google

LI. LETTRE.

Oh! que mes sens sont agités! M. de Montalais est à Paris, il arriva hier très-tard chez le comte de Piennes, madame de Martigues me l'écrit. Son billet contient uniquement cette nouvelle. En vérité, madame de Martigues devient insupportable.

Il est ici, lui! Chaque heure, chaque instant peut l'offrir à ma vue; ne me cherchera-t-il point, aura-t-il la bizarrerie de me fuir? Assurément il ne peut se dispenser de me voir, la bienséance ne lui permet pas..... Mon cher comte, comme le cœur me bat! Le moindre bruit me cause une palpitation violente..... Eh! d'où vient, eh! pourquoi cette étrange émotion? J'ai tant désiré le retour de cet homme aimable, je me suis fait une image si délicieuse du premier instant où mes yeux se fixeraient sur les sieus; à présent, je crains.... Hélas! s'il venait me dire un éternel adieu, si ce moment souhaité devenait le plus cruel de ma vie..... Qu'entends-je? une voiture entre, elle est noire..... c'est.... c'est lui..... Je ne respire pas. Me voilà comme une folle.

Digitized by Google

Neuf heures du soir.

Vous me croyez penétrée de la plus douce joie, ou livrée à la plus profonde tristesse, n'est-ce pas? Point du tout : je suis, quoi? je ne saurais l'exprimer.

Que penser de cette conduite. Passionné dans ses lettres, froid dans ses discours, le marquis..... il ne m'aime pas, il ne m'aime plus. L'honnêteté de son cœur l'a forcé long-temps à combattre son penchant; il en a triomphé, sans doute. Les hommes ont un heureux naturel; ils conservent rarement un désir qu'ils ne peuvent satisfaire : et puis mon *indifférence*, ma *fierté*..... Je voudrais ne plus l'aimer, je voudrais ne l'avoir point vu.

Que je l'ai trouvé différent de lui-même! Sérieux, embarrassé, ses regards erraient sur toute ma personne, il semblait éviter de rencontrer les miens. D'obligeantes questions n'ont point ouvert son cœur à la confiance; si madame de Termes ne fût entrée, un morne silence allait succéder au plus languissant entretien.

Je soupe ce soir avec lui chez madame de Thianges; est-ce que je ne pourrais pas m'en dispenser? Mais qu'imaginer? quel prétexte.... Toutes mes disposition

Digitized by Google

sont changées. Je ne désire rien; mes sentimens amortis, presqu'éteints..... Oh, que j'ai d'humeur! Madame de Termes est là, elle lit, elle m'attend, je la mène..... Si je m'en croyais, une migraine, des vapeurs..... Allons, je ne m'en croirai point..... Je sors, adieu.

LIIe. LETTRE.

M. de Montalais est incompréhensible. Je vous l'ai souvent dit; on ne le connaît pas. Il est renfermé, il se plaît à tenir ses amis dans l'incertitude, personne ne sait rien encore de ses desseins, il ne parle point du parti qu'il veut prendre; cet homme est insupportable, je ne l'aime plus, je le hais, je crois; et madame de Martigues, toute réservée, toute mystérieuse, qui s'avise d'être *prudente*, de ne se *mêler des affaires de personne*, elle m'impatiente aussi.

Me chercher avec empressement, me voir tous les ours, et se taire! et ne me rien dire! non, il ne me dit rien du tout. Que prétend-il? Est-ce à moi d'amener une explication entre nous! Ah! qu'il parte,

Digitized by Google

qu'il demeure, sa conduite, ses projets, lui-même, tout va me devenir bien indifférent.

Se taire, se taire obstinément! Quelle peut être la raison de son silence? pourquoi contraint-il son cœur? Oui, il le contraint. Toutes ses actions décèlent une vive inquiétude. Mon ami, son ame est agitée: il me regarde, il soupire, ses lèvres s'entr'ouvrent, il hésite, il est prêt à parler; tout-à-coup il fait un grand mouvement, s'éloigne de moi, et quand il s'en rapproche, c'est avec l'air d'avoir remporté une victoire sur lui-même, ou d'être échappé à un danger éminent.

Concevez-vous?..... Ah! quelle triste pensée s'élève dans mon esprit. Il me craint, peut-être! un récit infidèle l'aura prévenu contre mon caractère; on a cru M. de Sancerre si malheureux! sans doute le marquis redoute une femme..... On entre: bon Dieu! c'est lui.

Huit heures du soir.

Si émue, si attendrie, si charmée!..... pourrai-je écrire? Oui, je veux me hâter de faire passer dans l'ame de mon sincère ami une partie de la joie dont la mienne est remplie.

Enfin il a parlé..... Ah! si l'amour cause des peines, de quelles délicieuses sensations il est la source! Mon

Digitized by Google

cher comte, partagez mon bonheur. Le marquis de Montalais m'aime, m'adore, il me l'a dit, répété, et je le crois, j'en suis sûre..... Est-il vrai qu'il me l'a dit? Je ne sais, mon trouble était si grand !..... Le voir à mes pieds, sentir mes mains doucement pressées entre les siennes ; lire dans ses yeux animés tous les sentimens que sa bouche osait à peine exprimer : ses soupirs, un silence éloquent, des larmes.... Ah ! quel moment ! Mon ami, j'ai pleuré ; il a passé un bras autour de moi, ma tête s'est penchée sur mon sein, j'ai parlé, j'ignore ce que j'ai dit. Sa reconnaissance, ses transports m'ont appris que le secret de mon cœur venait de m'échapper. Ah ! je ne veux plus cacher combien je suis sensible ; j'ai trop souffert d'une si pénible contrainte. Je me plais à dire, à répéter, j'aime M. de Montalais, je vais être sa compagne, son heureuse compagne.

Eh, bon Dieu ! le mouvement dont je suis agitée a-t-il pu me causer de la tristesse? J'étais aimée et je m'affligeais ! avec quelle rapidité un instant efface le souvenir des chagrins les plus vifs, les plus récens ! Il me semble que jamais la douleur et l'idée de M. de Montalais ne se sont offertes ensemble à mon imagination.

Par un discours que je l'ai prié d'interrompre, de ne jamais recommencer, j'ai compris la raison de son

Digitized by Google

silence. Ma fortune éloignait l'aveu de son amour. Il ne doit pas craindre d'élever des soupçons sur les motifs de sa recherche. On connaît la noblesse de son ame. Je vais donc m'unir à ce que j'aime, combler tous les vœux d'un cœur tendre, sensible, généreux, constant ! O mon ami, quelle riante perspective s'ouvre devant moi ! Vous allez bien me répéter, *je le disais, j'avais raison, il fallait me croire.* Eh bien ! je vous crois. Adieu.

LIIIe. LETTRE.

Des détails ! Vous me demandez des détails, mon cher comte ? Si je cédais à vos désirs, je vous paraîtrais insensée : mon ame est dans cette douce ivresse qu'il est impossible de répandre au dehors. Et puis je vous ai long-temps ennuyé de mes chagrins, vous fatiguerai-je à présent de ma joie ? On parle aisément de ses peines ; la douleur est un sentiment uniforme : mais qui peut peindre le plaisir ? ses traits rapides et légers laissent-ils des traces ? On le sent, ce plaisir, il passe, se renouvelle, échappe à la réflexion : vouloir l'examiner, c'est le perdre un moment, le diminuer peut-être, trop souvent c'est l'anéantir.

Digitized by Google

Mon mariage est arrêté pour la fin du mois. Il se fera sans éclat, la décence l'exige. Une dispute d'intérêt pensa le rompre hier. M. de Montalais voulait obstinément me laisser l'entière jouissance de ma fortune et la liberté d'en disposer. Il en refusait la propriété. De quelle douce satisfaction il m'eût privée ; moi, qui n'eus jamais consenti à lui donner ma main sans l'heureux avantage de cette fortune qui répare ses pertes. Le comte de Piennes s'est rendu l'arbitre de ce différend : M. de Termes et lui feront dresser les articles suivant mes intentions. Je veux que M. de Montalais soit riche, je veux qu'il soit indépendant. Si le ciel le prive un jour de la femme élue par son cœur, ses regrets seront tous pour elle.... Mais quelle sombre idée ! Madame de Martigues arrive à propos, elle va m'en distraire.

De madame de Martigues.

Et vous demander si vous n'admirez pas ses talens pour la négociation ? Oh ! que j'ai eu de peines !..... Madame de Sancerre et M. de Montalais m'ont fort impatientée : cent fois j'ai pensé laisser tout là. Tant de réserve d'un côté, tant de respect et de timidité de l'autre ; des amans plus graves, plus tristes, plus maussades ! ils n'osaient se regarder, se parler... et,

Digitized by Google

s'il vous plaît, c'est qu'ils s'aimaient à la folie. Je les unis, je les rends heureux, les voilà charmés! Pour reconnaître mes soins, mon amitié, deux ingrats m'entraînent à ma perte. Ils m'ont fait signer, par surprise, je crois, ce maudit contrat... Allons, le sort en est jeté, j'accompagnerai madame de Sancerre à l'autel. Cela vous étonne, moi aussi, mais cela est. Le comte de Piennes a l'esprit dérangé, il veut se *marier* ou *mourir*. Oh! il ne mourra pas, il se mariera, je le dis, je le jure, l'arrêt est irrévocable..... Pauvre Piennes! il va faire une grande perte; j'étais son amie, je serai sa femme, quelle différence! Il excite une tendre pitié dans mon cœur; je ne l'envisage point comme mon mari sans me livrer à la compassion. Au fond, je n'ai point à me reprocher de lui avoir conseillé une si méchante affaire. J'ai tout tenté pour l'en détourner, mais c'est la plus mauvaise tête?.... Adieu, félicitez-moi du mariage de madame de Sancerre, et consolez-moi du mien.

LIVe. LETTRE.

Votre lettre m'a fait un extrême plaisir. Tout ce que vous me dites du Marquis m'enchante. *Lui seul méritait mon cœur?* J'étais *l'unique femme digne*

Digitized by Google

d'occuper le sien? Mon ami, cet éloge est bien grand! être jugée digne d'un homme estimable, c'est remporter un prix flatteur, c'est jouir de la récompense des vertus dont on nous imposa la pratique difficile.

M. de Montalais vient de me quitter. Il part avec le comte de Roye pour prendre des arrangemens nécessaires. Comme la confiance et l'amitié les unissent, leurs affaires seront bientôt terminées. Je sens déjà un peu de tristese, je ne veux pas m'y livrer; et pour dissiper ce nuage, je vais vous couter la plus sotte histoire, et vous communiquer la plus impertinente lettre dont vous ayez jamais entendu parler.

J'allai hier avec madame de Martigues chez mon marchand, voir des étoffes nouvellement arrivées. Un étranger assez remarquable par la richesse et l'assortiment de sa parure, se faisait montrer des draps d'or, les trouvait minces, rejetait tout, parlait beaucoup, n'achetait rien, et désolait la maîtresse du magasin.

Peignez-vous un homme âgé d'environ trente ans, d'une taille un peu gigantesque, les traits marqués, le teint brun, hâlé même, les cheveux bizarrement arrangés, la physionomie ouverte, assez belle; l'air gauche, parlant haut, d'un ton brusque, se tenant mal, s'exprimant avec dureté, et mêlant des termes peu polis à des phrases fort embrouillées.

Digitized by Google

Madame de Martigues s'amusait à l'écouter, le trouvait plaisant, riait de ses propos et de l'embarras de la marchande, empressée, ennuyée, fatiguée, voulant venir à nous, et se plaignant d'être *retenue par ce monsieur.* Elle nous nomma toutes deux, et j'entendis avec surprise ce *monsieur* s'écrier : *madame de Sancerre, qui, la comtesse de Sancerre?* En parlant, il jette à terre vingt pièces d'étoffes, s'élance pardessus, vient à nous, me regarde, s'appuie contre un pilier, reste immobile, les yeux fixés sur moi, la bouche à demi-ouverte, paraissant un homme pétrifié.

Madame de Martigues part du plus grand éclat de rire; l'espèce de sauvage n'en est point ému; gênée par sa présence, j'ai remis mes emplettes à une autre fois, et me suis avancée pour sortir. Le singulier personnage est revenu à lui-même, s'est hâté de me couper le chemin, m'a présenté la main, et s'inclinant profondément, il m'a demandé l'*honneur*, la *permission*, le *bonheur*, l'*avantage* de m'aider à descendre. J'ai craint de le mortifier en le refusant; il m'a conduite à ma voiture, en prononçant des mots mal articulés, en faisant des exclamations : *Madame !..... Enchanté! Mon Dieu, qui m'eût dit? L'heureuse rencontre! j'allais..... tout est changé. J'aurai l'hon-*

Digitized by Google

neur..... vous voudrez bien..... Je ne saurais parler, ma joie me confond.

Un très-beau vis-à-vis l'attendait à la porte, entouré de nègres bien vêtus, portant des carcans et de riches bonnets. Madame de Martigues a envoyé demander son nom, mais le marchand ne le sait pas. A quatre heures, j'ai reçu cette étonnante lettre.

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

« MADAME,

» On prend ici de longs détours pour s'expliquer; au bout d'une heure on n'a rien dit. Moi je parle pour être entendu. Voici le fait. Je vous aime de tout mon cœur. J'ai fait deux fois le tour du monde, j'ai vu des femmes de toutes les contrées, de toutes les couleurs : mais d'un pôle à l'autre, on chercherait en vain votre égale. La dame qui vous accompagnait ce matin est jolie, elle rira tant qu'il lui plaira, mais sur ma parole, elle ne vous vaut pas. Venons à nos affaires.

» J'ai de la naissance, je ne m'en soucie guère. Je possède une grande fortune, j'en fais cas. Le partage de six millions, des pierreries tant que vous en vou-

Digitized by Google

drez, cent esclaves pour vous servir, de superbes habitations dans le plus beau lieu du monde; un mari, jeune encore, franc, bon, honnête, vaillant; cela vous convient-il, Madame? Il faut me répondre très-vite, s'il vous plaît; car je dois bientôt repasser les mers. Parlez vrai, je m'arrangerai en conséquence. Une affaire importante m'a conduit ici; elle vous regardait d'une façon, à présent elle vous regarde d'une autre. Ceci n'est pas clair, je vous l'expliquerai. J'ai l'honneur d'être, madame, avec un profond respect, la passion la plus vive et la plus ardente, votre très-humble et très obéissant serviteur,

CHARLES MORINZER.

» Votre réponse au plutôt. Me voulez-vous? Ne me voulez-vous pas? Dites oui ou non. »

Comment trouvez-vous cette lettre? Jamais femme de ma sorte n'en reçut une semblable; assurément cet homme est en démence. Madame de Martigues dînait ici; elle a cru fort plaisant d'écrire *non* sur une feuille de papier, et d'envoyer cette réponse. J'aurais préféré de n'en faire aucune. Adieu, mon cher comte, on m'entraîne à l'opéra. Madame de Termes ne veut pas que je rêve, elle me défend de soupirer: l'ingrate?

Digitized by Google

combien je l'ai laissée pleurer, gémir ! elle ne s'en souvient plus.

LVe. LETTRE.

M. de Montalais ne reviendra pas si tôt. Le maréchal de Saint-Gérau, son oncle, est malade dans une de ses terres auprès de Poitiers ; il souhaite passionnément de le voir, le marquis s'y rend, et son retour va dépendre de la mort ou de la convalescence de ce vieux parent.

Eh ! mon Dieu, toujours des obstacles, toujours des chagrins ! Je sens vivement cette absence..... Les autres ne me plaignent point assez. Et cet imbécile de marin, m'en croyez-vous débarrassée ? Non, il s'obstine dans son impertinente passion. Imagineriez-vous qu'il ait eu l'audace de se présenter dix fois à ma porte ; il vient de m'écrire encore. Je voulais renvoyer sa lettre sans l'ouvrir, mais on me l'a apportée chez madame de Martigues ; son style l'enchante, dit-elle, vite elle s'est hâtée de briser le cachet. Il est surprenant que de pareilles sottises s'adressent à moi. Voyez, je vous en prie, le style qui *enchante* madame de Martigues.

Digitized by Google

Lettre de M. de Morinzer, à madame de Sancerre.

« *Non!* Vous êtes laconique, Madame; les Françaises sont polies, dit-on, pourtant cette réponse est peu honnête. Je mérite plus d'égards, vous en conviendrez bientôt. Je ne suis pas venu ici pour vous aimer, Madame, c'est un malheur qui m'est arrivé, cela ne devrait pas m'attirer vos dédains. Je puis vous faire porter un nom qui vaut au moins le vôtre. Je ne vous menace pas, mais faites attention à ceci, je suis résolu de vous épouser, ou de vous ruiner; et je voudrais que l'un me fût aussi facile que l'autre.

» Je demande à vous voir, à vous parler, à me faire connaître; je puis me présenter partout, et chez vous avec plus de liberté qu'ailleurs. Voulez-vous me recevoir? écrivez encore *non*, et vous êtes ruinée, abîmée; j'en serai fâché, mais j'ai de l'honneur, et je ferai ce que je dois faire. »

Si cet homme n'était pas fou, il serait si insolent qu'il mériterait punition; mais sa tête est dérangée, il m'inspire plus de pitié que de colère. Me *ruiner*, m'*abîmer!* Et cette idée de m'épouser, de pouvoir se présenter chez moi *avec plus de liberté qu'ailleurs.* Mais comment abandonne-t-on ce pauvre malheureux à lui-même, personne ne s'intéresse-t-il à lui?

Digitized by Google

Mon ami, les fous me font éprouver un sentiment très-triste; ils inspirent d'humiliantes réflexions..... Eh quoi! encore une lettre.....

Ah! mon ami, je suis perdue. Ce n'est point un fou, c'est bien pis, c'est..... Grand Dieu, est-il possible? Dans quel temps..... Revers affreux. Quand j'allais disposer..... Lisez, mon cher comte, lisez, connaissez tout mon malheur.

A madame de Sancerre.

« Point de réponse, votre porte toujours fermée? de la hauteur, du dédain! eh bien! madame, apprenez-donc ce que la crainte de vous effrayer me forçait à vous cacher. Je mérite vos égards, je le répète : votre cousin, le fils du comte d'Estelan, le neveu de votre mère, n'est pas fait pour essuyer vos mépris. Je m'embarrasse fort peu des actes qui vous font jouir de mes biens, ils seront cassés quand il me plaira. Je prouverai que Zabette est morte mon esclave, et non pas ma femme. Tout l'équipage du vaisseau qui nous portait en Afrique, fut témoin de sa trahison et la vit marier au jeune nègre qu'elle me préfera. Mon père n'a pu me déshériter, son exhérédation, son testament s'annullent, puisque la faute énoncée n'a j'amais été commise. Je suis venu en France exprès pour

Digitized by Google

faire casser ces actes déshonorans, ils le seront. Vous qui ne répondez point, qu'avez-vous à dire à cela, Madame ? »

Hélas! rien : cet homme était bien loin de ma pensée ! il avait changé de nom, je le croyais mort, j'allais donner ces biens qu'il me redemande.... Plus de mariage, plus de bonheur, tout est fini.... Ah! pourquoi M. de Montalais a-t-il refusé mademoiselle de Roye ! Faut-il qu'il me l'ait sacrifiée ? C'est donc moi qui le prive des avantages ! Je suis au désespoir.

LVIe. LETTRE.

Serai-je toujours tourmentée, contrariée, impatientée, désolée ! On ne veut pas me laisser voir le comte d'Estelan, on m'empêche de lui écrire ; on cherche le parti que je dois prendre. Un seul me paraît honnête, je veux tout rendre. Mes amis, particulièrement M. et madame de Termes, s'y opposent fortement ; ils examinent, consultent, se donnent d'inutiles peines. Assurément je ne plaiderai point. Moi ! disputer à un fils l'héritage de son père ? contester des droits justes, naturels ? exposer la réputation de ma mère? voir attaquer sa mémoire, son

Digitized by Google

intégrité dans de hardis libelles, où l'on ose avancer impunément d'horribles fausseté, où l'intérêt s'appuie sur le mensonge et la calomnie! on accuserait ma mère d'une basse séduction; on lui reprocherait d'avoir dicté ces actes, de s'être rendue maîtresse de l'esprit d'un homme malade et chagrin. Madame de Kerlanes ne disait-elle pas que le maréchal de Tende et elle s'étaient unis? ne regardait-elle pas le testament fait en ma faveur comme leur ouvrage?

Eh, puis, mon ami, notre raison, notre cœur, ne sont-ils pas nos premiers juges? Qu'importe les lois, si notre conscience prononce contre elles? Accepterais-je aujourd'hui les dons d'un père irrité? Voudrais-je me prêter à sa vengeance, profiter des dispositions faites dans sa colère? Non sans doute: eh, pourquoi donc refuserais-je à M. d'Estelan la restitution qu'il exige? c'est un dépôt remis entre mes mains: comment me permettrais-je de le retenir? mais dans quelle circonstance on me le redemande!

Avant la mort de madame de Montalais, le retour de M. d'Estelan ne m'eût causé aucune peine. Vous savez si je tiens à ce vain éclat dont je me vois environnée. Je puis supporter la médiocrité; j'ose le croire, espérer qu'elle ne m'abaissera ni à mes yeux ni à ceux de mes amis. Mais le moment, les dispositions que j'allais faire, une donation prête à signer..... Ah!

Digitized by Google

perd-on sans regret la douceur d'enrichir ce qu'on aime ?

Je m'afflige, je pleure, rien ne peut me consoler. Je cache encore ce cruel événement à M. de Montalais. Il faudra bien le lui apprendre. O mon cher comte, prévoyais-je, quand il partit, que je terminerais encore mes lettres par cette triste expression, *plaignez-moi !*

LVIIe. LETTRE.

De madame de Termes, au même.

L'intérêt de madame de Sancerre, tout le bonheur du reste de sa vie, exigent absolument, monsieur, que vous veniez à Paris. Le parti où elle prétend s'arrêter, est fort noble, fort généreux sans doute ; mais les circonstances engagent ses amis à le désapprouver. Si M. d'Estelan était pauvre, madame de Sancerre pourrait partager avec lui l'héritage de son oncle, y renoncer même ; mais c'est un homme fort riche qui veut la dépouiller d'une fortune dont il se soucie très-peu. Madame de Thoré, madame de Comminges, madame de Thianges l'ont été voir chez lui :

Digitized by Google

M. de Termes, le comte de Piennes, lui ont parlé plusieurs fois : c'est la créature du monde la plus déraisonnable. Sans la main de sa cousine, il ne veut entendre à aucun accommodement. Il est *venu en France tout exprès pour faire casser le testament de son père. Il ne convient pas*, dit-il, *à un honnête homme d'être déshérité. Un acte d'exhérédation suppose une faute grave dans l'enfant qu'on prive de ses droits : il ne veut pas laisser subsister un faux témoignage contre lui. Ces deux actes sont déshonorans, ils le désignent comme le mari de Zabette ; or le mari de Zabette est à son service, il le représentera. Si sa cousine veut, il la dédommagera, en l'épousant, de la perte qu'elle va faire ; autrement il plaidera, de toute façon il faut qu'il plaide.*

Assurément la plus exacte probité permet à madame de Sancerre une juste défense ; les lois l'autorisent à soutenir les dispositions de son oncle : il ne s'agit point d'un bien de patrimoine, mais d'un bien acquis par le testateur. La lettre de M. d'Estelan à son père, prouve le vol qu'il lui fit, l'enlèvement de la négresse et son mariage avec elle.

Votre crédit sur l'esprit de madame de Sancerre peut seul l'engager dans un procès dont l'idée la révolte ; par un grand bonheur, M. de Montalais est absent ; fort amoureux, naturellement désintéressé,

Digitized by Google

pressé d'être heureux, il serait très-capable de penser comme elle : content de posséder son cœur, d'obtenir sa main, il se refermerait sans peine dans sa terre avec une si charmante compagne ; nous qui la perdrions, nous ne négligerons aucun moyen de lui conserver sa fortune, et de la fixer à Paris.

Venez, monsieur, venez, hâtez-vous ; vous devez cette preuve de zèle et d'attachement à madame de Sancerre, à moi, à tout ce qui compose une société dont la tendresse pour elle vous est si bien connue.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

LVIIIe. LETTRE.

De madame de Sancerre, au même.

La tendre inquiétude de madame de Termes, sa vivacité, la démarche qu'elle lui a fait hasarder, m'obligent à dépêcher un courrier six heures après le départ du sien, pour vous prier, mon cher comte, de ne point venir ; ce voyage vous dérangerait et serait inutile. J'ai vu M. d'Estelan, je le verrai encore peut-être ; quel homme ! le monde, ses usages, les procédés reçus, la raison, la bienséance, tout lui est étranger : il parle, crie, s'anime par le son de sa

*

Digitized by Google

voix, n'écoute rien, ne comprend rien, suit son idée, s'en écarte, en change, finit par ne savoir ce qu'il dit ni ce qu'il veut. L'inconséquence et la contradiction forment le fond de son caractère. Passionné, turbulent, fougueux, jamais méchant, toujours insupportable, assez compatissant, libéral, généreux même, c'est un être tout nouveau pour moi. Adieu, mon courrier est prêt, je ne veux pas le retarder. Bientôt je vous en dirai davantage.

oooooooooooooooooooooooooooooooo

LIXe. LETTRE.

Je viens de recevoir une lettre du marquis de Montalais. Ah, qu'elle m'afflige! il ignore encore le chagrin amer où je me livre, il s'abandonne à de douces espérances, il me parle des liens..... Quoi! faudra-t-il renoncer à lui? Depuis l'aveu de ses sentimens, des miens, ma tendresse a pris de nouvelles forces. O mon ami! que d'attraits, que de charmes dans un amour seul partagé; dans de mutuels désirs, dans une seule volonté! Après avoir aimé avec tant de douleur, quand j'aime avec tant de plaisir, faut-il qu'il s'élève une barrière entre nous? Vivrons-nous séparés? hélas! oui. Voudrais-je associer le marquis

Digitized by Google

à ma mauvaise fortune ?..... Mais rien n'est encore décidé.

Je devais voir M. d'Estelan mardi dernier ; madame de Termes le fit prier de ma part de remettre sa visite au jeudi. Pour mieux s'assurer de moi, elle me força de l'accompagner à Neuilly chez ma sœur. La première personne qui s'offrit à mes yeux, fut le comte d'Estelan ; il jouait. A peine ai-je fait deux pas dans le salon, qu'il m'aperçoit, se lève avec précipitation, renverse la table, pousse rudement tout ce qui s'oppose à son passage, accourt à moi, répète : *C'est elle, la voilà, ah, la voilà !* Puis appelant ma sœur de toute l'étendue de sa voix : *Hé, madame la marquise, venez vîte, parlez-lui ; vous m'avez promis de lui parler ; conseillez-lui de m'aimer, de m'épouser ; elle sera heureuse, jamais je ne lui ferai de peine, non jamais !* En parlant, il saisit ma robe, une de mes mains, me tire, m'entraîne vers la terrasse où il voit ma sœur : mon éventail tombe, il se précipite dessus, le relève, le baise, le brise, se croit seul au milieu de vingt personnes, et ne se doute point du tout de l'extrême surprise qu'il cause à tout le monde.

J'ai prié madame de Thoré de passer dans son cabinet, j'y suis entrée avec elle et le ridicule personnage qui me tenait toujours. « Mon cousin, lui ai-je

Digitized by Google

dit, nos affaires sont faciles à terminer. Nous n'aurons point de procès ensemble..... — Tant mieux, a-t-il interrompu, quand nous serons du même avis, tout s'arrangera. Vous me paraissez douce et raisonnable, cela est charmant. Parbleu, vous êtes une belle femme! il ne vous manquait que de me voir, de me parler, vous voilà parfaite. Ça, vous consentez donc?..... — Oui, monsieur, ai-je repris, je reconnais vos droits, et suis très-éloignée de les contester. Votre demande est juste, et dès demain, si vous voulez, mes gens d'affaires..... — Vos gens d'affaires, a-t-il répété, est-ce que ne vous voilà pas? Si vous trouvez ma demande juste, vous allez l'accorder, consentir à m'épouser, et tout sera terminé. »

« Séparons les deux objets que vous confondez, monsieur, lui ai-je dit : il s'agit simplement de la succession de mon oncle, et je ne prétends pas vous écouter sur un autre sujet. — Non, s'est-il écrié : et moi je refuse absolument d'entendre parler de la maudite succession : ai-je affaire de biens, de richesses? Est-ce là ce que je vous demande? Je veux détruire un acte qui attaque mon honneur; si le testament ne le rappelait pas, je le laisserais subsister. Mais si vous vous donnez à moi, vous n'y perdrez rien, je vous ferai les plus grands avantages : si vous ne *prétendez pas m'écouter sur ce sujet*, point d'accommo-

Digitized by Google

dement, point de pourparler, point de gens d'affaire, à vous, les miens vous parleront, oui morbleu! je plaiderai, et nous verrons. »

« Eh! sur quoi plaider, ai-je repris, quand je ne vous dispute rien? — L'entendez-vous, dit-il à ma sœur, elle me fera devenir fou; » et s'adressant à moi : « Madame, je traite de bonne foi, je suis honnête, simple, uni. Ecoutez ceci : je dois hériter de mon père, vous en convenez, à la bonne heure. Vous voulez rendre, dites-vous; il ne s'agit pas de cela, je dois reprendre, moi; mon honneur exige que je rentre dans mes droits par un arrêt. Si vous voulez accepter mon cœur et toute ma fortune, je chercherai des moyens de concilier tout cela; si vous ne le voulez pas, je le répète, je n'écouterai rien. Je puis vous faire un procès, je vous l'intenterai dès demain, vous serez bien contente quand vous m'aurez forcé à vous chagriner. »

« Eh! vous me chagrinez plus que vous ne pensez, me suis-je écriée, votre retour anéantit tout le bonheur que je me promettais, tous l'agrément de ma vie. » Il m'a regardée, a rêvé un moment. « Vous êtes attachée à votre fortune, et vous ne voulez rien faire pour la couserver, a-t-il dit : eh! qu'est-ce que la succession de mon père? je vais vous assurer la mienne, si vous le désirez. » Et se jetant à mes pieds :

Digitized by Google

« Ma belle, ma chère cousine, ne me reprochez pas de vous donner du chagrin, je vous offre d'être votre ami, votre amant, votre mari ! Puis-je dire mieux ? Vous me tournez la tête, vous me déchirez le cœur ; faites un effort, aimez-moi, on dit que vous êtes si bonne, et pour qui diable l'êtes-vous donc ? Ne sommes-nous pas de proches parens ? Est-ce un étranger qui vous recherche ? parlez donc, répondez, m'aimerez-vous ? m'épouserez-vous ? — Je serais bien fâchée, lui ai-je répondu, de vous donner une espérance que je tromperais. Non, monsieur, non ; toutes les dispositions de mon cœur sont contraires à vos désirs, je ne puis jamais être à vous. »

Il me serait impossible de vous peindre son emportement, ses cris, ses reproches à ma sœur, sur le silence qu'elle gardait, ses plaintes de ma *cruauté*, de mon *obstination;* il s'est épuisé, mis hors d'haleine, est sorti comme un fou, et ce matin j'ai reçu une assignation de sa part.

Mes amis veulent absolument que je me défende, je ne saurais m'y déterminer. Cela devient très-embarrassant, il croit son honneur engagé à faire casser l'acte d'exhérédation, malheureusement rappelé dans le testament; cette circonstance le porte seule à l'attaquer, du moins le dit-il à tout le monde. Enfin il demande, et ne veut pas recevoir. Où me rejette ce

Digitized by Google

procès ; dans quel temps en espérer la décision ? J'ai tout écrit à M. de Montalais, j'attends sa réponse, elle réglera mes démarches.

LXe. LETTRE.

Je viens de recevoir une lettre de M. de Montalais ; je vous l'enverrais si je pouvais me priver du plaisir de la relire, ou si j'avais le temps de la copier ; mais j'ai à peine celui de vous écrire.

Qu'elle est tendre cette lettre ! Qu'elle montre bien toute la noblesse de cette ame vraiment supérieure, vraiment grande ! Ah ! mon cher comte, une passion si désintéressée, si délicate, est-elle destinée à n'être jamais heureuse, à pénétrer mon cœur d'un long, d'un sensible, d'un éternel regret ?

Le marquis pense précisément comme moi sur les droits du comte d'Estelan ; la perte ou le gain du procès que l'on m'intente, est un article traité bien légèrement dans sa lettre. Il s'étonne de la bizarrerie de mon parent, et ne conçoit pas comment il refuse une restitution offerte ; le point d'honneur où il s'attache lui paraît frivole, M. d'Estelan vivant par son choix à trois mille lieues d'ici.

Digitized by Google

Il ne pense pas que cette affaire puisse retarder notre union; nous serons *riches* et *heureux*, dit-il, si je consens à vivre pour lui, à quitter Paris, à passer mes jours dans une retraite agréable et tranquille. Avec quels traits il me peint les plaisirs délicieux d'une vie simple, uniforme, paisible; d'un lien dont l'estime, l'amitié, l'amour serrent les nœuds! Il rassemble sous mes yeux tous ces biens purs et véritables, puisés dans la nature, en nous-mêmes; biens précieux dont la saine philosophie nous découvre les charmes! Mais, mon cher comte, pour les goûter, pour en jouir, il faudrait s'assurer de les préférer, de les sentir toujours; il faudrait pouvoir fixer notre esprit trop léger, cette pensée toujours errante, voltigeant sans cesse d'objets en objets; il faudrait détruire en nous cette inconstance naturelle, source de l'inquiétude et de l'ennui; par elle le plaisir s'envole, et le bonheur s'anéantit.

Si j'écoute mon cœur, si je cède au désir de mon amant, aux miens, n'aurai-je rien à craindre du temps, de la réflexion? Cet homme si distingué parmi ses égaux, est-il fait pour vivre au fond d'une province écartée, pour y vivre oublié? Une noble ambition l'a porté à se rendre capable d'occuper les plus grandes places; il a nourri l'espoir fondé de parvenir aux premières dignités; sa naissance, son mérite lui aplanissent la

Digitized by Google

route des honneurs ; l'en détournerai-je ? l'arrêterai-je dans sa course ? est-ce à trente-deux ans qu'un homme peut compter assez sur lui-même, pour s'affermir contre le regret, poison cruel, dont la solitude augmente l'amertume ?

Le marquis de Montalais a le cœur généreux, il ne me rappellera point les sacrifices qu'il m'aura faits, mais il les sentira peut-être ; le plus léger nuage qui obscurcira son front, me fera craindre un repentir secret ; je le verrai triste, et m'accuserai de l'avoir rendu malheureux..... Ah ! si je perds le pouvoir de répandre l'agrément sur ses jours, je ne serai point à lui..... Renoncer à M. de Montalais ! Ai-je pu le penser ? ai-je pu l'écrire ? aurai-je la force de le vouloir, de le lui dire ?.....

Piennes m'interrompt, il arrive avec deux avocats ; il me tourmente, il m'excède de conseils, de consultations ; madame de Martigues m'impatiente aussi ; elle jure, elle proteste de ne point se marier si je perds mon procès. Elle veut vivre avec moi, comme moi, tout partager avec moi ; ces propos désolent le comte de Piennes ; les tendres sentimens de mon amie m'inspirent la plus vive reconnaissance. Mais sa résolution me fâche : eh ! mon Dieu, n'est-ce pas assez d'être inquiète, chagrine, incertaine de mon sort ? faut-il, pour rendre ma situation plus douloureuse,

Digitized by Google

que le bonheur des autres soit dépendant du mien ! Adieu.

LXIe. LETTRE.

Oh ! je perdrai l'esprit, sérieusement je le crains, l'imbécile personnage ne veut entendre aucune raison. Après plusieurs entrevues, dix lettres, vingt querelles, l'inutile négociation de tous mes amis, un procès paraît inévitable. Assignée à rendre, je vais le faire assigner à recevoir. Sur son refus, je répondrai, nous serons en instance réglée, et qui sait quand cette malheureuse affaire finira ?

M. de Montalais est près de Paris, il arrive, je l'attends à chaque instant..... Eh ! mon Dieu, ce retour m'alarme. Si mon cousin apprend nos engagemens, s'il ose..... Il est si fougeux, si emporté ! Si le marquis, indigné d'une rivalité..... Mon ami, j'entrevois mille maux plus cruels que ma ruine.

J'ai écrit ce matin à M. d'Estelan, je sais fort peu les lois, mais je cherche continuellement des moyens d'accommodement. Je lui en propose, il ne valent rien peut-être..... On m'apporte sa réponse..... Tout espoir n'est pas perdu ; voyez.

Digitized by Google

Lettre du comte d'Estelan.

« Vous voilà bien contente, madame ; vous me faites de belles affaires ; je traite avec de jolis gens, plus bavards, plus lambins ;..... ils parlent de mois, d'années ! A les entendre il faut bien du temps pour décider une question qu'un enfant résoudrait en un quart d'heure.

» Je suis malade, l'air de ce pays ne me vaut rien, je m'ennuie, j'enrage, vous me ferez mourir, et puis vous direz que je vous *chagrine*. Après tout, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous aime ; voilà tous mes torts avec vous. Dans un instant je me rendrai à vos ordres ; je n'entends rien à vos moyens, mais je désire de vous contenter. Si vous vouliez, il serait bien facile de terminer..... Pour une femme douce, vous êtes en vérité bien obstinée. » .

Je ne sais, mon ami, mais je suis dans une agitation terrible. Ce billet..... J'espère..... Il *s'ennuie*, dit-il : ah ! tant mieux. Si le désir de partir pouvait se joindre à cet ennui..... On entre, c'est lui.....

Neuf heures du soir.

Ah ! tout est désespéré..... Madame de Martigues.....

Digitized by Google

l'imprudente! faut-il qu'elle soit venue dans un moment où cet homme adouci commençait à céder..... A quoi l'indiscrète m'expose! il sait que j'aime, il est furieux! tout est perdu, vous dis-je..... Et M. de Montalais revient; s'ils se voient, s'ils se parlent..... Je me meurs. La cruelle madame de Martigues!

M. d'Estelan est entré, s'est assis, a gardé le silence; il paraissait appesanti, fatigué, chagrin. Par mon ordre, Reimond lui a présenté un état des effets qui composaient la fortune de son père, et un détail de l'emploi qu'on en fit après sa mort. « Emportez vos papiers, lui a-t-il dit, j'en ai assez vu depuis deux jours. L'enfer confonde les lois, ceux qui les embrouillent au lieu de les interpréter, maudit soit l'héritage! Je voudrais qu'il fût au fond de la mer. » Raimond est sorti.

J'ai commencé à parler avec douceur, avec amitié. M. d'Estelan m'a interrompue, mais sans humeur. « Vous êtes une enchanteresse, m'a-t-il dit, vous me rendez malheureux! malgré votre dureté pour moi, je ne saurais vous haïr. Devais-je venir ici? Pourquoi vous ai-je vue? j'étais si content, si heureux! toujours prêt à rire, tout m'amusait. Me voilà sombre, triste.... Je ne voudrais pas traiter un de mes esclaves avec la même inhumanité que ma plus proche parente me montre : et devinez-en la raison! Je lui offre mon

Digitized by Google

cœur, mon bien, ma vie, je renoncerais à tout pour elle! Eh bien! elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais; elle me fera mourir, sans s'émouvoir, tranquillement, *parce que les dispositions de son cœur.....* Enfin il faut avoir patience.»

En parlant, il pleurait, ses larmes étouffaient sa voix. Il m'a touchée, j'ai jugé de ses chagrins par les miens. Il m'a semblé que la violence de son caractère, l'impétuosité naturelle de ses désirs, l'habitude de les satisfaire, devaient lui faire éprouver des peines sensibles. On s'attendrit aisément sur les maux que l'on cause; mes yeux se sont mouillés malgré moi, j'ai voulu parler, je ne l'ai pu.

M. d'Estelan a vu couler mes larmes, elles ont élevé dans son cœur un mouvement très-vif; il s'est levé tout ému, tout hors de lui-même, répétant: « Allons, bon! affligez-vous, pleurez pour achever de me désoler; » et marchant à grands pas: « Je voudrais être mort, être mort, il y a dix ans. »

Je l'ai prié de se calmer, de s'asseoir, de m'écouter. Je lui ai tendu la main: « Mon cousin, lui ai-je dit, je suis bien éloignée de vous haïr, votre obstination à vouloir m'épouser, s'oppose seule à l'amitié que je me plairais à vous montrer. Renoncez à ce dessein, étouffez un désir inutile. Ne tourmentez pas cruellement une femme..... — Je vous tourmente,

Digitized by Google

moi ? s'est-il écrié avec feu, et *cruellement* encore ! Madame, ne me traitez point de cruel, je ne le souffrirai pas. Je suis bon, sensible, complaisant, j'ai même de la douceur quand on ne m'obstine pas..... Je vous tourmente, parbleu, il faut être bien femme pour voir comme cela ; » et sans me donner le temps de lui répondre : « Madame, m'a-t-il dit, tâchons de nous arranger, de ne plus nous tourmenter ni l'un ni l'autre : si la moitié de ma fortune ne vous suffit pas, je vous en assurerai l'entière jouissance, la propriété, de mon vivant, après ma mort ; vous disposerez de mes biens, de mes volontés, de moi..... Est-ce assez, m'entendez-vous ? M'allez-vous répondre.... Eh bien ! parlez, parlez donc ! Acceptez-vous ?.....» Et recommençant à courir dans la chambre, ses deux mains sur son visage : « Elle ne parlera pas, criait-il ; elle ne parlera pas ! elle pleurera tout le jour, elle dira que je la chagrine ! »

Revenant à moi, se jetant à mes pieds, priant, pleurant, répétant, « Ma belle, ma charmante cousine, aimez-moi, prononcez seulement que vous avez un peu d'amitié pour un parent qui vous adore, dites que vous m'aimeriez si vous le pouviez, je ferai tout ce que vous voudrez, j'abandonnerai le procès, la succession ; l'honneur m'engageait..... je renoncerai à tout pour vous obliger. Parlez, ordonnez, je signerai

Digitized by Google

mon désistement, je désire votre cœur et non pas l'héritage de mon père; la plus petite marque de votre amitié, de votre estime, peut-elle trop s'acheter? Dictez-moi vos volontés.» Charmée de le voir, adouci, j'allais profiter de cet heureux instant; la porte s'ouvre brusquement, madame de Martigues entre : « Eh bien! dit-elle, tout est-il d'accord, entend-il raison, avez-vous terminé? Quand s'en va-t-il? »

« Eh! de quoi vous mêlez-vous, Madame, lui a-t-il demandé? qu'est-ce que cela vous fait? — Vous me permettrez de vous dire, a-t-elle continué, que c'est bien assez de ruiner Madame; il ne faut pas l'ennuyer, l'excéder de vos mauvais propos, de votre sauvage amour : une belle passion, en vérité, elle vous sied bien! mais en bonne foi, croyez-vous qu'il soit possible de vous aimer? Quand madame de Sancerre ne serait point liée par ses promesses, par ses sentimens, à l'homme le mieux fait.....—Liée, s'est-il écrié, des promesses? que veut-elle dire? madame de Sancerre liée! elle est mariée?—Eh! je vous prie, Monsieur, a-t-elle répondu vivement, ne peut-elle l'être sans votre aveu? On devait apparemment vous attendre pour disposer d'elle? Mais comme c'est moi qui l'ai engagée..... — Elle est mariée, elle! a-t-il répété.—Eh! pourquoi non? a poursuivi l'étourdie,

Digitized by Google

ne vous dis-je pas que je l'ai engagée?» Je ne puis vous donner la moindre idée des transports, de la colère, de la fureur de M. d'Estelan. Il s'est emporté contre madame de Martigues; elle l'a durement plaisanté, raillé, impatienté, outré. Je me suis en vain efforcée de la faire taire, je n'ai pu retenir la vivacité de l'une, ni modérer la rage de l'autre; ils cherchaient tous deux les expressions les plus piquantes. Le comte est sorti, menaçant, jurant, criant, étouffant. Madame de Martignes est restée triomphante, enchantée de l'avoir chassé, persuadée qu'elle a très-bien fait de lui tout dire; jamais elle n'a voulu comprendre qu'elle me rejetait dans les embarras d'où, sans elle, j'allais sortir heureusement.

Eh, mon Dieu! que vais-je devenir? M. de Montalais, attendu à chaque instant..... mon cousin, révolté, instruit..... Je suis accablée, une position si fâcheuse, de si tristes idées, des craintes si grandes.... Que le ciel détourne de moi..... et c'est une amie, c'est madame de Martigues qui me désespère en ce moment. Adieu, plaignez-moi, je vous le dis encore: hélas! vous le dirai-je toujours?

Digitized by Google

LXIIe. LETTRE.

Eh! vite, vite, que je vous apprenne..... Je vous dépêche un courrier..... Je voudrais qu'il eût des ailes! Ai-je bien toute ma raison? Suis-je éveillée, n'est-ce point un songe? M. de Montalais est-il là? Oui, il rit, il cause avec madame de Termes..... Qu'il a l'air content, que je le suis!..... M. d'Estelan..... mon pauvre cousin! je le plains, je l'estime..... Ah! je n'espérais pas..... Mais je veux me modérer..... Je ne le puis; mon cœur est dans une émotion.... Pourtant je veux vous conter..... Écoutez, mon cher comte; écoutez-moi bien.

Ce matin, à onze heures, seule dans mon cabinet, pleurant de toute ma force, portant mes idées sur les objets les plus affligeans, on me présente une lettre du comte d'Estelan. Je l'ouvre avec effroi, je lis, je crois me tromper; jugez de ma surprise, de la révolution qu'excitent en moi ses expressions; lisez et partagez le plaisir que j'ai senti.

Lettre du comte d'Estelan.

« Votre amie est très-impertinente, ce n'est pas

Digitized by Google

votre faute. Vous êtes engagée..... Le ciel puisse m'accorder de la modération, de la patience, j'en ai grand besoin. Si je m'en croyais..... mais une fois en ma vie je veux me contraindre. Elle est très-audacieuse, très-méchante, votre amie! Vous êtes bonne, vous, belle, douce, gracieuse, même en refusant. Vous êtes ma parente, ce n'est pas à moi à vous rendre malheureuse..... C'est pour un autre que vous pleuriez..... N'importe, je me sens incapable de vous affliger. Je m'en vais tout-à-l'heure. Si je restais ici, je ne pourrais me dispenser de quereller votre amant ou votre mari, je ne sais lequel, je suis bien aise de l'ignorer, car cela ferait une grande différence et qui pourrait nous mener loin. Il est nécessaire que je parte. Si je tuais cet homme, vous ne m'en aimeriez pas davantage; s'il me tuait, cela vous séparerait peut-être : eh! qu'y gagnerais-je alors? Vous détesteriez ma mémoire, voilà tout, et votre bégueule d'amie dirait que je me serais comporté comme un sot. Je m'en vais, vous dis-je, je m'en vais à l'instant. Adieu, Madame, adieu, ma belle, mon aimable, ma très-aimable cousine. Si je cesse un jour de vous trop aimer, je reviendrai dans l'espoir d'être votre ami. Oui, vous êtes une femme adorable; mais cette petite furie! je la hais de tout mon cœur.

» Daignez accepter une légère preuve de mon af-

Digitized by Google

fection. Un parent aussi proche peut vous offrir ces bagatelles.... Mon Dieu! est-il possible qu'un autre vous soit cher? On vous disait si indifférente, j'espérais..... Allons, n'en parlons plus. J'ai bien peur de ne vous oublier jamais. Adieu, Madame, adieu, ma charmante cousine, sur ma foi, mon cœur se brise.... Je vous quitte, je ne vous verrai plus. Oh! non, je ne vous reverrai jamais, car je vous aimerai toujours. »

Un coffret du plus beau laque accompagnait cette lettre; en l'ouvrant, j'ai trouvé une renonciation en forme de l'héritage de mon oncle, deux superbes parures de diamans, un assortiment de perles de la plus belle eau, quantité de rubis, d'émeraudes et de pierres précieuses.

En voyant l'abandon des droits du comte, son présent, sa lettre, j'ai craint d'être séduite par une flatteuse illusion; est-ce une vérité, demandais-je à madame de Termes, mes sens ne m'abusent-ils point? Elle a envoyé chez le comte, il était parti à l'instant où l'on m'apportait sa lettre. A peine venait-on de m'en assurer, que j'ai vu entrer le marquis de Montalais. J'ai couru à sa rencontre, je me suis précipitée dans ses bras, j'ai osé le presser contre mon sein : « Ah! nous serons heureux, nous le serons, » me suis-je écriée, en baignant son visage de ces larmes

Digitized by Google

consolantes que la joie fait répandre. Madame de Termes lui expliquait le sujet de mes transports, lui contait l'événement qui les excitait : « Elle m'aime, lui disait-il, d'un ton tendre et animé, elle m'aime ! ah ! cette assurance suffit à mon bonheur! Que sont tous les biens du monde comparés à la certitude de lui plaire ? »

Voyez, mon cher comte, si je vous aime; c'est dans les premiers momens du retour d'un amant..... oui, d'un *amant*, chéri, adoré, que je vous écris pour vous dire.....

De Madame de Martigues.

Pour vous dire.... quoi? elle n'en sait rien, peut-être; elle est si maladroite en affaires? Où en serait-elle sans moi? à pleurer, à se plaindre du sort, à lever ses beaux yeux vers le ciel, cela n'arrangerait rien. En deux mots, j'ai terminé, moi. A présent que mes moyens ont si bien réussi, voilà M. et madame de Termes qui les examinent gravement; M. de Montalais et madame de Sancerre ne peuvent décider si ces moyens étaient bons ou mauvais. En vérité, personne ici n'a le sens commun, je ne vois que moi de raisonnable. Adieu.

Digitized by Google

Les lettres de madame de Sancerre finissent ici. Le retour de M. de Nancé termine la correspondance dont on fait part au public. Il arriva à Paris le jour même de l'heureux mariage de son amie, et fut témoin de celui de madame de Martigues. Malgré la différence de leurs caractères, ces deux aimables femmes rendirent leurs maris également heureux.

FIN DES LETTRES DE MADAME DE SANCERRE.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

DEUX JEUNES AMIES,

PUBLIÉE EN 1786.

Digitized by Google

Digitized by Google

EXTRAIT

DE DIVERS OUVRAGES.

L'*Histoire de deux Jeunes Amies* est le dernier ouvrage de madame Riccoboni : elle fut inserrée au Mercure, en 1786; l'auteur avait soixante-douze ans, lorsqu'elle composa cette nouvelle; on y retrouve la même fraîcheur dans le style que dans ses autres compositions; mais le cadre un peu trop resserré laisse plus facilement apercevoir les défauts du plan : le dénouement est romanesque, invraisemblable; une nouvelle exige plus de perfection dans ses détails qu'un roman : nous le répétons, *l'Histoire de deux Jeunes Amies* est le dernier ouvrage de madame Riccoboni : c'est son adieu au public : on ne doit pas gronder un ami que l'on ne doit plus revoir.

Digitized by Google

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

DEUX JEUNES AMIES.

CHARLES-ADOLPHE de Linange, né en Normandie, d'une famille noble, ancienne, mais peu opulente; privé de ses pareus dès sa plus tendre enfance, maître de lui-même à vingt-un ans, vendit son modique héritage, convertit en marchandises les deux tiers de sa fortune, et s'embarqua pour la Martinique où, depuis plus de trente ans, un oncle de sa mère s'était établi. Sa traversée fut heureuse : son vieux parent le reçut avec joie, et comme il n'avait point d'enfans, M. de Linange devint en peu de temps l'objet de toute sa tendresse.

Une figure gracieuse, un naturel aimable, fixèrent bientôt sur lui l'attention des créoles les plus distinguées. Huit mois après son arrivée, une jeune veuve, en l'épousant, le rendit maître de deux habitations très-vastes, dont une partie était assez mal cultivée. L'intelligence et l'activité de M. de Linange en

Digitized by Google

augmentèrent considérablement la valeur, et le mirent en état d'étendre son commerce et ses possessions.

Cinq ans après son mariage, la mort de son grand oncle tripla sa fortune. Heureux s'il eût su borner ses vœux, et suivre le plan raisonnable qu'il formait en quittant la France! Il se proposait seulement alors d'acquérir un fonds suffisant pour vivre avec aisance dans sa patrie. Peu à peu une perspective trop brillante s'ouvrit devant lui: la possibilité d'amasser des richesses lui donna le désir d'en accumuler; désir dangereux, souvent nuisible à son objet, propre à écarter du but que l'on envisage en s'y livrant. M. de Linange en fit la triste expérience. L'avidité le conduisit à laisser échapper l'instant où il pouvait assurer à jamais sa fortune et sa tranquillité.

Marié depuis dix ans, il perdit sa femme et la regretta sincèrement. Elle lui laissait une fille, seul fruit de leur union. Pendant la vie de madame de Linange, son mari n'avait osé céder à l'envie de faire élever sa fille en France: il craignait d'affliger une tendre mère, s'il la privait du plaisir de voir croître cet enfant sous ses yeux. Rien ne gênant plus sa volonté, il saisit la première occasion favorable à son dessein. Zéphirine de Linange, âgée de neuf ans, fut née en Europe par une amie de son père, que des

Digitized by Google

affaires y rappelaient. Cette amie la conduisit à Paris, et la remit entre les mains de madame de Raré, religieuse aux dames Annonciades du S. Esprit, à Popincourt, cousine-germaine de la mère de M. de Linange. A peine sortait-il de l'enfance quand elle quitta sa province ; cependant elle se souvenait de l'avoir vu, disirait beaucoup son avantage et son retour en France. M. Rémond, banquier, autrefois compagnon d'étude du père de la jeune Américaine, alors son correspondant à Paris, fut chargé par lui de fournir à madame de Raré, l'argent nécessaire à l'entretien et à l'éducation de cet enfant chéri. On le pria de ne point fixer sa dépense, M. de Linange souhaitant procurer à sa fille tout ce qui pourrait contribuer à la rendre aimable et heureuse.

La grande fortune dont Zéphirine devait jouir, unit toute la communauté dans le désir de lui attacher une jeune personne qui, en s'attirant sa bienveillance, lui devrait peut-être un jour son établissement. La maison s'en trouvait chargée par un événement assez extraordinaire. Sa position la mettait dans la nécessité de prendre le voile quand elle aurait atteint l'âge où l'on peut embrasser la vie monastique ; et ces dames craignaient de la voir contrainte à prononcer des vœux, sans vocation et sans goût pour la retraite.

Elle était de l'âge de mademoiselle de Linange, et

Digitized by Google

se nommait Clémence d'Artenay. Elle joignait à une figure attrayante, beaucoup d'esprit, un naturel doux, et cette docilité, cette attention à plaire où la dépendance accoutume, en inspirant la crainte de s'attirer un reproche. Madame de Raré consentit avec joie à cet arrangement des autres religieuses ; Clémence fut reçue dans l'appartement de mademoiselle de Linange, partagea ses études et ses amusemens. Traitée par elle comme une sœur chérie, mademoiselle d'Artenay en prit les sentimens, et rien n'altéra dans la suite ces premières dispositions de leurs cœurs.

Soigneuse de remplir les intentions de M. de Linange, madame de Raré se fit un devoir de donner à sa fille une éducation distinguée ; Zéphirine en profita. Intelligente, appliquée, elle acquit avec facilité des connaissances utiles et des talens agréables. Bien faite, jolie, gracieuse, sensible, libérale, elle devint chère à toutes les personnes dont elle se trouvait environnée. Huit années s'écoulèrent dans ce calme heureux, partage de la jeunesse et de l'innocence, calme dont on jouit sans apprécier l'inestimable avantage, connu seulement quand il n'existe plus, quand on a perdu pour jamais l'espoir de le recouvrer.

La paix de mademoiselle de Linange fut troublée

Digitized by Google

par le retard des lettres de la Martinique. Elle conservait un souvenir bien vif de son père, se rappelait avec attendrissement ses traits, ses caresses et ses bontés. Les expressions affectueuses dont il se servait en lui écrivant, entretenaient dans son cœur un désir ardent de le revoir, de se sentir encore pressée contre le sein de ce parent chéri. Par ses dernières lettres, il lui annonçait son prochain retour en France, le dessein formé d'y rester, de lui procurer un grand établissement; d'employer le fruit de ses longs et pénibles travaux à faire la félicité de l'unique objet de ses soins et de sa tendresse.

Que ces flatteuses espérances répandaient de joie dans l'ame de Zéphirine! à quelles vives douleurs la livrèrent-elles en se dissipant! Une année se passa toute entière, et plusieurs vaisseaux arrivèrent sans lui apporter aucune lettre de la Martinique. Les visites de M. Rémond, auparavant assez fréquentes, devenaient rares et courtes. Les questions sur le silence de M. de Linange l'embarrassaient; il y répondait par des propos vagues, et laissait toujours dans l'incertitude où lui-même feignait d'être, sur la cause de cet alarmant silence.

Le bon cœur de M. Rémond l'engageait seul à cacher de tristes événemens. Depuis un an M. de Linange n'existait plus; sa mort, suite des chagrins

Digitized by Google

violens que lui avait donnés le désordre de ses affaires, réduisait sa fille à l'indigence. Des déprédations de toute espèce, une maladie épidémique répandue sur ses nègres, des pertes réitérées le forcèrent à contracter des dettes immenses. Il lui restait des moyens de rétablir sa fortune : il les employait avec ardeur, quand la guerre, portant ses funestes ravages dans cette partie du globe, arrêta ses travaux, anéantit ses espérances, lui montra sa ruine inévitable, et le sort qu'elle préparait à l'enfant aimable et chéri dont l'élévation et le bonheur formaient le plan de sa propre félicité. Cette cruelle idée se présentant sans cesse à son esprit, serra son cœur, l'accabla d'une mortelle affliction, détruisit en lui tous les principes de la vie, et lui fit terminer, en peu de mois, des jours devenus si malheureux.

La vente de ses habitations, celle de ses effets, ses fonds rassemblés suffirent à remplir ses engagemens, mais il ne resta rien. Depuis quinze mois Zéphirine devait à M. Rémond l'aisance dont elle jouissait encore. Il eût pu soutenir sans se gêner sa dépense nécessaire; mais madame de Raré semblait se plaire à l'étendre, à l'augmenter chaque jour : elle remplissait son appartement de meubles inutiles et chers, lui faisait porter les plus riches étoffes, lui entretenait plus de femmes que son service n'en exigeait,

Digitized by Google

et lui laissait la liberté de donner beaucoup. M. Rémond sentait le besoin d'arrêter sa prodigalité, de l'avertir du changement arrivé dans la situation de son élève : vingt fois il se rendit au couvent avec le dessein de parler ; mais prêt à s'expliquer, l'idée de la douleur qu'il allait exciter, le retenait, l'engageait à retarder encore ce fatal éclaircissement ; sa tendre compassion lui faisait souhaiter d'attendre des circonstances plus favorables au désir qu'il avait d'adoucir en partie une découverte si désespérante.

Séparé depuis long-temps de M. de Linange, cet homme honnête conservait le souvenir d'un léger service reçu de cet ami dans sa jeunesse. L'état présent de sa fille lui inspirait l'envie de reconnaître ce service en obligeant la jeune orpheline ; mais embarrassé alors par des pertes récentes, par des doutes sur deux maisons de commerce dont la solidité l'intéressait ; dégoûté des affaires et s'arrangeant pour les quitter, il venait d'acheter une terre dans sa province, avec le dessein de s'y retirer : cette acquisition le mettait à l'étroit pour le moment, et ne lui permettait pas de disposer de ses fonds au gré de ses désirs.

Pressé par les instances de madame de Raré, il rêvait un jour au moyen d'éluder encore cette triste explication, quand on lui remit ses lettres d'Espagne. Son correspondant de Cadix l'informait du retour

Digitized by Google

d'un vaisseau dont on croyait depuis deux ans la perte certaine. Il venait d'arriver chargé d'une riche cargaison. Le bénéfice de M. Rémond sur sa part des marchandises apportées, montait à plus de cent mille livres : ce profit inattendu le surprit. Le retour de ce vaisseau lui parut un bienfait de la Providence ; et l'instant où elle le ramenait, une marque de sa bonté pour mademoiselle de Linange. Déterminé à partager ce profit avec elle, il se rendit au couvent, fit prier madame de Raré de venir seule au parloir ; et rompant enfin un silence gardé si long-temps, et par de si louables motifs, il lui apprit les désastres arrivés à la Martinique, la mort de son parent, et la situation cruelle où sa fille se trouvait réduite.

Consternée d'un événement qu'elle avait craint sans en prévoir les suites, madame de Raré, les yeux baignés de larmes, les mains jointes, élevées, semblait, en l'écoutant, implorer le secours céleste pour la malheureuse orpheline dont toutes les espérances s'évanouissaient à jamais. Après un instant de silence, elle s'écria : « O ma chère Zéphirine ! que ferez-vous ? que deviendrez-vous ? » Et regardant M. Rémond : « Quoi, lui dit-elle, vous êtes sûr de son entière ruine ? quoi, l'héritière de tant de riches habitations, ne possède rien, n'attend rien ? quoi, monsieur, elle n'a pas même la modique

Digitized by Google

somme nécessaire pour consacrer ses jours dans cette maison ? elle est sans appui, sans asile, sans ressources, abandonnée à toutes les horreurs de l'extrême pauvreté ? »

« Non, madame, non, répondit M. Rémond; sa position est fâcheuse, mais elle n'est pas si cruelle. Cessez de vous affliger à cet excès. Aidée de vos conseils et de sa raison, si mademoiselle de Linange peut, sans trop de regret, cesser d'envisager un brillant avenir, se contenter d'être à l'abri du besoin et de la dépendance, on la met en état de continuer à vivre sous vos yeux, avec un revenu très-borné, il est vrai, mais suffisant pour ne pas la contraindre à prendre le voile, ou à contracter d'humiliantes obligations. » Tirant alors de son porte-feuille plusieurs billets : « Voici, madame, continua-t-il, des effets appartenant à mademoiselle de Linange. Un ami de son père m'a chargé de les lui remettre, et d'en payer le montant. Il se trouvera heureux si vous daignez les accepter pour elle, sans chercher à le connaître. » En parlant, il passait les billets du côté de madame de Raré, et l'interrompant à sa première question sur cet ami, il la pria de lui laisser garder un secret confié à sa foi.

Peu de momens auparavant, madame de Raré se

Digitized by Google

serait vivement affligée de voir la fortune de sa parente bornée à un fonds de cinquante mille livres. Ce qu'elle venait d'apprendre lui fit paraître cette somme considérable ; elle en marqua sa reconnaissance à M. Rémond. En vain s'efforça-t-il de détourner ses idées : elles se fixèrent sur lui. « Je n'insisterai point, monsieur, lui dit-elle, sur un aveu de votre part ; je ne vous priverai point de la satisfactiou de vous montrer aussi modeste que généreux ; je ne vous remercierai point d'assurer la subsistance d'une infortunée ; mais puissent ses vœux et les mieus attirer les bénédictions du ciel sur la noble créature dont vous taisez le nom ! puisse ce bienfaisant ami de mon malheureux parent, n'éprouver jamais l'amertume de la douleur, ou, s'il en ressent un instant l'atteinte, que toutes les puissances célestes répandent alors dans son ame la douceur consolante dont il vient de pénétrer la mienne ! »

Touché de cette effusion du cœur de la religieuse attendrie, M. Rémond la pria de moins exalter ce service. Après avoir pris avec elle des arrangemens sur l'emploi des cinquante mille livres, il la quitta, soulagé par l'aveu qu'il venait de faire, et content de s'être trouvé le pouvoir de remplir les devoirs de l'amitié.

L'espèce de calme où il laissa madame de Raré,

Digitized by Google

dura peu. Dans le premier accablement où l'avaient jeté de si funestes nouvelles, le présent de M. Rémond lui semblait une ressource suffisante; mais la réflexion lui peignit bientôt Zéphirine réduite au simple nécessaire, privée de l'espoir d'une grande alliance, du rang, de l'éclat que donne la fortune, contrainte de passer ses jours dans la retraite, sans pouvoir à l'avenir s'y procurer les agrémens propres à en écarter le dégoût et l'ennui. Ces considérations faisaient couler ses larmes, pendant qu'elle marchait lentement vers le jardin, où l'attendait mademoiselle de Linange. La voyant accourir à sa rencontre, elle baissa son voile, et sans répondre à ses inquiètes questions, elle la prit par la main, la conduisit au cœur, où personne n'était en ce moment: là, se prosternant avec elle au pied de la grille, « O ma chère Zéphirine! lui dit-elle d'une voix étouffée par ses pleurs, soumettez-vous à la volonté du ciel: il vous éprouve. Vous n'avez plus de père, plus de possessions, plus d'espérances! Abandonnée au soin de la Providence, bénissez sa vigilante bonté: elle vient de pourvoir à vos plus pressans besoins. Priez, ma fille, priez pour votre père, priez pour vous; demandez au Tout-puissant l'oubli de votre bonheur passé, et la force de soutenir les traits de l'adversité. »

Mademoiselle de Linange entendit à peine les der-

Digitized by Google

nières paroles de madame de Raré; saisie d'une vive douleur, elle répéta faiblement : « Je n'ai plus de père ! ah, Dieu ! je n'ai plus de père ; » et perdit la connaissance et le sentiment.

Revenue d'un long évanouissement, retournée chez elle, des larmes abondantes soulagèrent un peu l'oppression de son cœur. Elle surprit madame de Raré, par la modération de ses regrets sur la perte de ses héritages : plus touchée de la mort de son père que du renversement de sa fortune, elle ne pleurait point des biens dont son éducation ne lui avait point appris à connaître tous les avantages. Peu d'idée du monde, de ses usages, de ses préjugés, du prix qu'il attache aux grandeurs, à la richesse, la rendait moins sensible au changement de sa position. Le bienfait du généreux ami de son père ne l'humilia point : aucun mouvement d'orgueil n'affaiblissant sa reconnaissance, elle ne devint point un sentiment pénible pour son cœur; elle se prêta sans répugnance aux réformes indispensables qu'exigeait sa situation présente, se vit ôter ses femmes, ses maîtres; passa d'un très-bel appartement dans un fort petit; abandonna un joli jardin où elle se plaisait à faire cultiver des fleurs, et s'amusait du soin d'une volière. Aucune de ces privations ne lui arracha la plus légère plainte; mais sa fermeté cessa de se soutenir, quand madame de Raré lui montra le dessein de chercher une autre protec-

Digitized by Google

trice à mademoiselle d'Artenay, l'événement ne lui permettant plus de remplir à son égard ses premières intentions. La seule idée de se séparer d'une compagne si chère, fit jeter des cris de douleur à la sensible Zéphirine. « Laissez-moi mademoiselle d'Artenay, laissez-la moi, répétait-elle toute en pleurs à madame de Raré. Mon infortune n'a pas altéré son amitié; elle consent à partager mon sort : si mon revenu ne suffit pas pour toutes deux, nous l'augmenterons par un travail assidu ; ces beaux ouvrages en broderie, que j'aimais tant à faire pour les donner, m'occuperont plus agréablement encore, quand leur produit me conservera la douceur de vivre avec Clémence. » Mademoiselle d'Artenay, plus attachée à Zéphirine depuis qu'elle la voyait malheureuse, mêla ses larmes aux prières de sa tendre amie, et madame de Raré ne put refuser à ces aimables filles un satisfaction si ardemment souhaitée.

Comme au temps de sa prospérité, mademoiselle de Linange, généreuse et modeste, ne tirait aucune vanité de sa fortune, elle n'avait jamais blessé l'orgueil ni excité l'envie des compagnes de sa retraite. Prompte à les obliger, à prévenir leurs désirs, la perte de ses espérances ne lui fit point éprouver de leur part ces froideurs mortifiantes, cette espèce de dédain, que trop souvent la disgrâce entraîne à sa

Digitized by Google

suite. On la plaignit, on la rechercha, on s'occupa du soin de la consoler, de la distraire ; et sa noble résignation, après un si grand revers, la rendit l'objet de l'estime et des égards de toute la maison.

Insensiblement mademoiselle de Linange recouvra cette tranquillité d'esprit qu'un fâcheux événement interrompt et ne détruit pas, quand on ne peut s'accuser de s'être attiré son malheur. Si la perte de son père excitait encore ses larmes, celle de sa fortune semblait entièrement effacée de son souvenir. Madame de Raré s'en occupait davantage : elle ne s'accoutumait point à voir Zéphirine dans une situation si différente de l'état brillant où elle l'avait longtemps envisagée. Les personnes qui ont volontairement renoncé aux pompes du siècle, ne sont pas toujours les moins frappées de la considération attachée à l'opulence, aux titres, à l'éclat des vanités mondaines ; peut-être, en les prisant beaucoup, trouvent-elles un plaisir secret à s'exagérer le sacrifice qu'elles en ont fait.

Délicate, faible, attaquée de plusieurs infirmités, en s'abandonnant trop à de sombres réflexions, madame de Raré tomba dans une noire mélancolie ; de violens accès de vapeurs s'y joignirent, son esprit s'altéra comme sa santé : peu de mois la réduisirent à cet état d'enfance et d'ineptie, où la nature semble

Digitized by Google

n'agir encore que pour dégrader l'être malheureux et dépendant, soumis par elle à cette triste et humiliante condition.

Pénétrée de ce cruel accident, mademoiselle de Linange, assidue près d'elle, lui rendit les soins les plus attentifs et les plus affectueux. Pendant dix mois, elle ne la quitta pas un seul instant; et elle s'en vit privée pour jamais avec cette douleur, ce regret dévorant que fait sentir l'éternelle séparation d'une amie dont on se reproche d'avoir innocemment causé les chagrins, aigri les maux, en répandant l'amertume dans son cœur.

Clémence et elle pleurèrent long-temps madame de Raré. Le souvenir de ses souffrances, la certitude du bonheur que ses vertus lui assuraient à jamais, les consola peu à peu. Zéphirine commençait à recouvrer sa paix intérieure, quand un bien petit événement troubla ce calme renaissant, ouvrit son esprit à de nouvelles idées, son cœur à une sorte d'agitation et d'inquiétude, dont sa retraite semblait devoir la garantir pour toujours.

Aglaée d'Alérac, entrée au couvent peu de temps après Zéphirine, lui avait montré beaucoup d'attachement. Ses préférences pour elle étaient même devenues plus marquées et plus obligeantes depuis la mort de M. de Linange. Cette jeune demoiselle

Digitized by Google

fut retirée du couvent et mariée avec le comte de Nancé : six semaines après son mariage, elle se fit un plaisir de donner aux amies qu'elle venait de quitter, une espèce de petite fête, dont toute la communauté pût partager l'amusement. C'était une magnifique collation, précédée et suivie d'un concert de voix et d'instrumens, exécuté par les plus habiles musiciens. Clémence et Zéphirine, suivies de plusieurs jeunes personnes, sortirent pour être avec la comtesse dans un parloir du dehors, pendant que les religieuses et les pensionnaires se succédaient tour à tour dans le parloir intérieur.

Le concert était fini, les musiciens congédiés, lorsque le comte de Nancé, revenant de la chasse avec le marquis de Mussidan, son ami, lui proposa d'aller surprendre sa femme au milieu de la joie enfantine où elle devait se livrer en ce moment. Le marquis y consentit. A cent pas du monastère, M. de Nancé arrêta sa voiture, en descendit, entra dans la cour, défendit aux gens de la comtesse de l'avertir, et s'avança sans bruit vers le parloir où elle était. Près d'y entrer, il se retint, craignant d'interrompre une personne qui chantait en s'accompagnant sur la harpe.

La voix douce, sonore et légère de cette personne, fixait les deux amis à leur place, et les faisait sou-

Digitized by Google

haiter de l'entendre long-temps. L'air fini, madame de Nancé voulant appeler une tourière, jeta les yeux vers la porte, vit son mari, se leva, courut à lui, le prit par la main, et le présenta d'un air riant et satisfait à toutes les dames qui se trouvaient au parloir.

Pendant les complimens d'usage sur l'heureux assortiment des deux époux, le marquis de Mussidan cherchait des yeux la chanteuse dont les sons séduisans venaient de lui causer tant de plaisir. La place où il voyait mademoiselle de Linange, sa harpe encore devant elle, la distinguaient assez. Il s'avança vers elle dans le dessein de louer la beauté de sa voix, mais en l'approchant, son admiration changea d'objet. La contenance noble et modeste de Zéphirine, les grâces répandues sur toute sa personne ; cet air imposant que donnent la candeur et l'innocence, quand elles se peignent sur un visage aimable, étonna le marquis ; il oublia ce qu'il voulait lui dire, et ses expressions lui prouvèrent seulement la surprise où le jetait l'assemblage de tant de charmes réunis en elle.

Accoutumée à ce langage flatteur, une femme élevée dans le monde y eût sans doute fait peu d'attention. Mademoiselle de Linange l'entendait pour la première fois : elle ne l'écouta point avec indiffé-

Digitized by Google

rence. Une sorte de plaisir qu'elle n'avait jamais senti, se mêlait à l'embarras d'y répondre : frappée de la figure attrayante de M. de Mussidan, elle ne put se défendre de lui donner intérieurement une partie des louanges qu'il venait de lui prodiguer.

M. de Nancé s'empressa d'adresser des complimens polis à l'amie de la comtesse. La conversation devint vive et enjouée. Mademoiselle de Linange parla peu ; mais son air attentif et satisfait, montrait combien elle s'en amusait. Le moment vint où il fallait se séparer. Madame de Nancé ne pouvait se résoudre à quitter Zéphirine. Toutes deux s'attendrirent en se disant adieu. La comtesse partait dans quinze jours pour Nancé; elle avait déjà montré à ses deux amies le plus grand désir de les y mener : elle pria son mari de l'aider à obtenir d'elles cette faveur. Clémence parut très-disposée à faire ce voyage; mademoiselle de Linange n'ayant aucune raison de se refuser à de pressantes, à d'affectueuses invitations, s'y rendit. Non-seulement elle promit d'aller à Nancé avec la comtesse, mais elle consentit à y passer tout le temps qu'elle-même comptait y rester. Le comte, sa femme et le jeune marquis s'éloignèrent à regret. Les deux solitaires rentrèrent dans la maison; mademoiselle d'Artenay fort occupée de la petite fête et du voyage projeté; Zéphirine [illegible]veuse, se rappelant avec

Digitized by Google

une sorte d'émotion tout ce que l'on avait dit, s'étonnant encore des expressions de M. de Mussidan, prenant un plaisir secret à se les répéter, à les graver dans sa mémoire, à se retracer ses traits, l'air doux et animé de sa physionomie, et le son touchant de sa voix pendant qu'il lui parlait.

Au temps prescrit, la comtesse alla chercher au couvent ses deux amies, et prit avec elles la route de Normandie. Tout sur cette route attirait et charmait leurs regards : la vue des terres cultivées, des troupeaux épars dans la campagne ; les villages, leurs habitans ; les bois, les eaux semblaient leur donner des idées et des sensations nouvelles. A leur arrivée, l'aspect riant et magnifique du château, la foule des villageois accourant de toutes parts pour voir la comtesse, les acclamations dont ils firent retentir l'air en l'apercevant, mêlèrent le mouvement d'une joie douce et tendre, à l'émotion qu'éprouvaient deux cénobites accoutumées dès leur enfance à la triste uniformité du cloître, et goûtant, pour la première fois, le plaisir attaché à la variété des objets.

Le maréchal du Plessis, père de M. de Nancé, venait, en le mariant, de lui donner cette superbe terre. Peu de jours avant le départ de son fils, il s'y était rendu avec le marquis de Mussidan, pour y préparer une fête champêtre dont il voulait amuser

Digitized by Google

la comtesse à son arrivée. Cette fête commença au moment où elle entra dans l'avenue du château, fut très-agréable, dura le reste du jour, et même une partie de la nuit. Mais elle devint fatale à celui qui la donnait, en réveillant dans le fond de son cœur une sensibilité dont il se flattait d'avoir pour jamais amorti la dangereuse activité.

Le maréchal du Plessis, né tendre, susceptible d'une passion vive et constante, n'avait pas eu sujet de s'applaudir d'un lien formé par la plus sincère affection. Jeune encore quand il perdit sa femme, il s'attacha plusieurs fois. Souvent favorisé, rarement heureux, toujours trompé, il résolut de se défendre contre l'amour, en adoptant tous les goûts, en s'appliquant à toutes les études propres à occuper assez l'esprit pour bannir du cœur ce besoin d'aimer, que fait sentir le loisir et l'inaction. Il avait quarante-six ans quand il unit son fils unique à mademoiselle d'Alerac. Grand, bien fait, il joignait à de beaux traits une physionomie ouverte, animée, et cet air qui plaît, inspire la confiance et fait naître l'amitié. Son humeur était égale, son esprit un peu porté vers la raillerie, mais un naturel doux, obligeant, modérait ce penchant; il badinait, il n'offensait pas. Possesseur d'une grande fortune, il se montrait magnifique dans sa dépense; mais une sage économie lui

Digitized by Google

donnait les moyens d'en employer une grande partie à de nobles usages. Estimé, chéri, recherché, il jouissait d'une paix qu'il croyait inaltérable, quand madame de Nancé la troubla, en offrant à ses yeux un objet également capable d'augmenter son bonheur ou de le détruire.

Charmée de devoir à l'attention du maréchal un divertissement où elle ne s'attendait pas, la comtesse voulut en marquer sa reconnaissance, en montrant tout le plaisir qu'il lui donnait. Bientôt elle unit sa voix aux chants rustiques des jeunes villageoises. Zéphirine l'imita. Mademoiselle d'Artenay se mêla parmi les danseuses, et développa tant de grâces en se livrant à cet exercice, qu'elle fixa sur elle les regards du maréchal et s'attira son admiration. En considérant ses traits, son air, l'aisance de ses mouvemens, il se rappela une de ses nièces qu'il avait beaucoup aimée, et dont la mort prématurée excitait encore ses regrets : plus il considérait Clémence, plus il se sentait frappé de cette ressemblance. Il fit observer à son fils ce singulier effet du hasard, et s'en occupa tout le soir.

Les premiers jours se passèrent à parcourir les jardins, le parc; à visiter les bosquets, les grottes; à voir les cascades : on ne se lassait point d'admirer les agrémens de cette charmante habitation; et l'air

Digitized by Google

parfumé par les lilas, les jacinthes et les narcisses, augmentait encore le plaisir de ces longues promenades.

On était alors au commencement du printemps, saison choisie exprès par le comte de Nancé, pour éviter les importuns que l'automne l'eût forcé de recevoir. Vraiment touché des attraits de sa jeune compagne, il voulait jouir sans contrainte de la douceur d'être avec elle, de lui prouver sa tendresse, de se montrer uniquement occupé du soin de l'amuser et de lui plaire. Un même sentiment remplissait le cœur de la comtesse, l'assiduité de son mari près d'elle, lui faisait aimer le séjour de Nancé, et redoublait à ses yeux les beautés que la nature renaissante offrait de toutes parts à sa contemplation.

De ces six personnes, convenues de passer ensemble plusieurs mois à la campagne, deux y goûtaient une félicité parfaite. Mademoiselle d'Artenay, n'éprouvant aucune altération dans sa façon habituelle d'envisager les objets, s'amusait de tout. Le reste de la petite société s'abandonnait à des idées inquiètes, à de fâcheuses réflexions, formait des vœux, s'avouait qu'ils étaient indiscrets : la crainte, le désir, d'inutiles regrets occupaient des cœurs sensibles; ils s'efforçaient de cacher leur trouble, et quelquefois en laissaient échapper des marques visibles.

Digitized by Google

Depuis l'arrivée de la comtesse, le maréchal ne se trouvait plus dans cette disposition d'esprit qui, depuis plusieurs années, le rendait paisible et heureux. En croyant chercher l'image d'une parente sur le visage aimable de mademoiselle d'Artenay, il s'était imprudemment livré au plaisir de la regarder. Chaque instant, ce plaisir devenait plus doux, plus attachant. Mille qualités solides, de l'esprit, de l'enjouement, de la sensibilité, changèrent l'attention du maréchal en un intérêt si vif, qu'il ne put se méprendre aux mouvemens de son cœur ; il rougit de sa faiblesse, s'en alarma, se promit de vaincre une passion si contraire à son repos, d'éviter le danger en modérant ses empressemens pour Clémence, en la regardant moins, en se privant de son entretien ; mais un attrait irrésistible le conduisait toujours sur ses pas, le forçait à la chercher. Flattée du soin qu'il prenait de l'amuser, de l'instruire, mademoiselle d'Artenay aimait à se promener avec lui, à profiter de ses connaissances. Il lui faisait remarquer une infinité de petites créatures qu'elle foulait sous ses pieds, sans soupçonner leur existence ; il lui apprenait leurs habitudes et leur apparente destination dans la nature. En l'écoutant, l'attentive écolière fixait sur lui des yeux si beaux ; une sensibilité si vraie, si animée, se peignait sur tous ses traits, les rendait si

Digitized by Google

touchans, que le maréchal, oubliant ses projets de résistance, s'abandonnait tout entier au penchant de son cœur, et quelquefois se sentait prêt à l'avouer.

L'impression que mademoiselle de Linange avait faite sur le marquis de Mussidan, le jour de la petite fête du couvent, devint à Nancé une passion très-vive. Sensible pour la première fois, sans espérance de rendre son amour heureux, il s'affligeait d'être jeune, d'être riche, d'être le chef d'une illustre maison. Dépendant des volontés de son tuteur, résisterait-il pendant trois années aux projets formés par ce respectable parent, refuserait-il une femme donnée et présentée de la main du chevalier de Mussidan ? Dans ces circonstances, oserait-il avouer son penchant, montrer à mademoiselle de Linange le désir de lui plaire ? L'offre de son cœur offenserait cette fille aimable et délicate, que l'inégalité de leur fortune séparait à jamais de lui : elle le craindrait, elle le fuirait peut-être. Pourquoi risquer de perdre la douceur de son entretien, de se voir traité par elle comme un ami ? Sans cesse occupé de ces idées, toujours plus amoureux, plus chagrin, M. de Mussidan soupirait, se taisait; mais ses regards étaient si expressifs, ses soins si marqués, qu'il fallait toute l'inexpérience d'une jeune personne élevée loin du monde, pour attribuer

Digitized by Google

à la simple politesse, ou aux égards de l'amitié les plus tendres empressemens de l'amour.

Mademoiselle de Linange avait aussi des peines secrètes ; elle ne se sentait plus ni paisible, ni satisfaite de son sort. En trouvant à Nancé M. de Mussidan, sa présence lui avait causé une douce émotion : l'habitude de le voir ne diminua pas les mouvemens involontaires dont elle se demandait en vain la raison. Quand elle le rencontrait inopinément, une palpitation violente agitait son cœur. Souvent on s'entretenait devant elle du chevalier de Mussidan : le Maréchal souhaitait son retour, riait des affaires qui le retenaient à Marseille, sans les particulariser, et plaignait le marquis d'attendre si long-temps un parent dont le premier soin en arrivant serait de le marier. Il nommait toutes les maisons, toutes les personnes où le choix de son oncle devait s'arrêter. Ces discours rappelaient à mademoiselle de Linange le temps où madame de Raré envisageait pour elle des titres, des grandeurs. Cette fortune, perdue deux ans auparavant avec tant de résignation, lui parut alors le bien le plus désirable ; elle regretta ses brillantes espérances, se sentit humiliée de n'être plus au rang de ces riches héritières nommées par le maréchal ; elle se repentait d'avoir quitté sa retraite. Tout à Nancé lui retraçait sa première opulence, mettait sans

Digitized by Google

cesse sous ses yeux l'objet d'une mortifiante comparaison. La profonde tristesse du marquis redoublait ses chagrins, l'inquiétait, la touchait : elle n'osait lui en demander la cause. Tous deux sensibles, tous deux timides, tous deux attentifs à leurs moindres mouvemens, se promenaient en silence pendant des heures entières : de longs soupirs vainement retenus, s'échappant à la fois, semblaient les avertir qu'un même sentiment oppressait leurs cœurs ; ils se regardaient, soupiraient encore, et souvent prêts à se parler, à s'interroger mutuellement, ils se quittaient, comme si une sorte de crainte les forçait à se séparer.

Deux mois se passèrent sans changer la situation de ces six personnes. Le maréchal, réfléchissant sur la sienne, sentit la nécessité de prendre un parti. Mademoiselle d'Artenay lui devenait tous les jours plus chère. Sa candeur, son ingénuité relevaient ses charmes à ses yeux ; elle montrait du plaisir à le voir, à l'entendre : peut-être l'aimait-elle dans l'innocence de son cœur ; quel attrait offrait cette idée à l'ame tendre du maréchal ! la flatteuse espérance d'être un époux heureux, la perspective d'un bonheur longtemps souhaité. Mais combien de considérations s'opposaient au désir d'en jouir ! Le monde, les convenances, son rang, tant de disproportion dans l'âge, dans l'état, exigeaient le sacrifice d'une passion

Digitized by Google

qui l'exposerait à la censure, peut-être même au ridicule. Il se le dit avec douleur, mais il s'imposa courageusement cet effort. Résolu d'immoler son amour à sa raison, il se permit la douceur consolante de prouver à mademoiselle d'Artenay, sous les apparences de l'amitié, les sentimens qu'il lui cachait; il voulut la rendre indépendante, et même lui donner le pouvoir de reconnaître la généreuse affection de son amie en l'obligeant à son tour.

Il venait d'hériter d'une jolie terre à six lieues de Paris; elle était affermée onze mille livres. Le château, bien situé, bien bâti, en rendait le séjour commode et agréable. Le goût de mademoiselle d'Artenay pour les amusemens champêtres lui persuada qu'elle et sa compagne y vivraient heureuses. Il fit part à M. et à madame de Nancé de ses intentions : elles n'étaient pas de leur ôter la propriété de cette terre, mais de la donner à vie à mademoiselle d'Artenay, en assurant à son amie une moitié du revenu, si elle lui survivait. Non-seulement le comte et la comtesse approuvèrent ce projet bienfaisant du maréchal; mais ils en montrèrent beaucoup de joie. On se promit de garder le secret, de faire tout préparer pour leur réception chez elles, et de les conduire dans leur château, quand elles croiraient retourner au couvent. Comme ce don exigeait des formalités, le maréchal

Digitized by Google

fit plusieurs questions à madame de Nancé : elle ne put y satisfaire ; entrée au couvent plusieurs années après Clémence, elle se ressouvenait très-confusément des particularités relatives à l'abandon où cette jeune personne se serait trouvée, sans l'extrême bonté des religieuses ; mais elle se rappela que la supérieure conservait une espèce de procès-verbal fait dans le temps où cet abandon parut constaté, et tout de suite elle écrivit à cette dame, pour la prier de lui en envoyer une copie.

Le maréchal se disposait à donner à ses gens d'affaires les ordres convenables à ses desseins, quand on lui remit un paquet assez gros : il reconnut la main du chevalier de Mussidan, l'ouvrit, et trouva d'abord cette lettre.

A Marseille, lundi 17 juin 17**.

« S'il était possible de se brouiller avec un ami dont les sentimens, éprouvés depuis vingt années, ont mérité ma plus sincère affection, je vous prierais de ne jamais m'écrire. Votre obstination à me croire *très-extraordinaire*, capable d'un *attachement bizarre*, d'une constance *plus bizarre* encore ; vos continuelles railleries sur l'objet attristant qui me retient ici, me fâchent, m'impatientent, aigrissent mes cha-

Digitized by Google

grins. Je me flatte de vous faire changer de style, en vous dévoilant les motifs de cette conduite si *étonnante*, si propre à vous persuader de ma *surprenante singularité*.

» Pendant votre séjour à Marseille, mes assiduités auprès d'une fille privée de sa raison, tant de moyens essayés à grands frais pour rappeler cette raison égarée, vous ont prouvé, dites-vous *le vif intérêt qui me lie à elle :* ah, oui, un intérêt bien vif, un intérêt bien cher me lie à cette infortunée !

» L'aliénation de son esprit me cache un secret important ; le bonheur ou le malheur du reste de ma vie dépend de la découverte de ce secret. Actuellement fort malade, près de terminer ses jours, un dernier effort de la nature peut, dit-on, lui rendre une lueur de raison ; l'espoir d'en être reconnu, de recevoir un éclaircissement si long-temps désiré, me retient depuis huit mois auprès de cette fille agitée, souffrante, objet de vos plaisanteries, celui de ma tendre compassion, de mes cruelles inquiétudes.

» Sur combien de fausses opinions vous fondez un indiscret badinage ! Vous m'avez toujours vu, dites-vous, me *détourner du sentier que je devais suivre.* Indifférent dans ce temps de la vie où *les passions maîtrisent tous les hommes*, je m'obstinais *à fuir les plaisirs*, à me livrer à de vaines études, à vouloir

Digitized by Google

prononcer mes vœux, quand déjà riche par des héritages, la mort de mon frère aîné, le faible tempérament du second semblaient devoir me rendre le chef de ma maison. J'ai refusé *de resserer les nœuds de notre amitié en m'unissant à votre sœur.* En convenant de tous ces faits, je vous demande où vous trouvez la certitude d'un *attachement bizarre.* Est-ce dans une indifférence qu'il est facile de feindre ? n'ai-je pu affecter de l'éloignement pour des liens proposés, et quand vous me pressâtes d'en prendre, saviez-vous si je n'en avais pas déjà formé?

» Toutes vos suppositions vous autorisent-elles à transformer en une espèce d'aventurière, une fille dont vous connaissez à peine le nom ? Mademoiselle d'Arcy n'a-t-elle pu vivre en Espagne, revenir en France, sans que *l'amour* l'ait conduite dans une contrée ou ramenée dans l'autre? Avec tant d'humanité, une ame si compatissante, si généreuse, comment jugez-vous avec cette légèreté, des mœurs et du caractère d'une personne qui vous est parfaitement étrangère, dont on ne vous a jamais parlé ? Son histoire est bien simple, et n'exige pas un long récit. La reconnaissance, l'amitié, la justice me forcent à vous en instruire.

» Née à Marseille, de parens estimés, orpheline à six ans, ruinée par la perte d'un procès, elle trouva

Digitized by Google

une généreuse amie. Madame de Mauni, quittant Marseille pour habiter Paris avec un banquier de cette ville, qu'elle venait d'épouser, se chargea de la petite orpheline, lui donna une excellente éducation et la traita comme sa propre fille. Devenue veuve, appelée en Espagne par un riche parent de sa mère établi à Carthagène, qui, vieux et sans enfans, désirait la mettre à la tête de sa maison, elle se rendit auprès de lui avec son élève, alors âgée de quinze ans. Elle en passa trois chez ce parent, dont la mort augmentant considérablement sa fortune, lui fit désirer de retourner à Marseille, et d'y fixer son séjour. Elle y ramena sa jeune amie. Des circonstances que vous connaîtrez, engagèrent madame de Mauni à se priver d'elle pendant plus de cinq ans, à lui permettre d'habiter près de Paris une agréable campagne. Que j'étais heureux quand elle y vivait! Temps à jamais cher à ma mémoire, vous ne pouvez renaître, vous ne pouvez être oublié! Un seul objet était capable d'adoucir l'amertume de ma perte, de mon irréparable perte; il m'est ravi: j'ignore s'il existe encore, et chaque instant peut m'ôter la faible espérance qui me retient ici.

» Voilà ces voyages que votre imagination vous a peints comme très-amusans. Ni moi, ni personne n'a enlevé de la France, n'a enlevé de l'Espagne cette

Digitized by Google

fille infortunée. Ses mœurs, son esprit, ses sentimens, son malheur, doivent vous donner un regret véritable de l'avoir choisie pour l'objet des plaisanteries dont vous ne cessez de remplir vos lettres.

» C'est en s'abandonnant à cette légèreté d'idées et de jugemens, que, sans être ni malin ni méchant, on se permet dans la société de répandre des faits absurdes, des aventures ridicules. Il faut soutenir, animer la conversation. Tout sujet paraît bon, s'il peut amener un conte plaisant. Que de sacrifices on fait à cette nécessité de parler et d'amuser ! Je ne vous soupçonne point d'avoir brillé dans un cercle par le récit de ma prétendue bizarrerie ; je vous connais trop pour le croire. C'est au fond de votre cœur que vous avez ri des travers d'un ami. Le mien est blessé de l'erreur où vous êtes. Lisez dans le petit cahier que je joins à ma lettre, une partie de mes secrets : l'autre vous sera remise avant peu. Adieu : soyez sûr de mon amitié, et rendez enfin justice à mes sentimens. »

Le maréchal, vivement touché des expressions du chevalier de Mussidan, ne pouvait se pardonner d'avoir aigri les peines d'un ami. Il ne concevait pas comment un simple badinage lui attirait des reproches si sérieux. Il en chercha la cause dans les

Digitized by Google

feuilles qui accompagnaient cette lettre, et trouva ce qui suit :

« Vous savez que mes études finies, le commandeur de Pieunes, mon oncle maternel, me conduisit à Malte. Je fis mes caravanes, et après les avoir terminées, je me préparais à revenir en France, quand le commandeur m'arrêta par la proposition de partager avec lui la gloire et les dangers d'une expédition méditée depuis plusieurs mois, et confiée à son habileté reconnue. J'acceptai avec joie cette invitation. L'entreprise était hardie, et même téméraire. Elle réussit, et l'on en dut le succès au courage et à la prudence du commandant. J'eus le bonheur de me distinguer sous ses yeux; mais au moment où le combat cessait, je fus blessé. Pendant plusieurs jours on craignit pour ma vie. Notre escadre reprit la route de Malte; mais les vents contraires ne permettaient pas de la suivre. La mer m'incommodait fort. Un gros temps sépara nos vaisseaux : après une longue tourmente, celui de mon oncle fut jeté sur les côtes d'Espagne, où nous abordâmes difficilement. Le commandeur prit terre à Carthagène, et me fit porter chez don Ramire Herrera, homme distingué par sa naissance, par une réputation de bravoure et d'intrépidité dont il avait donné des preuves dans la marine de Sa Majesté catholique. Mon oncle le con-

Digitized by Google

naissait et l'estimait depuis long-temps. Il me confia à ses soins. Forcé de remettre à la voile, il me donna un chirurgien de son vaisseau, joignit à mon valet de chambre un des siens qui m'était très-attaché, me recommanda fortement à don Ramire, et me laissa au milieu de tous les secours nécessaires à mon état.

» Pendant près d'un mois, je vis seulement don Ramire et les personnes de sa maison qui pouvaient m'être utiles. Il était veuf, avait trois filles, encore très-jeunes, et deux nièces un peu plus âgées. L'aînée, nommée dona Louise, fille de son propre frère, dépendait absolument de lui par le testament de son père et par la médiocrité de sa fortune. La seconde, née d'une sœur de don Ramire, avait ses parens au Mexique, et pouvait devenir un parti très-riche. Dona Louise, promise à un comte sicilien, alors à Naples, pour y terminer d'importantes affaires, devait être mariée au retour de son amant. Moins rigide qu'on ne l'est ordinairement en Espagne, don Ramire accordait assez de liberté à ces jeunes personnes : elles recevaient leurs amies, leurs parens, donnaient souvent des concerts, et s'appliquaient toutes à l'étude de la langue française.

» Cette même mademoiselle d'Arcy, dont l'aliénation d'esprit m'a causé et me cause encore des

Digitized by Google

chagrins si réels, occupant avec madame de Mauni une maison qui touchait à celle de don Ramire, passait des jours entiers avec ses filles. Tendrement attachée à dona Louise, elles se quittaient rarement. Le caractère aimable de mademoiselle d'Arcy, son esprit, ses talens la rendaient chère à toute cette famille; et c'était pour mieux goûter son entretien que l'on avait appris sa langue, et que l'on voulait s'y perfectioner.

» Cette jeune personne se faisait tous les jours instruire de mon état. Quand je commençai à me lever, madame de Mauni et elle demandèrent à me voir, et me firent plusieurs visites. Dans la suite, mademoiselle d'Arcy vint familièrement m'entretenir, accompagnée d'une duègne dont la présence ne gênait point la confiance qu'elle me montrait, cette femme n'entendant point le français.

» Mademoiselle d'Arcy me fit part, avec beaucoup de franchise, de sa situation, des bontés de madame de Mauni pour elle, des motifs de leur séjour en Espagne, du dessein de sa protectrice de retourner en France, où elle faisait passer les sommes provenant de l'héritage de son vieux parent. Elle me laissa voir un extrême regret d'être forcée de s'éloigner de dona Louise, me dit avec attendrissement qu'elle la laisserait malheureuse, bien malheureuse. Elle blâma

Digitized by Google

dou Ramire, l'accusa d'abuser de son autorité sur sa nièce, de la contraindre à recevoir la main d'un homme haïssable, puissamment riche à la vérité, mais laid, mal fait, vieux, avare, d'une humeur fâcheuse, d'un naturel soupçonneux : ce comte la conduirait en Sicile, la confinerait dans un antique château ; elle y vivrait seule avec lui, et ne jouirait d'aucun des avantages attachés à cette grande fortune que voulait lui procurer son oncle.

» Les discours de mademoiselle d'Arcy me touchaient, m'inspiraient une tendre compassion pour son amie. Dès les premiers jours de ma convalescence, je fus admis dans l'appartement des dames. Une parente agée, dont l'austère gravité n'invitait guère au plaisir, présidait aux amusemens de ces jeunes personnes. En me disposant à les partager, je me fis une loi de ne point manquer à la réserve que m'imposaient la reconnaissance et l'hospitalité. Soigneux d'éviter le reproche d'indiscrétion trop souvent fait aux Français, je résolus de montrer les mêmes égards et le même respect à toutes celles qui composaient ce petit cercle, sans me permettre la plus légère préférence, ou la moindre attention particulière capable d'annoncer un goût décidé pour une d'entre elles.

» Je vis dona Louise. Elle me parut belle. Sa profonde tristesse me fit éprouver un sentiment pénible.

Digitized by Google

Prévenu par les confidences de mademoiselle d'Arcy, je la plaignais, elle m'inspirait de l'estime, de l'amitié ; mais un mouvement plus vif ne s'y mêlait point, ne m'engageait point à désirer sa présence, et c'était sans me contraindre que je ne montrais aucun empressement à m'approcher d'elle ou à l'entretenir, je tenais ma partie dans les concerts où don Ramire assitait toujours ; mais je m'en amusais peu, et si la politesse me l'eût permis, je me serais souvent dispensé de paraître au salon.

» Dans le temps où j'attendais le retour de mes forces et les ordres de mon père pour repasser à Malte ou retourner en France, il se formait chez don Ramire un projet imaginé par dona Louise, et secondé par les deux Françaises dont elle était si sincèrement aimée. On me le cacha d'abord ; mais mon secours paraissant nécessaire aux suites de son exécution, on jugea convenable de me le communiquer. Je venais de recevoir une lettre de mon père. Il me laissait le choix de retourner à Malte ou de revenir auprès de lui. Une sorte d'engagement pris depuis ma convalescence avec le comte de Piennes, qui souhaitait mon retour à Malte, me rendait indécis. Je le disais à mademoiselle d'Arcy, et je fus surpris de l'entendre me prier avec instance de me déterminer pour la France, et m'assurer que j'obligerais trois personnes

Digitized by Google

en cédant à ses désirs. Elle m'apprit alors les résolutions de dona Louise et la facilité qu'elle trouvait à les suivre.

» Peu de temps après mon arrivée à Carthagène, une de ses cousines, nouvellement revenue du Pérou, avec une fortune immense, avait passé trois mois chez don Ramire, pour terminer des affaires d'intérêt qui leur étaient communes. Cette dame prit beaucoup de part aux chagrins de dona Louise, et le jour de son départ elle lui donna en secret une petite boîte remplie de perles et de diamans, de la valeur d'environ cent mille livres. Elle lui recommanda de cacher ce présent, propre à exciter la jalousie de ses autres parentes, et de s'en servir seulement dans une occasion pressante. Des lettres de Naples annonçant le prochain retour du comte, renouvelèrent l'effroi de dona Louise, et la firent penser à ce don. Il lui parut un moyen de se soustraire à l'autorité de son oncle, et d'éviter le mariage odieux dont elle se voyait menacée. Madame de Mauni allait partir; l'idée d'être à jamais séparée de mademoiselle d'Arcy, rendait ses peines plus insupportables. Elle prit enfin le parti de quitter sa patrie, de passer en France avec ses amies, de borner toutes ses espérances de fortune au petit fonds qu'elle possédait. Le dessein de vivre dans un

Digitized by Google

monastère, le rendait suffisant à ses besoins; tous ses désirs se bornant alors à se conserver libre.

» Madame de Mauni, bonne et complaisante, applaudissait à ce plan, tout était arrangée pour l'exécuter. Huit jours avant son embarquement, la nièce de don Ramire s'échapperait furtivement de sa maison, se tiendrait cachée dans celle d'une femme dont la fidélité lui était connue; ses effets les plus précieux y seraient secrètement transportés, et cette même femme la conduirait au vaisseau la nuit du jour où l'on mettrait à la voile.

» Surpris en écoutant mademoiselle d'Arcy, je ne concevais pas le motif de sa confidence. Pourquoi me faire part de ce projet? Elle m'en découvrit la raison.

» Après leur départ de Carthagène, don Ramire pourrait, en se rappelant leur intimité avec sa nièce, les soupçonner d'avoir favorisé sa fuite, faire d'exactes recherches pour découvrir son asile. Dona Louise, présentée dans une maison religieuse par madame de Mauni, arrivant d'Espagne, son âge, le temps de son évasion, un accent étranger la feraient connaître. L'autorité pourrait l'arracher de cette retraite, la remettre entre les mains de son parent irrité. Je dissiperais sa crainte à cet égard, si, préférant l'invitation de mon père à celle du commandeur de Piennes, je con-

Digitized by Google

sentais à retourner en France. Dona Louise m'aurait une éternelle obligation, si je voulais la conduire de Marseille à Paris, lui procurer la connaissance de quelque dame de ma famille. La protection d'une personne distinguée lui ouvrirait l'entrée d'un couvent, et la mettrait à l'abri des recherches curieuses dont une étrangère jeune et sans appui devient naturellement l'objet.

» Cette confidence me fit éprouver une peine sensible. J'aurais souhaité n'être pas instruit de l'étrange démarche de dona Louise. Les égards de don Ramire pour moi méritaient ma reconnaissance. La nécessité de me taire me semblait une espèce de trahison. On s'apprêtait à lui causer un extrême chagrin : je le savais, et me sentais gêné de le savoir. Je ne le reverrais plus sans émotion, sans ressentir à son aspect un mouvement semblable au reproche que doit exciter la feinte dans un cœur honnête.

» Rien ne me donnant le droit de m'ériger en censeur, ou de combattre des résolutions irrévocablement prises, je me serais accusé de dureté en refusant à dona Louise un service aussi léger. Ainsi je m'engageai à partir pour la France trois semaines après elle, à la prendre à Marseille, à la conduire à Paris, où je la remettrais entre les mains d'une de mes tantes, qui se ferait un devoir de l'obliger..... Mais ce paquet

Digitized by Google

est déjà gros pour la poste. Cette partie de mon récit doit vous prouver que je n'ai point enlevé mademoiselle d'Arcy, qu'elle ne m'a point inspiré en Espagne cette passion dont vous m'avez tant parlé dans vos lettres. Un de mes gens, qui part après demain pour Paris, vous remettra la suite d'une aventure où je me croyais peu intéressé. Mais prévoit-on les suites des démarches les plus indifférentes en apparence? Notre cœur se connaît-il, et peut-il s'assurer sur ses dispositions ? »

En apprenant pour la première fois que le chevalier de Mussidan éprouvait des peines secrètes, le maréchal se sentit encore plus touché des expressions de sa lettre. Il ne concevait pas sa longue réserve, et se croyait en droit de s'en plaindre. Il lui écrivit avec beaucoup de tendresse, sans lui marquer combien une confiance si tardive lui paraissait blesser l'amitié. Il attendait, pour le lui dire, les éclaircissemens promis. Peu de jours après, il les reçut, et s'enferma dans son cabinet, où il lut cette continuation, écrite de la main du chevalier.

« Tout fut parfaitement concerté entre la jeune Espagnole et ses deux amies. Le jour pris, dona Louise sortit de grand matin sans être aperçue. A l'heure où l'on entrait chez elle, sa femme de chambre étonnée la chercha vainement. Un billet adressé à son oncle

Digitized by Google

était sur sa toilette. On y trouva aussi une lettre pour mademoiselle d'Arcy, composée à dessein d'éloigner le soupçon de leur intelligence. On remit l'un et l'autre à don Ramire. Le billet de sa nièce contenait ce peu de mots :

« Je crois être en droit, monsieur, de me soustraire à votre autorité, quand vous vous obstinez à l'employer pour me rendre la plus malheureuse de toutes les femmes. Il m'est bien dur de vous paraître ingrate en cherchant de la protection contre vous. Je vais demander un asile à mes parens maternels. Il me sera plus doux de passer mes jours dans un cloître, que de me lier à l'objet odieux de votre choix. Je conserverai toujours, monsieur, le souvenir de vos premières bontés, et j'oublierai, s'il m'est possible de le faire, que ni mes prières ni mes larmes n'ont pu vous toucher en faveur d'une fille infortunée qui vous désobéit à regret, et souffre une peine violente en s'éloignant d'un parent qu'elle gémit de fuir et d'offenser.

» Furieux après cette lecture, don Ramire donna des ordres pour tout préparer, voulant partir à l'instant. Me sachant éveillé, il accourut chez moi, me montra le billet de sa nièce, en faisant mille imprécations contre elle et contre tout son sexe. Comme elle avait deux tantes abbesses à Madrid, ses expres-

Digitized by Google

sions lui persuadèrent qu'elle se rendrait à l'un ou l'autre couvent. Il se flattait de l'atteindre sur la route, de la ramener et de la punir sévèrement d'une démarche si hardie. Sa colère, son chagrin, la vaine espérance où il se livrait, me jetèrent dans un trouble, dans un embarras inexprimable. Il me semblait qu'il pouvait se plaindre de moi, m'accuser de lui en imposer par mon silence. Je rougissais, je perdais contenance, et n'osais parler. Trop agité lui-même pour faire attention à mes mouvemens, il marchait à grands pas, pressait ses gens, s'impatientait. On l'avertit enfin. Il m'embrassa, me pria de le plaindre, d'attendre son retour, et partit.

» Il resta près d'un mois absent, revint fatigué d'une inutile recherche, persuadé du séjour de dona Louise à Madrid, et désespéré de la voir échappée à son pouvoir et à sa vengeance. Je partis deux jours après. J'arrivai à Marseille sans accident, et trouvai mes jeunes amies habitant une jolie bastide que madame de Mauni venait d'acheter.

» Rien ne me parut changé dans l'air ni dans l'accueil de mademoiselle d'Arcy; mais je ne pus me défendre d'une extrême surprise en examinant dona Louise. Je l'avais vue triste, distraite chez son oncle, l'esprit toujours occupé de fâcheuses idées, se prêtant avec répugnance aux jeux, aux amusemens

Digitized by Google

de ses compagnes; parlant peu, inquiète, rêveuse, négligeant tout, et même le soin de sa parure. Qu'elle était différente alors! Le plaisir de ne plus redouter un lien si long-temps l'objet de sa terreur, de se voir libre, donnait de l'éclat à son teint, animait ses yeux, embellissait ses traits doux et réguliers, répandait sur toute sa personne ce charme inexprimable dont on se sent touché sans connaître par quel attrait il émeut. Dona Louise, auparavant sombre et silencieuse, se livrait à l'enjouement, montrait des connaissances acquises; cette vivacité modérée par la modestie, qui amuse et qui plaît; ses idées toujours justes, prouvaient la droiture de son cœur, et je ne sais quoi de tendre, d'affectueux dans ses expressions, rendait intéressant tout ce qu'elle pensait, tout ce qu'elle disait.

» En la regardant, en l'écoutant, je crus ne l'avoir jamais vue, jamais entendue. Je me demandais comment j'avais passé tant d'heures avec elle sans m'apercevoir des grâces de sa personne, des agrémens de son esprit. Chaque instant me la montrait plus aimable. Des mouvemens inquiets, et pourtant flatteurs, m'agitaient en sa présence; je la quittais avec peine, avec effort; un désir ardent de la revoir me tourmentait loin d'elle. Ses projets de retraite m'affligeaient. Je me sentais oppressé quand je songeais

Digitized by Google

que j'allais la conduire à Paris, où l'attirait le dessein de se soustraire au monde, de s'enfermer dans un cloître ; contribuer moi-même à lui ouvrir ce triste asile, où peut-être elle consacrerait ses jours. Mon cœur se serrait à l'idée de perdre à jamais la liberté de la voir, de l'entretenir : liberté qui me rendait alors si heureux ! Je ne me dissimulais point l'espèce de mes sentimens, mais je craignais de les avouer. Après ma longue froideur, dona Louise ne s'étonnerait-elle pas de ce changement, pourrait-elle me croire sensible, n'imaginerait-elle pas qu'enhardi par sa position présente, j'osais m'écarter du respect que je lui avais montré dans le temps où tout devait la rendre imposante à mes yeux ? Timide, indécis, je cherchais des prétextes pour retarder notre départ de Marseille. Mademoiselle d'Arcy les saisissait, et montrait une sorte de répugnance à faire le voyage de Paris. Je la voyais rêveuse, inquiète : toutes ses expressions devenaient mystérieuses. Souvent elle semblait vouloir me parler, s'interrompait, continuait à se taire. Surpris de cette nouveauté, je me plaignis d'avoir perdu sa confiance ; je la pressai de m'ouvrir son cœur. « Je ne le puis, me dit-elle, sans commettre une indiscrétion, sans m'exposer aux reproches de dona Louise. Je me trompe peut-être, mes craintes sont peut-être vaines ; mais ses projets m'alarment.

Digitized by Google

Je redoute pour elle le séjour de Paris ; et vous m'obligeriez sensiblement, si vous la déterminiez à rester en Provence. »

« Mais, lui dis-je un peu surpris, vous approuviez, en Espagne, un dessein appuyé sur des motifs encore subsistans : d'où vient le condamnez-vous à présent ? — Je n'avais pas réfléchi, reprit-elle, sur mille circonstances où je faisais alors peu d'attention. Avant de vous avoir vu, dona Louise voulait fuir, se retirer dans un couvent à Madrid ; quand elle me montra un désir ardent de passer en France, son amitié pour moi me parut l'unique cause de ce changement. Sans cesse elle m'entretenait de vous, de vos qualités aimables, des agrémens de votre personne ; elles me frappaient comme elle, et je la croyais juste, sans la croire prévenue. Hélas ! je me trompais. Je vois qu'un penchant irrésistible l'attire dans votre patrie, lui fait imaginer de la douceur à vivre près de vous, à se lier avec les dames de votre famille, à conserver au fond de sa retraite le plaisir d'entendre parler de vous, de vous voir prendre une sorte d'intérêt à elle. J'ignore, continua-t-elle, les effets d'une passion que j'ai toujours redoutée sans la connaître ; mais si cet attachement de dona Louise pour vous, était de l'amour ! si l'innocence de ses pensées déguisait à ses yeux les sentimens de son cœur ! si elle vous aimait !

Digitized by Google

Mais puis-je en douter, quand tout me dit, tout me prouve, tout m'assure que vous êtes cher à dona Louise, que vous êtes aimé de dona Louise ? »

« Ah, quel mouvement cette confidence excita dans mon ame ! Emu, charmé, pénétré d'une douce joie, je pris les mains de mademoiselle d'Arcy, je les pressai entre les miennes avec une ardeur que rien encore ne m'avait fait sentir : « Est-il vrai, est-il bien vrai, lui demandais-je transporté de plaisir ? Ah ! répétez-moi cent fois, mille fois, vous êtes cher à dona Louise ; vous êtes aimé de dona Louise. »

« Eh quoi, me dit-elle d'un air étonné, quand je crois vous intéresser à la paix, à la tranquillité d'une fille digne à tant d'égards de votre estime, de votre amitié ; quand j'espère trouver en vous de l'appui contre sa faiblesse, vous engager à m'aider dans le dessein de la retenir ici, vous osez vous montrer sensible à ses sentimens, montrer de la joie d'être aimé ! Oubliez-vous votre état, les obligations qu'il vous imposera ? Ne vous sépare-t-il pas à jamais de dona Louise ? — Rien, rien, m'écriai-je avec vivacité, ne me sépare d'elle, rien ne s'oppose à mes désirs, si dona Louise les partage. Plus de retraite, plus de voile pour l'aimable fille dont vous venez de me faire espérer la tendresse. Si elle consent à me rendre heureux, je puis lui engager ma foi au pied des autels,

*

Digitized by Google

sans quitter la marque de cet état, que vous croyez contraire à d'autres vœux.

» J'appris alors à mademoiselle d'Arcy, qu'une suite de chevaliers de mon nom s'étant distingués dans l'ordre de Malte par leur zèle pour sa gloire, par d'éclatantes victoires remportées sur les Infidèles, avait acquis à ma maison les priviléges honorables dont elle jouissait depuis près de deux siècles. Rassurée par cette explication, mademoiselle d'Arcy m'objecta mon âge, la dépendance où il m'assujettissait, le tort que ferait à ma fortune un mariage contracté sans l'aveu de mon père, et l'impossibilité d'espérer son consentement pour me lier avec une étrangère. Cet obstacle est puissant, lui répondis-je; mais si votre amie m'aime, il n'est pas insurmontable. Aucun motif intéressé ne me porte à craindre de révolter mon père contre moi. Je puis me passer de ses bienfaits; mais je ne me pardonnerais jamais de l'attrister, de répandre un instant d'amertume sur sa vie. Oserai-je proposer à dona Louise le seul moyen que j'imagine pour assurer notre commun bonheur? L'offre d'un mariage secret n'offensera-t-elle point sa délicatesse? Ne paraîtrai-je pas trop présumer de ses bontés, si je lui demande une preuve si grande de sa tendresse? En s'unissant à moi, voudra-t-elle attendre du temps et des événemens l'occasion favorable

Digitized by Google

d'avouer nos liens ? — Ou je connais mal ses sentimens, dit mademoiselle d'Arcy, ou je puis vous assurer qu'elle mettra tout son bonheur à faire le vôtre. Cependant je sonderai ses dispositions, et vous en serez instruit par moi-même. »

« La noble franchise de dona Louise ne lui permit pas de dissimuler combien elle était sensible à l'ardente passion d'un homme dont la simple amitié lui avait paru un bien désirable. Elle consentit à se donner à moi. Avignon nous présentait les moyens de surmonter toutes les difficultés. Madame de Mauni et mademoiselle d'Arcy y conduisirent dona Louise ; je m'y rendis. Nous y fûmes pour jamais unis. Que le serment de nous aimer toujours fut sincère ! que nos cœurs le gardèrent avec fidélité ! Souvenir trop cher, trop présent à ma mémoire ! félicité si vivement sentie, heureux temps ! vous vous retracerez sans cesse à l'ame sensible dont le regret et la douleur n'ont pu vous effacer !

» Peu de jours après notre mariage, mademoiselle d'Arcy, ma charmante compagne et moi, nous prîmes la route de Paris. Mon père était alors dans une de ses terres. Son absence me donna le loisir de suivre les projets formés en Provence. Je louai à trois lieues de Paris une jolie maison où se trouvait tout ce qui peut rendre une solitude agréable et sûre. J'y

Digitized by Google

établis dona Louise et son amie. Après leur avoir procuré toutes les commodités nécessaires, tous les objets d'amusement dont elles pouvaient faire usage dans leur retraite, j'allai trouver mon père en Champagne. Vous y étiez. La maladie dont mon frère y fut attaqué, nous ramena promptement à Paris où sa mort prématurée nous causa de sensibles regrets que vous partageâtes.

» Mon père se hâta de marier son second fils : vous savez combien sa complexion faible et délicate l'inquiétait ; il commençait à fonder l'espoir de sa maison sûr moi. Ses moindres discours sur ce sujet me jetaient dans des continuelles alarmes. Je me vis contraint de feindre une extrême éloignement pour le mariage, un grand désir de retourner à Malte, d'y faire mes vœux : je fuyais les vains plaisirs qui vous séduisaient alors. Que les miens étaient doux, qu'ils étaient vrais! Seul dans ma confidence, le valet de chambre que j'avais ramené d'Espagne me tenait à toute heure des chevaux prêts. Je saisissais les occasions de m'échapper, je courais, je volais chez ma chère Louise, je lui donnais tous les momens dont je pouvais disposer. Souvent elle venait à Paris, où un petit appartement meublé pour la recevoir nous offrait la commodité de passer un plus long temps ensemble.

Digitized by Google

» Mon frère eut un fils. La naissance de cet enfant me combla de joie ; elle dissipa les idées de mon père sur mon établissement. Cinq années s'écoulèrent rapidement au gré de mes désirs satisfaits, et toujours renaissans. Le secret augmentait les charmes de notre union. Dona Louise, devenue mère, me paraissait tenir à moi par un nouveau lien. Combien je me plaisais à voir la jolie petite créature qui me représentait déjà les traits aimables, les grâces touchante de dona Louise ! Quelle douce occupation pour cette tendre mère, de caresser, de parer cet enfant chéri, de préparer ses jeux ! combien elle-même s'en amusait ! Ah, si du moins l'objet de tant de soin, de tant d'amour, m'était resté ! mais condamné à tout perdre, à n'éprouver aucune consolation dans l'amertume de mes regrets, livré depuis quinze ans à la douleur, au tourment d'une dévorante inquiétude, je vois ma dernière espérance près de s'évanouir, et je vais dans peu de jours, peut-être, m'éloigner d'ici le plus malheureux de tous les hommes !

» Mon père me montrait tant de bonté, que souvent je me reprochais de ne pas lui avouer mes engagemens. Dona Louise m'en détournait. Elle craignait de passer aux yeux du comte de Mussidan pour une fille imprudente, capable de se laisser gui-

Digitized by Google

der par une folle passion. Comment prouver à mon père, à toute ma famille, les motifs de sa fuite, l'innocence de ses desseins? Les apparences étaient contre elle et contre moi. On penserait qu'abusant de la confiance de don Ramire, j'avais séduit un cœur faible. Croirait-on qu'une personne si tendrement aimée à Marseille, me fût indifférente en Espagne? Eh, pourquoi risquer de lui faire éprouver des mortifications par cet aveu que rien n'exigeait encore? Heureuse d'être à moi; contente de sa situation présente, elle ne souhaitait point paraître dans le monde, où peut-être une partie de son bonheur se dissiperait au milieu des soins et des égards dont la société la contraindrait à s'occuper.

» Ces considérations ne m'auraient point arrêté; mais dona Louise obtenait tout de ma complaisance. Je jouissais avec délices du plaisir d'être mari, d'être père, quand Malte, alarmée d'un projet d'attaque contre elle, appela ses chevaliers à son secours. Il fallut me préparer à partir. Si je sentis une extrême douleur en me séparant de dona Louise, si ses larmes déchirèrent mon cœur, il ne se joignit à nos tristes adieux aucun de ces noirs pressentimens qui semblent annoncer aux ames sensibles des malheurs imprévus. Je me proposais de vaincre à mon retour la répugnance de ma charmante compagne sur la publicité

Digitized by Google

de notre mariage. Quelle riante perspective elle offrait à mes regards ! passer les jours, les heures, tous les instans de ma vie auprès de dona Louise ! Vain espoir de bonheur ! trompeuses illusions, qu'êtes-vous devenues? Combien cet avenir dont j'emportais l'attente flatteuse, me préparait de peines ! combien de fois j'ai souhaité qu'il n'eût jamais été pour moi !

» Je ne vous parlerai point des événemens dont vous fûtes instruit dans le temps. Le lendemain de mon arrivée à Malte, je m'embarquai sur un vaisseau de la religion. Notre escadre, commandée par mon oncle, fut trois mois en mer. A mon retour dans l'île, je demandai avec empressement mes lettres. Peignez-vous ma surprise et mon effroi, en ne reconnaissant la main de dona Louise sur aucune, en apercevant celle de mademoiselle d'Arcy sur un paquet cacheté de noir ! Un saisissement affreux glaça mon cœur. Je déchirai l'enveloppe en tremblant. Hélas ! Louise, ma chère Louise n'était plus ! Le soir même de mon départ elle avait senti les premières atteintes de la plus dangereuse des maladies. Le pourpre s'y mêla, les vains secours de l'art ne purent sauver mon aimable, ma charmante femme ; elle fut à jamais ravie à l'époux malheureux, qui, fidèle à sa mémoire, chérit encore, chérira toujours le sou-

Digitized by Google

venir ineffaçable de ses attraits, de son amour, de ses vertus.

» A la lecture de cette fatale lettre, mes sens m'abandonnèrent. Un long évanouissement laissa douter si je vivais encore. En revenant de cet état, je poussai des cris douloureux. Une fièvre ardente me jeta dans une espèce de frénésie; on désespéra long-temps de ma vie. Après six semaines de délire, d'accès furieux, ma triste et faible convalescence ne calma point les agitations de mon ame.

» Beaucoup de lettres de mademoiselle d'Arcy étaient restées parmi celles que je n'avais point décachetées. Je les ouvris toutes. J'y cherchais de funestes détails sur le cruel événement dont je gémissais. J'appris que les soins de cette amie avaient préservé ma fille du mal affreux de son infortunée mère. Dans la dernière en date, elle m'annonçait son prochain départ pour Marseille. Madame de Mauni la pressait de s'y rendre. La reconnaissance et l'amitié ne lui permettaient pas de différer à satisfaire cette dame. Ma fille l'embarrassait. Son dessein de la laisser au soin de sa gouvernante, femme honnête, intelligente, très-attachée à l'enfant, devenait impossible, cette femme étant retenue au lit par une sciatique très-douloureuse. Cette circonstance la déterminait à em-

Digitized by Google

mener la petite. « Je crois vous obliger, me disait-elle, en vous procurant la satisfaction de voir plutôt votre fille, de jouir du plaisir de l'embrasser à Marseille, et la douceur de la reconduire vous-même à Paris. » Je ne désapprouvai point cet arrangement de mademoiselle d'Arcy. Qui m'eût dit alors combien il répandrait d'amertume sur le reste de ma vie.

» Tout semblait s'unir pour redoubler mes chagrins. Je reçus la nouvelle de la mort de mon frère, et des ordres précis du comte de Mussidan de hâter mon retour en France. Dès que mes forces me permirent d'obéir, je m'embarquai. A la vue des côtes de Marseille, des lieux où j'avais senti les premières émotions de l'amour, le plaisir enchanteur d'en inspirer, le bonheur de m'unir à l'objet le plus digne de ma tendresse, toutes mes douleurs se ranimèrent. Je brûlais de désir de serrer contre mon cœur affligé le gage de l'affection de ma chère Louise, de l'inonder de mes pleurs. J'arrive, je cours chez madame de Mauni : de nouveaux malheurs m'y attendent. Ma fille n'y est point, elle n'est point venue à Marseille ; et mademoiselle d'Arcy est hors d'état de dire comment elle s'en est séparée, et dans quelles mains elle l'a laissée.

Digitized by Google

» Cette dame me montre plusieurs lettres de mademoiselle d'Arcy, écrites avant son départ de Paris. Elle lui assure qu'elle part en poste avec ma fille. A son arrivée à Lyon, elle lui écrit de cette ville, où se trouvant un peu malade et très-fatiguée, elle se reposera deux jours. Elle ajoute que son naturel timide lui a fait préférer la voiture publique à la poste, n'osant s'exposer au danger de courir seule. Elle vient, dit-elle, de trouver une occasion de continuer sa route, bien accompagnée, et la prie d'envoyer au-devant d'elle.

» J'y allai moi-même, continua madame de Mauni. J'étais bien éloignée de prévoir l'état affreux où je devais recevoir ma pauvre amie. A deux lieues de Marseille, des brigands ayant arrêté le postillon, ses compagnons de voyage, courageux et bien armés, descendirent : aidés de leurs gens, ils blessèrent à mort deux des voleurs, et forcèrent les autres de fuir. Le péril où se trouvait mademoiselle d'Arcy, le bruit des armes à feu, son laquais tué, la vue du sang d'un des voyageurs blessé, firent une si terrible impression sur ses sens, qu'elle perdit connaissance. On la porta chez un paysan. L'impossibilité de la tirer de son évanouissement, obligea de l'abandonner dans ce lieu, pour arriver à Marseille, d'où on lui enverrait du secours. La rencontre de la voiture m'instruisit de

Digitized by Google

cette aventure et de l'accident de mon amie. J'allai la chercher. Je l'amenai chez moi fort malade, attaquée de violentes convulsions, donnant de continuelles marques de terreur, et retombant à tout moment en faiblesse. Elle ne me reconnaissait point, pouvait à peine parler, et le peu de mots qu'elle prononçait, montraient de l'égarement. Je l'attribuais à son mal, à son effroi; j'espérais lui voir recouvrer sa raison avec sa santé. Vaine attente! Elle est sans fièvre, ses accidens ont cessé, la nature a repris son cours ordinaire, sans lui rendre ni son jugement ni sa mémoire. Elle respire, elle vit; elle ne pense plus. Son existence est celle d'un enfant qui ne connaît rien, et s'ignore lui-même. »

» Dans quel trouble, dans quelle inquiétude me jeta ce triste récit! Où était ma fille? où la chercher? Il me sembla perdre une seconde fois ma chère Louise, en perdant l'objet de ses tendres affections. Je vis mademoiselle d'Arcy. Je fis d'inutiles efforts pour me rappeler à l'idée de cette malheureuse fille; elle me regardait en silence, m'écoutait sans paraître me comprendre; et si je prenais sa main, elle poussait des cris perçans, pâlissait, et montrait la plus grande frayeur. Je partis pénétré de son état, désolé de l'ignorance où il me laissait sur le sort de ma fille. Mes recherches à Lyon, sur ma route, furent infruc-

Digitized by Google

tueuses. En arrivant à Paris, je vis sa gouvernante. Elle m'assura que son élève était partie avec mademoiselle d'Arcy. Les gens de dona Louise, restés à la campagne en attendant mon retour, me le confirmèrent. Le jardinier avait conduit et fait plomber ses malles à la douane, et le coffre où était renfermé ce qui appartenait à ma fille. Une peine bien amère vint aigrir mes chagrins. Mon père, accablé de langueur, déjà faible, abattu, me fut enlevé trois mois après mon retour à Paris. Vous le pleurâtes avec moi, et je me rappellerai toujours les preuves d'attachement que vous me donnâtes dans cette triste occasion.

» Il ne me reste rien à vous apprendre. Le temps que m'a laissé le service et des devoirs indispensables, je l'ai employé à ces voyages en Provence dont vous m'avez fait tant de reproches. Je conservais toujours l'espérance de tirer mademoiselle d'Arcy de cet état de stupeur et d'enfance qui me laissait dans une si cruelle incertitude. Les hommes les plus habiles ont tout tenté sans succès. Les recherches les plus exactes, les plus minutieuses même, faites cent fois de Paris à Lyon, dans la ville, dans ses environs, ne m'ont rien appris. Ma fille est à jamais perdue pour moi! L'idée des malheurs qu'elle peut éprouver, si elle respire encore, me livre à cette mélancolie dont vous avez

Digitized by Google

cru l'objet si *bizarre*. Je voudrais ne plus paraître à la Cour, fuir le monde, vivre dans une de mes terres; mais le bonheur et l élévation du marquis de Mussidan suspendent mes projets de retraite. Je l'aimai dès son enfance. Ses heureuses qualités ont toujours augmenté ma tendresse. Attrayant par la noblesse et les grâces de sa personne, aimable par son caractère, estimable par ses sentimens, il mérite que je lui sacrifie mes dégoûts. Ne l'affligez pas en lui communiquant mes peines. Je me reprocherais d'altérer un seul instant la douce tranquillité de son ame.

» J'accepte votre tendre invitation. J'irai vous trouver dès que le triste événement prévu me permettra de quitter pour jamais Marseille... On m'interrompt... Mademoiselle d'Arcy se meurt. Ma dernière espérance va s'anéantir, et vous me verrez peut-être à Nancé aussitôt que mon courrier. »

Pendant la lecture de ce cahier, mille mouvemens avaient agité le maréchal. Des idées vagues, adoptées, rejetées, se mêlaient à l'intérêt que lui inspiraient les chagrins de son ami. Il relisait plusieurs endroits de ce manuscrit, le quittait, le reprenait encore, voulait y trouver la confirmation de ces idées confuses enfantées par ses propres désirs, quand madame de Nancé lui envoya la copie des détails demandés, qu'elle venait de recevoir du couvent des

Digitized by Google

dames Annonciades. Il la prit avec émotion, se hâta de la parcourir, et trouva ce qui suit :

Le 24 septembre 17**.

« Madame de Saint-Ange, alors première maîtresse de pensionnaires, étant l'après-midi à son parloir, occupée à régler les mémoires de plusieurs ouvriers, y vit entrer une dame jeune, bien faite, dont l'air et la parure annonçaient une personne au-dessus du commun. Cette dame lui présenta une très-jolie petite fille, âgée au plus de quatre ans et demi, elle était en deuil, et venait de perdre sa mère. Celle qui le disait ne put retenir ses larmes en parlant de l'amie dont l'enfant lui était confié. Forcée de partir le soir même pour la province, craignant d'exposer la petite à trop de fatigue, n'osant l'abandonner au soin d'aucun domestique, elle souhaitait la mettre au couvent pendant son absence et celle de son père, actuellement en mer pour le service de son prince.

» Madame de Saint-Ange éleva des difficultés sur l'âge de la jeune demoiselle, sur les attentions qu'il exigeait : mais l'offre de payer une femme pour la servir, et les grâces touchantes de l'enfant, engagèrent à la recevoir avec le consentement de la supérieure, qui fut demandé et obtenu. On inscrivit sur

Digitized by Google

la liste des pensionnaires, Clémence d'Artenay, fille du comte d'Artenay, chef d'escadre de la marine royale. Toutes les conventions arrêtées, le laquais de la dame fit entrer des hommes qui apportèrent sur des brancards les meubles nécessaires, avec un grand coffre et plusieurs cassettes. Madame de Saint-Ange reçut des mains de la dame un inventaire de ce qu'ils contenaient, les premiers six mois de la pension de mademoiselle d'Artenay, des gages et de la nourriture de la gouvernante que l'on se chargeait de lui donner. Elle ajouta trente louis de plus pour des dépenses imprévues, et pour satisfaire les fantaisies de la petite, si elle souhaitait quelques bagatelles.

» Ces arrangemens finis, la dame, qui paraissait se séparer de la jeune personne avec un extrême regret, la prit entre ses bras, l'inonda de ses pleurs, la recommanda fortement à madame de Saint-Ange, la conduisit à la porte de clôture, la caressa, essaya d'appaiser ses cris, lui dit, lui répéta de se souvenir de sa mère, de son aimable et tendre mère, de prier pour elle, et pour l'heureux retour de son père. A peine la vit-elle entrée et la porte se refermer sur elle, que poussant un cri douloureux, elle courut toute en larmes à sa voiture, s'y jeta promptement et partit.

» Tout s'était passé assez vite et avec beaucoup de distraction de la part de madame de Saint-Ange,

Digitized by Google

fâchée de faire perdre du temps aux ouvriers qui attendaient d'elle le montant de leurs mémoires. Après les avoir réglés et payés, l'esprit plus libre, elle se rappela qu'elle n'avait demandé à cette dame ni son nom ni le lieu où elle allait. Elle s'étonna de cet oubli, plus encore de la négligence d'une personne qui, paraissant si attachée à l'enfant, devait bien songer à s'en procurer des nouvelles ; mais elle fit alors peu d'attention sur leur commune faute.

» On eut beaucoup de peine à calmer la jolie pensionnaire. Elle pleurait amèrement, s'écriait : *Ma bonne amie ! ma bonne amie, où allez-vous? On vous cachera dans la chapelle avec maman, je ne vous verrai plus ; on me dira de prier pour vous !* On lui fit mille questions sur ses parens, sur sa demeure, sur la bonne amie qu'elle regrettait. Ses réponses n'apprirent rien. Sa mémoire ne lui rappelait que des noms caressans et des épithètes enfantines. Elle parlait de jardins, de vergers, de fleurs, d'oiseaux ; on jugea qu'elle vivait à la campagne.

» En rangeant sa chambre, on s'étonna de la beauté de tout ce qui lui appartenait. Les meubles consistaient en un petit lit de satin blanc, doublé de la même étoffe et d'une forme très-agréable ; deux siéges pareils ; une petite toilette et plusieurs choses utiles et commodes. Le coffre renfermait quantité de très-

Digitized by Google

beau linge; des robes, des dentelles, des rubans; une profusion de parures à son usage. En ouvrant les cassettes, la surprise augmenta. On vit dans la première un écrin : il contenait des brasselets de perles très-rondes et de la plus belle eau; une chaîne des mêmes perles, d'où pendait une miniature entourée de brillans; elle représentait une femme fort jeune et fort belle. L'enfant dit que c'était le portrait de sa mère. Il y avait aussi des boucles d'oreilles, plusieurs poinçons de diamans et des bijoux, dont la petitesse montrait qu'ils étaient faits pour elle. Cette cassette, et deux autres remplies de jouets, d'un petit ménage de vermeil, et de mille jolies bagatelles, donnèrent une haute opinion de la fortune de mademoiselle d'Artenay; et quand le temps eut produit sur elle son effet ordinaire, elle se montra si douce, si docile, si aimable, qu'elle devint l'objet de l'affection de toute la communauté.

» A l'extrême surprise des dames Annonciades, dix-huit mois s'écoulèrent sans que personne se présentât pour voir cette demoiselle. Un oubli si long, si étrange, causa de l'inquitude, porta ces dames à faire des recherches. On apprit à l'amirauté qu'aucun officier de la marine ne portait le nom d'Artenay, aucun chef d'escadre de ce nom n'y était connu. La compagnie des Indes, où l'on s'adressa, n'avait aucun marin qui le portât. Cette supposition de nom et de

Digitized by Google

qualité, éleva enfin des soupçons sur l'état de l'enfant, sur le dessein de celle dont la mauvaise foi devenait si apparente. Sans doute obligée de prendre soin de la petite fille, cette femme s'en était débarrassée par le vil artifice qui en chargeait la maison. Mais avec cette basse intention, comment lui aurait-elle laissé ses perles, ses jouets, plusieurs bijoux de prix? On se perdait dans une foule de conjectures. Le récit d'une tourière suspendait encore l'opinion des religieuses sur la conduite de cette inconnue. En causant avec le laquais dont elle était suivie, cette tourière avait appris de lui qu'elle devait partir, trois jours auparavant, dans une chaise de poste avec la jeune demoiselle, pour se rendre à Lyon et de là à Marseille; mais qu'effrayée par des histoires de vols, d'assassinats, elle prenait la diligence, et n'osait exposer l'enfant à la fatigue du voyage ».....

A peine le maréchal avait-il contenu la vivacité de ses mouvemens en lisant ces détails. A cet endroit il s'interrompit, et se levant brusquement: « C'est elle! oui, c'est elle, » s'écria-t-il transporté, hors de lui-même: il sonnait, appelait, demandait mademoiselle d'Artenay, répétait: « Ah, mon Dieu, c'est elle »! Il traversait un péron pour aller la chercher, quand une chaise de poste, arrêtée au pied de l'escalier, lui fit voir le chevalier de Mussidan qui en descendait. Il pousse un cri de joie, court au-devant de lui, l'em-

Digitized by Google

brasse, le presse contre son sein, lui dit : « Elle est ici, mon ami : elle est ici ! »

Le bruit qu'avait fait le maréchal, en sonnant avec violence, en appelant, venait d'attirer tout le monde auprès de lui. Le chevalier de Mussidan, frappé de la répétition de ces mots, *elle est ici*, demandait avec émotion : « Eh ! qui donc est ici ? » Le marquis de Mussidan, charmé de voir son oncle, voulait l'approcher ; le maréchal le repoussait, criait à mademoiselle d'Artenay : « Venez, aimable Clémence, venez, fille heureuse, dans les bras d'un père qui vous cherche, qui vous pleure depuis si long-temps. — Clémence ! répéta le chevalier ; ah, Dieu ! quel nom ! Serait-il possible » ? Des explications données avec une joie vive, reçues avec transport, ne laissèrent aucun doute au chevalier de Mussidan. Les douces larmes de Clémence, les effusions du cœur de son père, attendrirent les témoins de cette touchante reconnaissance. On voulait parler, on ne pouvait s'entendre. On s'embrassait, on pleurait ; mais quel plaisir se mêlait à ces larmes que l'amour, la nature et l'amitié forçaient de répandre !

Il serait inutile de fatiguer l'attention d'un lecteur intelligent, par des détails qu'il peut aisément se faire à lui-même. La généreuse, la constante amitié de Zéphirine pour mademoiselle de Mussidan, la rendit si chère à l'oncle de son amant, qu'il l'unit avec plaisir

Digitized by Google

à l'aimable marquis. Clémence, déjà sensible au mérite du maréchal, le devint à son amour. Ces heureux mariages furent célébrés à Nancé, et suivis de fêtes brillantes. Le chevalier de Mussidan avoua ses premiers engagemens, et n'en contracta point d'autres. Instruit par la suite de l'écrit des dames Annonciades, de la pieuse compassion qui les avait portées à élever sa fille, à la traiter avec bonté, à ne jamais lui faire sentir qu'elle était inconnue et sans appui, il acquitta magnifiquement ses obligations, et para leurs autels des marques de sa reconnaissance. Avant de quitter la Normandie, la jeune marquise de Mussidan y fit une visite à M. Rémond qui vivait alors dans sa terre; et son mari trouva un moyen honnête de lui faire accepter un présent considérable, en l'offrant à une nièce qu'il mariait. Le chevalier de Mussidan, voyant dans sa charmante fille l'image d'une femme adorée et toujours regrettée, recouvra enfin cette paix du cœur si désirable, dont la possession répand tant de douceurs sur nos jours. Calme heureux! que tout être raisonnable semble ambitionner, et qu'il éloigne toujours de lui, en se trompant sur les moyens de l'acquérir et de le conserver.

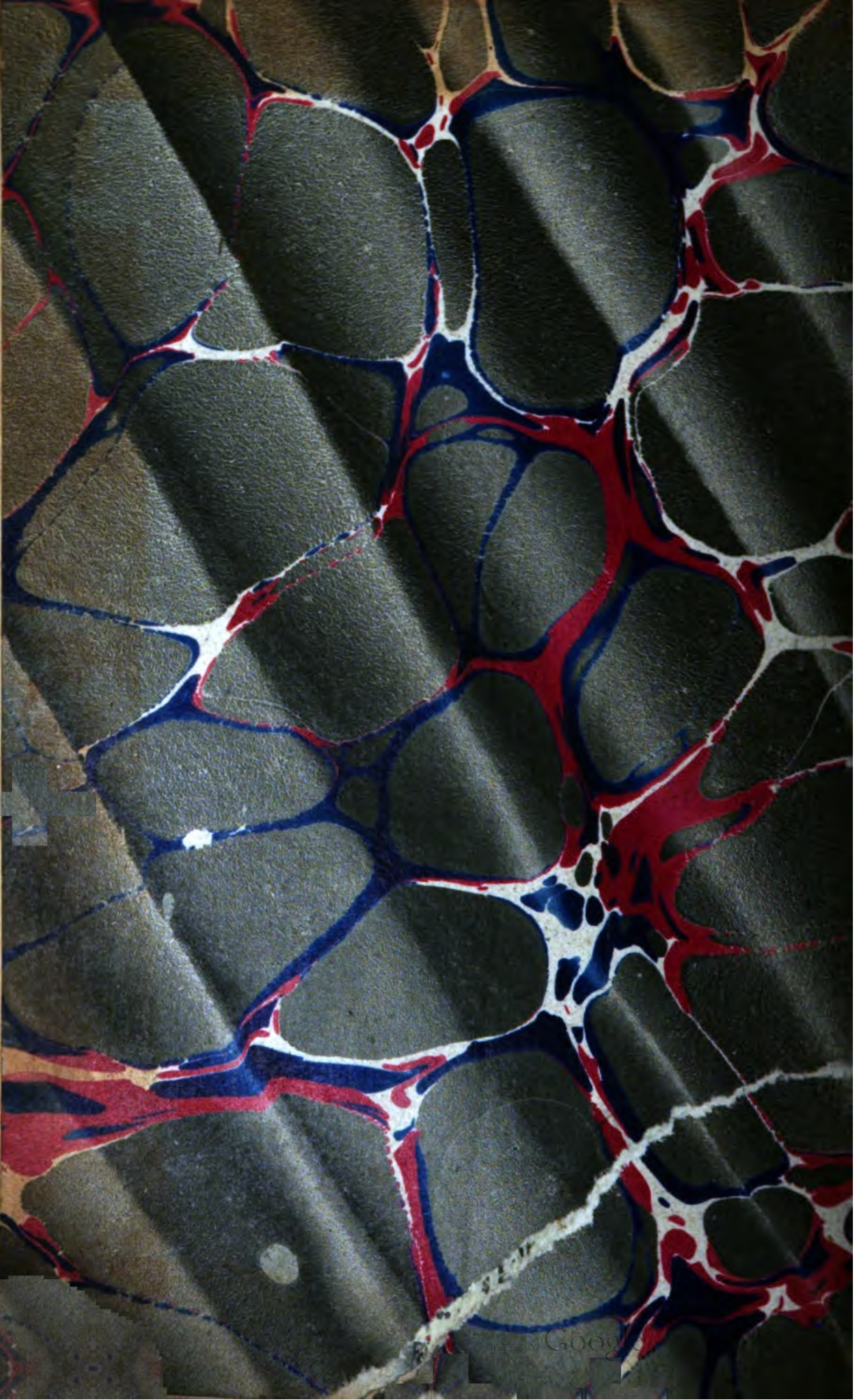
FIN DE L'HISTOIRE DE DEUX AMIES ET DU SIXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google


Digitized by Google

Digitized by Google